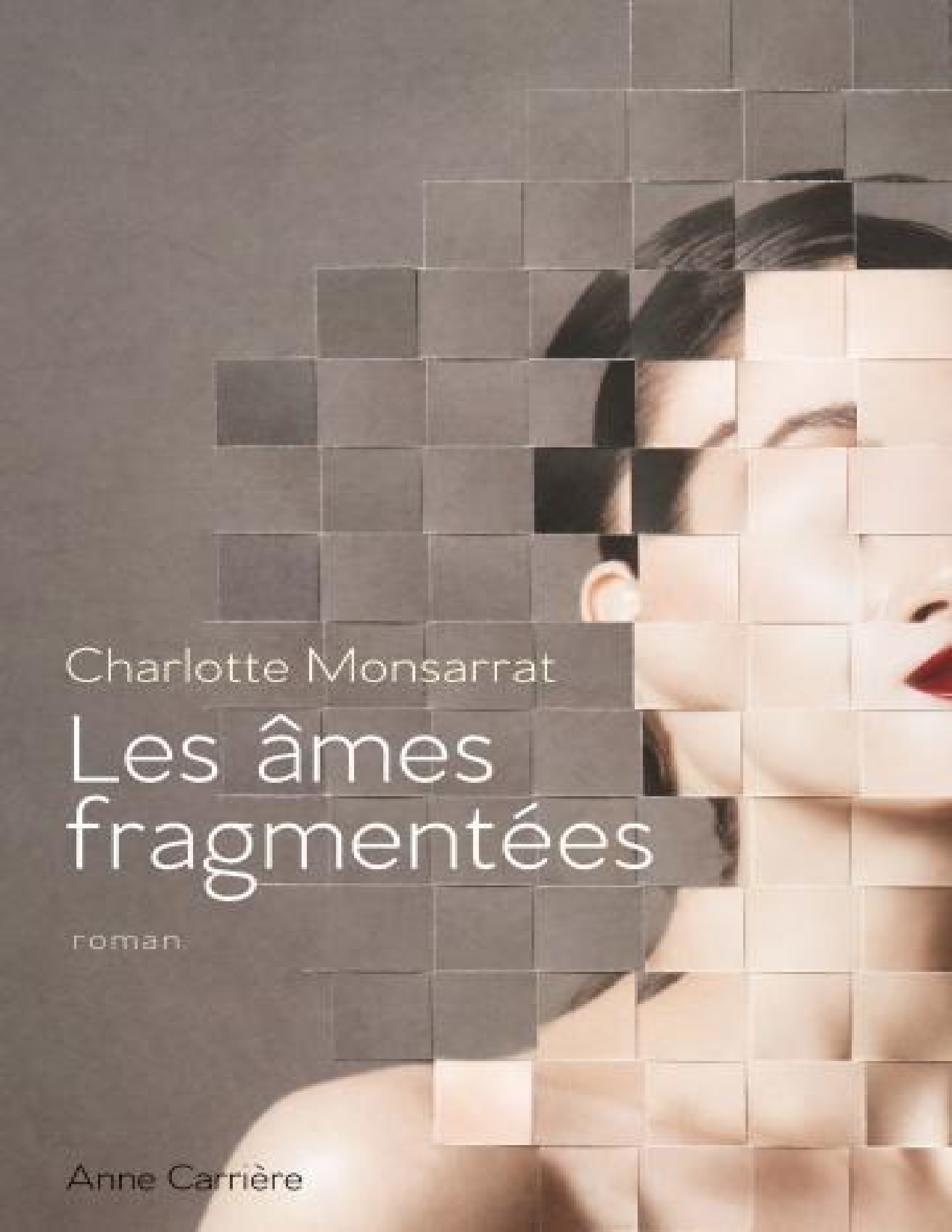




Charlotte Monsarrat

Les âmes fragmentées

roman

Anne Carrière

Ouvrage publié sous la direction de
Élisabeth Samama

OceanofPDF.com

Charlotte Monsarrat

LES ÂMES FRAGMENTÉES

Éditions Anne Carrière

OceanofPDF.com

ISBN : 978-2-3808-2282-3

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2023

www.anne-carriere.fr

OceanofPDF.com

À mon père
À mon fils

OceanofPDF.com

J'ai attendu que Rémi dorme pour commencer à dérusher. Elle croit que je travaille mais je n'arrive pas à m'y mettre. Bientôt, les images de *mOther* s'effaceront définitivement car la mémoire extraite des morts n'est pas éternelle. Rémi espérait que mon dernier filmémoire serait un succès. Raté, c'est le pire échec de ma carrière. Alors elle a annoncé à la presse la restauration de mon premier film, et sa sortie prévue dans quelques mois. Elle est optimiste. Je manque de temps pour visionner des heures de souvenirs, trouver les plus proches possible de ceux d'origine et reconstituer la trame narrative. C'est un travail de fourmi dont je n'ai plus envie. J'invente mille excuses pour ne pas aller en mémothèque, où Duma trouverait sans doute ce dont j'ai besoin. C'est lui, psycho-documentaliste chez Arescience, qui a dégotté la matière pour *Éclaire-moi* : les souvenirs d'un couple de pompiers décédés dans un incendie. Je m'étais dit : *Une histoire d'amour à la fin tragique, ça va faire venir le public*. « Paresseux et racoleur », a écrit une critique.

Où est passée la réalisatrice de vingt-quatre ans qui raflait des prix prestigieux ? J'avais une grande gueule et des choses à raconter. Dix ans plus tard, je passe mes journées cloîtrée à la maison. Cette nuit, comme toutes les autres depuis des semaines, assise à ma table de montage, je reste figée, incapable de lancer la lecture de *mOther*. Je me sens vide. Puits sans eau.

Enfin une distraction. Une enveloppe au courrier du jour avec un prénom écrit à la main, le mien : Veronica. Expéditeur inconnu. Je décachette le pli et en sors une mémosphère. Je fais rouler la bille

dorée entre mes doigts avant de la tenir sous la loupe. Elle est quasi lisse. Très peu de microsillons : très peu de souvenirs. Je la dépose au-dessus du lecteur et elle flotte en tournant entre la table et le laser. Le rayon rouge met en évidence chaque aspérité de la sphère. Instantanément, une multitude de vignettes mémorielles s'affichent dans mon interface holographique. Deux nuages composés d'une myriade d'images.

La mémoire extraite n'a pas été triée. D'habitude, quand on lit une mémosphère, les entrées mémorielles sont rangées par listes, avec des mots-clés et des dates en dessous, grâce aux psychodocumentalistes d'Arescience, seuls habilités à trier les souvenirs pour éliminer ceux qui sont inexploitable ou interdits au public. Posséder une mémosphère non triée en laboratoire est illégal, même pour une réalisatrice comme moi. J'hésite un instant, puis me dis que l'enveloppe m'est clairement adressée et que la mémosphère aurait pu tomber entre de plus mauvaises mains. Je la retournerai à Arescience après visionnage.

Lecture // J'attaque en agrandissant le premier nuage. Les holovignettes se déploient dans l'espace de mon bureau comme des constellations. J'attrape entre l'index et le pouce de la main droite celles non signifiantes et je les mets dans la corbeille. Elles se décomposent en pixels et laissent des espaces noirs au milieu du nuage. Le laser efface leurs sillons sur la sphère. Je cherche le souvenir-racine, le seul avec un contour net. Dans notre mémoire, chaque souvenir est rattaché à d'autres par un réseau dense de sensations, significations et champs sémantiques. Les plus importants sont intégralement lisibles mais ils se cachent au milieu de leurs échos. Je me débarrasse des souvenirs flous, en noir et blanc, incomplets. Je repère des références d'odeurs, des taches de couleur, des occurrences thématiques. Ce premier nuage est lumineux mais sauvage. Beaucoup de rouge, des cris étouffés, une légère odeur de brûlé. Des bouts de cauchemars ou des souvenirs de films d'horreur. En dix ans de dérush, j'ai appris à prendre du recul. Avant, les images brutales me frappaient en pleine poire.

J'ai fini par identifier le souvenir-racine et je le tapote pour le lire. Aussi glauque que son écrin d'images : le souvenir d'un suicide. *Lecture // Des mains d'homme tournent les boutons des quatre feux d'une cuisinière / Il attend un long moment que le gaz s'en échappe / Plan de travail en bois, crédence à carreaux vert émeraude / Au bout d'une éternité, il craque une allumette / Tout prend feu très rapidement / Il ne sort pas de la pièce. //* Le sujet a mis intentionnellement le feu à sa cuisine. Je vois la scène au travers de son regard. *Pause.*

Je ne veux pas lire la fin du souvenir, et surtout pas l'entendre. Je me sens mal à l'aise. J'ai rarement eu accès à des fins de vie. Quelques-unes, naturelles, des crises cardiaques ou des vieux qui s'éteignent comme une bougie. Jamais de mort violente. Ces souvenirs-là sont censurés et livrés à la police. Je triture l'enveloppe. Veronica, c'est ton nom qui est écrit là. T'as quoi à perdre ? Je suis trop curieuse de comprendre ce que fout cette sphère dans mon courrier pour renoncer. Et je veux savoir à qui appartient la mémoire.

Je sors du premier nuage et entame l'exploration du second. Il est beaucoup plus touffu, avec une centaine d'entrées. Les rythmes, les couleurs et les mouvements forment un tout harmonieux. Je navigue, je mets des entrées à la corbeille, j'en ouvre d'autres, je zappe. Quand des images me frappent, je m'y arrête. Mes doigts frôlent à toute vitesse la table de montage. *Lecture // avance rapide / image par image / séparer l'audio / défilement / couper / recadrage / rotation / réduction du bruit. //* Attaquer la mémoire pour en tirer la moelle. Rendre intelligible la matière brute. Ne pas lâcher le rythme. Capturer les impressions en plissant les yeux. Je défriche, j'élague. Je tranche dans la chair mémorielle au coupe-coupe jusqu'à l'épure. Il faut savoir opérer sans amputer le sens. Dix ans que mes doigts rangent les souvenirs en partition. Je déruse comme je respire. Parfois même plus facilement.

Plongée en apnée dans le cœur du nuage, je reconnais la sensation des souvenirs chauds et intimes. *// Feu qui crépite dans une*

cheminée / Écho de musique classique / Étal de légumes d'été sous des halles de marché / Lecture au lit avec une pluie battante derrière les vitres / Odeur de l'herbe mouillée / Plaid en laine sur les genoux / Main qui caresse des cheveux noirs / Rayon de soleil sur le parquet. // Happée par ce vortex de sucreries digitales, je fais défiler les images jusqu'à la nausée.

La nuit est bien avancée quand je déniche enfin le second souvenir-racine. Sur la vignette, une femme brune aux cheveux courts, nue, de dos. Elle se brosse les cheveux devant un miroir, de telle façon que je ne peux pas voir son visage. J'ai la tête qui tourne un peu et les yeux qui piquent. Boule au ventre familière, quand je m'apprête à visionner un souvenir intime de femme. Limite voyeurisme. *Lecture // L'homme (je) regarde la femme qui se brosse les cheveux devant son miroir / Le regard de l'homme (à travers le sien mon propre regard) s'attarde sur ses fesses, sa main les effleure. // Je retiens mon souffle. S'il lève les yeux, je vais apercevoir son visage dans le miroir et alors je saurai à qui appartient cette mémoire. // Son regard remonte le long du dos de la femme, lentement, comme une caresse / Plus que quelques centimètres... / Il jette un regard dans la glace. //*

Je le reconnais immédiatement. Joachim Beckett, criminel notoire, inventeur de l'extraction mémorielle, trafiquant de souvenirs. Mort il y a quelques semaines dans sa cuisine, à laquelle il aurait lui-même mis le feu. Je n'ai pas le temps de m'attarder sur cette découverte, ça enchaîne. *// Beckett embrasse la nuque de sa compagne, qui relève alors le visage, auparavant caché par une mèche de cheveux bruns. // Je découvre que la femme brune nue qui sourit à Beckett dans le miroir, c'est moi.*

Je pousse un cri et je ferme l'interface. Cœur qui s'emballe, souffle court. J'ai dû me tromper, parce qu'il est impossible que j'apparaisse dans les souvenirs de Beckett, a fortiori nue. Je ne l'ai jamais rencontré.

Je m'apprête à relancer la lecture pour dissiper le malentendu quand Rémi débarque, peignoir en soie, les yeux mi-clos et les

cheveux ébouriffés. Même comme ça, tout juste décollée de l'oreiller, elle est chic.

— Pourquoi t'as crié ?

Je retire la mémosphère du lecteur avant qu'elle la voie.

— Je me suis cognée, c'est rien. Je vais bientôt venir me coucher.

— Il est quelle heure ?

Me débarrasser d'elle. Je dois revoir ce souvenir, savoir ce que je fous dans la mémoire de ce type glauque. Ça me fait frissonner de dégoût rien que d'y penser. Mais Rémi s'assoit sur mes genoux et me caresse les cheveux.

— Ça avance, *mOther* ? Tu me montres ?

À 3 heures du matin, elle reste ma productrice. Ce n'est plus un métier, c'est une obsession.

— J'ai pas avancé, j'y arrive pas.

Je ne mens pas complètement. Je lui suis reconnaissante de tenter de prolonger la vie de mon œuvre, mais cet acharnement thérapeutique me fatigue. Laissons crever le passé.

— Je regardais une série à la con. Aucun intérêt.

— Je croyais qu'on ne regardait plus de séries, pour le bien de notre vie conjugale ?

— Je suis épuisée, Rémi, allons nous coucher.

Elle a raison, regarder des trucs idiots le soir nuit dangereusement à ma libido. Après sa dernière retraite chamanique, Rémi m'a fait promettre d'arrêter. Elle va tirer la gueule, mais je préfère ça plutôt que de lui avouer ce que je viens de voir. Je la suis dans notre chambre, je me déshabille et me mets au lit sans me laver les dents.

Rémi est blottie dans mon dos, ses seins écrasés contre mes omoplates et son souffle dans mon cou. Elle s'endort toujours rapidement, c'est à peine si elle finit de me souhaiter bonne nuit. Quand elle sombre, elle est traversée par des spasmes. J'ai lu que c'était normal, les muscles relâchent la tension juste avant le sommeil. Parfois on rêve qu'on tombe dans un trou, ça dure une fraction de seconde et tout le corps se crispe comme pour se raccrocher à quelque chose. J'aimerais que ce soit si simple. Depuis

des mois je ne dors plus. Le sommeil de Rémi est profond, silencieux et régulier comme si elle plongeait au fond d'une piscine sans une éclaboussure. Son ventre se gonfle et se dégonfle contre moi. Parfois, elle laisse même un peu de bave sur mon dos. Je l'appelle « mon escargot », ça la fait marrer. Mais là, elle me gêne.

Je me déplace au bord du lit pour ne pas sentir son corps brûlant contre le mien. Je veux avoir l'espace de réfléchir à ce que j'ai vu ou à ce que j'ai cru voir. Ce que je sais de Joachim Beckett, je l'ai lu sur les réseaux. Bien avant le scandale, je connaissais son nom, parce que c'est l'inventeur du procédé qui me permet de réaliser des films : l'extraction de la mémoire de personnes décédées qui en ont fait don au Septième Art.

Quand je suis sortie de mon école de ciné, les films de fiction étaient de plus en plus rares. Trop d'énergie, trop d'argent dépensé, trop de pandémies, plus assez d'acteurs à force de fermer les conservatoires et de classer leur métier dans la catégorie des « sous-emplois ». Plus personne ne s'intéressait à des histoires inventées, de toute façon. On voulait du vrai, des faits réels, des personnes normales. C'était un immense progrès que de pouvoir utiliser ces millions d'heures de mémoire stockées dans des cadavres qui n'en avaient plus l'utilité. Le nom de Joachim Beckett était encore celui d'un scientifique admiré pour sa contribution au cinéma en passe de disparaître au profit des émissions de télé-réalité et des documentaires sensationnels.

« Beckett, de l'extraction à la prison », « Joachim Beckett, trafiquant de mémoire ». Les articles défilent dans le moteur de recherche de mon téléphone. Il y a cinq ans, Beckett a été arrêté et condamné dans une affaire qui a relancé le débat sur l'extraction et ses possibles dérives. Il prélevait la mémoire de personnes vivantes, ce qui est interdit par la loi sur la bioéthique. Il aurait pu s'en tirer puisque ses cobayes étaient rendus amnésiques par la manipulation. Aucun d'entre eux n'aurait dû se souvenir de lui. Mais il a suffi d'un seul « patient » pour le faire plonger. Il est allé raconter aux flics qu'il avait subi un truc pas clair dans le labo du scientifique. Quand

ils sont allés fouiller chez Beckett, ils ont découvert des preuves accablantes : des dizaines de mémosphères remplies de souvenirs dégueulasses. Viols, meurtres, séquestrations, incestes, humiliations... Un petit musée des pires pulsions de la nature humaine. Grâce aux images, ils ont retrouvé d'autres victimes, incapables de témoigner parce qu'elles ne se rappelaient rien. Deux d'entre elles se sont suicidées après avoir visionné les souvenirs extraits de leur cerveau.

Personne n'a jamais su ce que Beckett comptait faire de tout ce matériau. Il n'a rien dit aux flics ni aux journalistes. Alors, les réseaux sociaux se sont répandus en fake news : trafic sur le Darkweb, vidéos amateurs pour sites de cul déviants... Aucune preuve mais aucun démenti. Comme toujours quand une société part en vrille, elle provoque une réaction violemment contradictoire. On réclame du réel mais on refuse de regarder là où c'est pourri.

Je clique sur une vidéo amateur du procès. C'est avant la prison, Beckett est plus gras que dans le souvenir de son suicide. Carré, droit, tranquille. Un bloc. Il a la classe qui manque au procureur, on dirait que c'est lui qui mène le jeu. Sauf qu'il ne décroche pas un mot. De temps en temps, son avocat se penche vers son oreille, tente de lui soutirer une réponse, sans succès. Je me souviens de ses interviews : je trouvais ce type glaçant. Le regard dur, pas un mot de pardon aux victimes. Comme beaucoup, j'étais exaspérée par son silence.

À la suite de cette histoire, mon métier a été pointé du doigt. Le public et la critique sont devenus très méfiants. « Filmémoires : art ou voyeurisme ? » a titré un journal censé couvrir la sortie de mon dernier film, *À la rue*. La journaliste m'accusait, à demi-mot, d'avoir utilisé des mémoires de clochards vivants. Ça m'a fait mal, surtout après toutes ces nuits passées dans les foyers à consoler des ivrognes de la mort d'un des leurs. Après les batailles pour obtenir l'extraction de leur mémoire malgré son coût. Après les centaines d'heures de dérush de leurs souvenirs à la fois banals et terribles. Le film était médiocre mais j'ignore si son échec a résulté du déclin de mon inspiration ou de la mauvaise presse qu'on lui a faite. Sans

doute un mélange des deux.

J'ai mal aux coudes à force de regarder l'écran de mon téléphone sous la couette pour éviter que la lumière réveille Rémi. D'après l'un des derniers articles sur sa mort, Beckett est sorti de prison, en conditionnelle, et quatre jours plus tard un incendie fulgurant s'est déclaré chez lui. Il a été grillé vif. « Suicide mais la piste criminelle n'est pas écartée », écrit le journaliste. Avec ce que j'ai vu sur la mémosphère, je peux l'écarter, moi, la piste criminelle. Beckett a bien craqué une allumette après avoir laissé échapper assez de gaz pour faire péter un immeuble. Il n'a pas dit un mot. Silence coupable.

Demain, on va déjeuner chez ma mère et si je ne dors pas elle le verra sur ma tronche. Je ferme les yeux. J'aimerais y arriver seule, mais comme d'habitude une petite voix dans ma tête me dit *c'est bon, juste pour cette fois, prends ton cachet. T'as jamais été aussi près d'arrêter.* En attendant, j'ouvre tout doucement le tiroir de la table de nuit. Ne pas la réveiller – je triture l'alu – ne pas la réveiller – la pilule tombe dans ma paume. Dans quelques minutes, mes jambes s'alourdiront, je sentirai un picotement dans ma nuque et mes bras. Je sombrerai dans le sommeil, enfin. Je ne ferai pas de rêve. Mes nuits sont noires comme le fond du puits.

Je me suis réveillée avant Rémi et j'ai préparé son petit déjeuner. Je le lui apporte au lit, comme tous les matins depuis six ans. Elle aime son pain pas tout à fait cramé mais presque. Le beurre à moitié fondu mais avec des taches de blanc qui restent. Très peu de confiture, jamais à la fraise. Ou du miel, avec parcimonie, juste pour le goût, et encore mieux si le beurre est salé en dessous. Le café dans une tasse étroite et haute, surtout pas dans un bol parce que ça refroidit trop vite. Pas de jus, plutôt un fruit frais, mais pas de pomme, elle les préfère cuites. Un yaourt blanc. Elle adore le goût de la tartine grillée et du yaourt en même temps. Le dimanche, je dépense une demi-unité carbone supplémentaire à la boulangerie qu'elle aime et lui achète un croissant pour remplacer la tartine. Elle me sourit jusqu'aux yeux.

Je la regarde manger en avalant une gorgée de café. Pas faim le matin, jamais faim en fait. Elle me tend un bout de viennoiserie que je refuse. L'odeur du beurre me répugne. Je n'ai qu'une hâte, retourner à mon ordinateur pour relancer la lecture de la sphère. Mais dans une demi-heure on va entamer le long trajet en métro, train, bus et à pied qui nous mènera chez ma mère, à l'autre bout du monde. Je prendrai mon ordi avec moi, je trouverai bien quelques minutes pour regarder à nouveau l'extrait. De toute façon, j'ai dû rêver. Il était tard, j'ai mal vu. Je vais découvrir une femme que je ne connais pas. J'irai déposer la sphère demain au commissariat du quartier. Alors, mon ventre cessera de se tordre dès que je pense au souvenir de Beckett. Je me brûle le bout de la langue avec le café.

Ma mère est l'opposé de Rémi. Extravagante, vulgaire, bruyante et

maquillée. Elle a des cils immenses et porte des décolletés plongeants. Nous n'avons pas grand-chose en commun. La première fois que les deux femmes de ma vie se sont rencontrées, je m'attendais à un désastre. Rémi juste polie face à ma mère et ses questions indiscrètes. Il s'est produit un étrange phénomène : c'est comme si elles s'étaient toujours connues. Elles se sont trouvé des points communs. Parmi tous leurs sujets de conversation, celui dont elles ne se lassent jamais, c'est moi. Mes défauts, mes faiblesses, mes blessures. J'aurais préféré qu'elles se détestent.

Ma mère s'appelle Ava. Quand on ne s'engueule pas, on rit. J'aime retourner dans cette petite maison où elle m'a élevée, dans notre lointaine banlieue, quasiment déjà la campagne. Elle l'a tapissée de papiers peints criards. Pisser dans des toilettes aux murs léopard est l'un de mes plus beaux souvenirs d'enfance.

Maman les a rangés dans des albums, ces souvenirs, et les ressort quand je viens la voir. Chaque année elle fait imprimer une sélection de nos meilleurs moments. Il y en a une étagère entière dans mon ancienne chambre. Quand j'étais petite, avant la monnaie carbone, on pouvait encore voyager pour pas trop cher. Elle me raconte des anecdotes que j'ai entendues vingt fois en caressant du bout des doigts des photos de nous deux à la mer, dans un chalet à la montagne, dans une yourte à la campagne. Au fur et à mesure que je grandis, les lieux de vacances se rapprochent de la maison et j'ai l'air de moins en moins heureuse. Ado, je ne prends même plus la peine de sourire à l'objectif. À force de regarder ces albums, j'ai l'impression que mon enfance se résume à des shootings au retardateur sur des terrasses de bungalow.

Maman parle tellement qu'elle anime à elle seule la conversation, comme d'habitude. Je l'écoute en mâchant sans plaisir la salade de son jardinet. Elle nous raconte sa dernière visite chez la voyante, qui lui a annoncé une rencontre importante avec un homme.

— Un prince charmant ?

— Ne sois pas naïve, Veronica, ça n'existe pas. Et la restauration de ton film, ça avance ?

— Pas vite. J'ai l'impression de faire toujours la même chose mais de moins en moins bien. J'ai plus le goût.

Ma mère se tourne vers Rémi.

— J'ai encore lu des articles plutôt violents sur l'extraction mémorielle, ça ne s'arrange pas.

— C'est de pire en pire. On s'inquiète dans le milieu. La mort de Beckett a relancé les débats. Malgré les droits de diffusion élevés que touchent les descendants, de moins en moins de gens acceptent de léguer leurs souvenirs.

Rémi a dû mettre de côté les projets qui lui tenaient à cœur pour se concentrer sur des images qui ne choquent personne, principalement des comédies romantiques. C'est pour cette raison qu'elle me pousse à remonter *mOther*.

— C'est des films comme ça qui peuvent sauver le métier, conclut-elle.

— On les emmerde, ces connards. Tu vas pas te laisser intimider.

Un truc que j'aime chez ma mère : elle ne mâche pas ses mots. Elle embraye sur une autre discussion, elle a dû comprendre que c'était un sujet sensible.

— Veronica m'a dit que tu faisais une retraite chamanique bientôt ?

— Oui, ça va me faire du bien. J'ai essayé de la convaincre de venir avec moi mais elle est toujours aussi terre à terre...

— C'est pas faute d'avoir essayé d'ouvrir ses chakras. Moi, j'adorerais venir avec toi un jour. J'ai bien besoin de ça, je me sens seule dans ce village de coincés des fesses. C'est pas avec les Quentin que je vais rencontrer mes animaux de pouvoir.

Les Quentin, ce sont les voisins d'en face, avec qui maman se prend le bec tous les quatre matins quand elle oublie de rentrer la poubelle.

— Je vous vois bien toutes les deux vider les toilettes sèches d'un bungalow miteux au milieu de la forêt.

Rémi me lance un regard noir. Maman éclate de rire.

Au dessert, j'annonce que je vais faire une sieste, pour me

remettre de ma courte nuit. Je sais que Rémi ne me suivra pas, elle est incapable de dormir en pleine journée. Elle aura bien des coups de téléphone de boulot à passer. Je monte dans mon ancienne chambre. De mes affaires de jeune fille, il ne reste que mes meubles et le lit. Je m'assois au bureau, j'effleure machinalement le sous-main en faux cuir, j'ouvre l'ordinateur. Je mets mon casque sur les oreilles, en le décalant un peu d'un côté pour entendre d'éventuels pas dans l'escalier. J'ai le cœur qui bat dans mes oreilles. Je pose la mémosphère sur le lecteur. La dernière image visionnée hier s'affiche. Cette femme brune, nue, qui me ressemble comme un double.

Lecture // Derrière la femme, il y a un miroir, et dedans je vois Beckett, de face, qu'elle cache à moitié / Il s'approche de son visage, que je distingue maintenant nettement / Elle sourit sans un mot / Beckett l'embrasse, ferme les yeux, plonge dans son cou / Gros plan sur le lobe de son oreille / La main de Beckett passe dans ses cheveux, sur sa nuque / Noir – il ferme les yeux / Il les rouvre sur son regard à elle, flou, langoureux / Ses paupières se ferment et s'ouvrent lentement comme celles d'un chat qui ronronne. // Elle a envie de lui, ça se voit. Morcelée comme ça, par à-coups, je ne suis plus certaine qu'elle me ressemble. Jusqu'à ce que j'aperçoive un détail qui me trouble, le grain de beauté sous le menton, puis une tache jaune dans son œil droit qu'on trouve aussi dans le mien. / Beckett fait quelques pas en arrière en la tenant serrée dans ses bras et ils basculent tous les deux sur le lit / Le décor bascule derrière / Elle – je ? – est au-dessus de moi, me regarde sérieusement maintenant, comme si elle voulait fixer ce moment dans sa rétine / Elle – je ? – embrasse le torse de Beckett / Elle longe le muscle avec sa langue jusqu'au téton / Le mord / Il émet un son rauque, il rit / Il l'empoigne par les bras, avec ses mains tellement grandes qu'elles en font presque le tour / Elle est maintenant sous lui, sur le couvre-lit rouge qui a l'air tout doux / Beckett regarde entre ses cuisses. / Je découvre son pénis, mon ventre se serre, c'est puissant un sexe d'homme en érection.

Je regarde la scène sans respirer. Même si je suis habituée à voir des gens faire l'amour depuis le point de vue de l'un ou de l'autre, c'est troublant de mater mon double en train de prendre du plaisir. J'admire son corps en gros plan, je vibre de la voir bouger et se tordre en gémissant. Je ressens du désir pour son corps de femme long et musclé, si différent du corps diaphane et anguleux de Rémi. En même temps, je ne peux m'empêcher de l'envier parce que l'homme dont j'habite le regard m'attire, avec ses bras puissants, ses mains longues et fines.

Ça dure plusieurs minutes, je ne bouge pas, ne serait-ce qu'un cheveu, parce que avec le mouvement j'ai peur de tout ce qui va m'envahir, des picotements dans le bas de mon ventre, de la chaleur. Je ne veux pas ressentir ça pour un criminel et mon sosie, encore moins ici, avec ma mère et Rémi en bas. En même temps, à quoi je m'attendais en jouant ce souvenir ? Mon corps me trahit. Je les regarde encore, elle a les yeux qui brillent, sa poitrine se soulève bruyamment. Il se repose à côté d'elle, j'entends sa respiration distinctement, comme le souffle du vent sur un micro.

Je suis encore abasourdie par l'érotisme de la scène. Je crois qu'est venu le temps de reprendre ma respiration, de réfléchir à tout ça. Mais Beckett murmure trois mots que j'entends distinctement dans mon casque. Il lui susurre au creux de l'oreille, comme un baiser : *Veronica, mon amour.*

Je me mets à trembler. *Reprends-toi.* C'est la première fois que j'entends ces mots de Beckett, mais au fond de moi je sais que ce n'est pas vraiment la première fois. L'intonation douce, qui contraste avec la carrure de l'homme, m'a vrillé l'estomac. Je mets un moment avant de formuler l'évidence : c'est moi, dans ses souvenirs. Je n'ai plus aucun doute, je ne saurais pas dire comment mais je le sais. J'ai peur.

Pour me calmer, je regarde autour de moi et j'essaie de me rappeler les détails disparus de ma chambre d'adolescente. Les mots de mes amies écrits au crayon de papier qui étaient accrochés au-dessus de la tête de lit. À cet âge-là, on s'aime si fort, on ne sait plus

si c'est de l'amitié ou de l'amour. La photo encadrée de moi bébé, engoncée dans une grenouillère bleue. J'ai déjà un épais duvet noir sur la tête. Le rayonnage de livres au-dessus du bureau, avec la tranche épaisse de l'encyclopédie où j'ai lu et relu le chapitre sur la sexualité pour tenter de comprendre seule ce que je ne voulais pas que ma mère m'explique. Un gros ours en peluche dont le ventre rebondi me servait d'oreiller.

Un ours un ours un ours à quoi ressemble-t-il déjà ?

L'image se fige. L'ours disparaît.

Noir brun blanc doux rêche poils longs ou courts je ne me rappelle pas

Un animal en peluche, un

animal en peluche je disais ça m'échappe ma pensée divague

Qui m'a offert l'ours ? Le quoi ?

je ne parviens plus à attraper ma propre pensée elle file entre mes doigts plus je me concentre plus elle s'efface

Qui me l'a offert ? Qui ? Je disais quoi déjà ?

tout ça paraît si loin comme si je regardais par le mauvais bout d'une paire de jumelles

Black-out. Dès que je tente de me concentrer, tout devient flou. Je ne sais plus ce que je disais. Ma mère et moi nous sommes engueulées le jour où je suis partie. J'avais déjà porté dans le coffre de la voiture les cartons de vêtements et de bibelots assez sérieux pour m'accompagner dans ma vie d'adulte. Quand elle m'a demandé ce que je comptais faire du reste, j'ai dû tirer la tête de quelqu'un qui n'a absolument pas imaginé que sa chambre ne resterait pas SA chambre, conservée dans son jus comme on transforme les ateliers d'artistes en musées. Ma mère a ajouté : « Je n'ai pas les moyens de garder une chambre vide, au prix du mètre carré. J'ai mis une annonce pour la louer à des étudiants et j'ai une jeune fille intéressée. » J'en avais laissé tomber mon carton. J'aurais dû lui dire à quel point ça me blessait, qu'elle me remplace si rapidement pour des questions d'argent. Elle m'aurait sans doute rassurée, consolée, elle m'aurait dit qu'elle allait acheter un canapé-

lit pour m'accueillir quand je viendrais la voir, que je pouvais trier quelques affaires qu'elle garderait religieusement sur une étagère du garage à l'abri des fuites d'eau. Elle m'aurait peut-être dit qu'elle m'aimait et que j'étais sotte d'en faire tout un plat. Mais à la place, un flot de colère m'a envahie et je me suis mise à crier qu'elle n'avait qu'à tout foutre à la poubelle, que de toute façon je n'allais plus la gêner parce que je ne reviendrais pas la voir de sitôt et que j'étais bien contente d'avoir mon propre appartement et d'être enfin libre. Elle s'était figée et m'avait répondu froidement : « On ne parle pas comme ça à sa mère. »

La première fois que je suis revenue déjeuner à la maison, elle avait rangé toutes mes affaires dans des cartons qu'elle avait empilés dans le garage. Mon ancienne chambre était vide et nue comme si je n'y avais jamais joué, pleuré, ri, chanté, dansé, dormi, rêvé, joui, grandi en un mot. Elle avait seulement gardé quelques albums photo de nos vacances d'été annuelles, bien alignés sur une étagère entre deux serre-livres. La semaine suivante, j'ai loué un camion pour prendre mes cartons et les déposer chez Emmaüs, sans les ouvrir. Maman n'a finalement jamais loué ma chambre à des étudiants.

Le souvenir de cette journée flotte un moment autour de moi puis m'échappe, comme si je me réveillais d'un rêve. Je me lève et sors le dernier album photo. J'ai le même âge que sur la vidéo, vingt-quatre, vingt-cinq ans peut-être. On vient de me remettre un prix pour *mOther*. Ma mère est à mon côté. Sur une autre photo, nous sommes bras dessus bras dessous, les pieds dans l'eau. Puis nous posons dans la salle de montage avec Rémi et notre trophée. C'est elle qui a produit mon premier film. Nous n'étions pas encore ensemble. J'ai l'air bien. J'essaie de me rappeler qui a pris les photos. Certainement maman et Rémi.

Joachim Beckett. De notre rencontre, je n'ai aucun souvenir. Je répète son nom à voix haute jusqu'à lui enlever toute chair. J'ai bon espoir qu'il se dissolve et avec lui le malaise qui l'accompagne.

Je me couche sur mon lit tiré à quatre épingles en serrant l'album contre moi. C'était une belle époque. Depuis combien de temps je n'ai pas ri, les pieds dans l'eau ? Ma gorge se serre et les larmes viennent, coulent sans bruit, mouillent l'oreiller sous ma joue. Je ne veux plus jamais me relever.

OceanofPDF.com

Couchée face contre terre, couverte de feuilles mortes, j'ai très froid et une migraine atroce. Je me tourne sur le dos avec effort, mon corps pèse des tonnes. Les arbres presque nus entrelacent leurs branches devant le ciel gris. Le cerveau engourdi comme le corps, je me concentre sur ce que je sens. Le vent glacial. La terre mouillée. L'humidité qui monte vers mes omoplates. Les coups dans ma tête. Comme un marteau qui enfoncerait un clou entre mes deux yeux depuis l'intérieur de mon crâne. Je suis Veronica Mora. Je peux bouger le bout de mes doigts, articuler, tirer la langue. Mais je ne sais pas où je suis. Alors je prends appui sur mes avant-bras pour regarder autour de moi. Je suis sur le bas-côté d'une route, dans une forêt. À quelques mètres de mes pieds, un vélo est couché sur le flanc. Ce vélo, je le connais, c'est le mien. Je l'utilise pour aller au studio, en passant par cette route au milieu des bois. Mais je ne me rappelle pas l'avoir pris, ni comment j'ai chuté. Je me laisse retomber sur le sol, épuisée par l'effort. Je ne vais pas pouvoir me lever, encore moins continuer ma route. J'ai besoin d'aide.

Rémi doit m'attendre au studio. Je presse l'écran de ma montre, l'approche de ma bouche et dis tout haut, surprise par la faiblesse de ma voix : « Appelle Rémi. » Après quelques sonneries, j'entends le timbre de ma productrice.

— Veronica ?

— J'ai eu un accident. Je suis dans le bois sur la route du bureau, je ne sais pas exactement où, je ne peux pas me lever.

Rémi est le genre de personne qui garde son calme dans les situations de crise. Elle reste lucide et monte un plan d'attaque

comme un chef de guerre. Mais cette fois, je sens sa voix vibrer : « Tu es blessée ? Tu saignes ? » Puis j'entends qu'elle se met à courir, je l'imagine en train d'attraper son manteau, de faire signe à son assistante de décaler ses rendez-vous, d'empoigner son sac à main. « J'arrive. Parle-moi, Veronica. » Elle ne m'a pas quittée pendant les dix minutes suivantes. J'ai répondu faiblement je suis là, ça va, je peux bouger les membres et ne t'inquiète pas. En fait, j'ai la trouille. Je m'accroche à sa voix, même si l'écouter parler redouble la douleur dans ma tête.

Au bout de quelques minutes, elle me met en attente pour appeler les secours. Je répète son prénom en boucle, comme une chanson. J'ai l'impression que ça atténue un peu les coups de marteau. Jusqu'au moment où j'entends un taxi qui s'arrête – vingt unités carbone la course, ça va lui coûter cher de voler à mon secours –, des talons qui claquent sur la route, et cette fois sa voix vraiment affolée. Me voir dans cet état, avec le vélo tordu à quelques mètres, doit lui faire prendre conscience que ce n'est pas une petite égratignure. Je peux bouger les extrémités de mes bras, soulever mon torse, mais mes jambes sont inertes.

Je me réveille en sueur avant le lever du soleil. Rémi dort encore. Pendant un moment je n'arrive pas à bouger mes jambes privées de sang. Puis elles se mettent à fourmiller et ça fait une crampe à pleurer de douleur. Je pince mes cuisses, pour m'assurer qu'elles sont sensibles. Ça fait deux jours que j'ai regardé le souvenir de moi dans la mémoire de Beckett, et deux fois que je rêve de mon accident de vélo. Moi qui ne rêve jamais. Comme hier, j'ai mis un moment à réaliser que j'étais au lit et pas dans la forêt où je me suis violemment vautrée il y a quasiment sept ans.

Cette fois, je revois distinctement mon réveil, l'arrivée de Rémi paniquée, la douleur dans ma tête. Je ne me rappelle pas ce qui est arrivé juste avant, mais les médecins ont dit que c'était normal. Légère amnésie post-traumatique. Vu l'état du vélo, je suis probablement sortie de la route avant de me prendre un arbre en pleine face et de faire un vol plané de plusieurs mètres. Pas de

lésions ni de fractures, seulement une commotion qui m'a fait perdre connaissance et m'a filé un mal de crâne abominable pendant les semaines qui ont suivi. Le visionnage du souvenir de Beckett a dû réveiller quelque chose. Rémi dirait qu'elle ne croit pas aux coïncidences.

Soit le souvenir a été trafiqué, mais il faudrait être sacrément doué pour reconstituer un nuage entier et y implanter un souvenir-racine, soit c'est vraiment Beckett et moi, et je ne m'en souviens pas. Si j'ai perdu des bribes de ma mémoire, il est possible que mon accident de vélo en soit à l'origine. Sauf que, dans le souvenir, j'ai environ vingt-cinq ans. Quand je suis tombée de vélo, j'en avais vingt-sept. Ce n'est donc pas une « légère amnésie ». C'est deux ans pendant lesquels j'aurais eu une relation intime avec un homme que j'ai oublié.

Pourtant, je n'ai pas l'impression d'avoir des trous dans la mémoire, même si c'est difficile de creuser les souvenirs. Quand je me concentre sur mes vingt-cinq ans, je peux me rappeler de grands événements, la sortie de mes films, les festivals, les anniversaires, les vacances. Avec des plages de flou entre deux images. Je ne pourrais pas jurer qu'il ne manque rien.

J'ai cherché sur le Web des points communs entre Beckett et moi. Il n'y a rien qui puisse laisser imaginer que nous avons été proches. La seule chose qui nous lie, c'est notre activité. Son métier d'origine, qui a permis la création des filmémoires. Il y a presque vingt ans, quand j'étais encore une gamine, il a breveté l'extraction mémorielle et contribué à créer Arescience. Les souvenirs légués au labo par des personnes décédées étaient extraits grâce à une grosse machine enfermée à double tour, que seul le personnel qualifié d'Arescience était habilité à utiliser. Ça n'a pas changé. Le comité de bioéthique a fixé des limites claires à l'usage qu'on peut en faire.

Je dois me rendre à Arescience et parler à Duma. Seul un psychodocumentaliste peut m'aider à authentifier la mémosphère. J'ai sympathisé avec lui pendant mes dernières années de montage. Impossible de lui montrer le souvenir du suicide, il serait obligé de

l'envoyer à la police. Les souvenirs de la mort du donneur font l'objet d'une protection particulière. Ils ne doivent être diffusés sous aucun prétexte, sauf dans le cadre d'enquêtes criminelles. La mort est proscrite dans les filmémoires. J'ai toujours dû ruser pour l'évoquer hors champ. Violation de l'intime, dit-on. Le sexe ne fait pas l'objet des mêmes interdictions. Ça fait vendre et Arescience est un laboratoire privé qui a besoin de gros moyens.

J'y ai passé pas mal de temps pendant mes études. En tant qu'étudiante en cinéma, j'avais accès à la mémothèque. J'y visionnais des centaines d'heures d'extraits mémoriels pour mes travaux universitaires, dans des petites cabines insonorisées. J'appréciais cette atmosphère feutrée et silencieuse. C'est un endroit cossu, aux murs tendus de tissu rouge et au sol parqueté, qui s'étend le long d'immenses baies vitrées, ouvertes sur un jardin japonais. La vitrine d'Arescience pour les visiteurs passionnés de cinémémoire, comme moi à l'époque. C'est aussi là-bas que j'ai monté mon premier film, après mon diplôme. On m'a laissée travailler une année de plus avec ma carte d'étudiante. J'ai dérushé des milliers de souvenirs de clochards, de prostituées, d'immigrés climatiques, de bénévoles au Samu social. Tous ces souvenirs qui n'intéressent personne, hormis quelques documentalistes intellos.

J'ai intitulé mon mémoire « Cinémémoire de la rue ou la renaissance du cinéma social ». Ce titre bien pompeux m'a valu la reconnaissance de mes professeurs d'université. Puis j'en ai fait un film. L'histoire d'une sans domicile fixe qui utilise l'application mOther pour louer son bébé à des femmes riches en peine de maternité. Cette pratique s'est répandue en même temps que la stérilité qui a gagné l'ensemble de la planète comme une lente épidémie. Couples infertiles, procréation assistée, fausses couches, accouchements compliqués, bébés handicapés. Déformations physiques, dégénérescences génétiques. Au mieux enfants uniques. Être mère est devenu monétisable. Dans une interview, mon maître de mémoire expliquait à quel point j'avais été influencée par son travail. La vérité, c'est que je ne sais pas d'où m'est venue cette fascination pour la misère humaine, mais une chose est sûre : elle ne

doit rien aux mandarins de l'université.

Aujourd'hui, Rémi travaille au studio. Je lui envoie un message en prétendant que je suis à Arescience pour avancer sur la nouvelle version de mon film. Avant de partir, je transfère le second nuage mémoriel de Beckett sur une nouvelle sphère, l'effaçant ainsi de la première. La mémoire ne peut pas être reproduite, seulement déplacée d'un support sur un autre. C'est pour cette raison que les mémosphères sont uniques et les filmémoires si éphémères. On projette les films à distance depuis le studio jusqu'à effacement total des souvenirs qui le composent. Toute la technologie moderne n'a pas réussi à modifier la nature profonde de la mémoire humaine : insaisissable et volatile.

Je refais le trajet familial, traverse l'esplanade ouverte au vent, descends le large escalier en bois en posant bien mes pieds sur les bandes rugueuses. Dès l'accueil, l'odeur de cire d'abeille et de bois exotique donne une ambiance sereine au lieu. Le tapis épais s'enfonce sous mes baskets. Quelques personnes traversent le hall, en tenue de ville ou en blouse blanche, sans me prêter attention. Je longe les couloirs jusqu'à la mémothèque.

Duma est dans le grand bureau vitré des psycho-docs, plongé dans un dérush. Je le vois à sa façon d'agiter les mains et de bouger les lèvres comme s'il parlait à la mémoire du donneur. Ses gestes ont une grâce et une douceur particulières. J'aimerais que mes souvenirs soient dérushés par ce gars après ma mort. Je tape à la vitre.

Dès qu'il m'aperçoit, Duma retire ses écouteurs, fige l'interface et sort du bureau en refermant délicatement la porte derrière lui.

— Vero, ça fait une éternité que je ne t'ai pas vue ici !

Je l'embrasse.

— Tu viens chercher de nouveaux souvenirs pour restaurer *mOther* ?

— Tu vas pas t'y mettre toi aussi, Duma. J'en peux plus de ce film. J'ai un truc à te demander. On va faire un tour au jardin ?

Nous sortons bras dessus, bras dessous.

— T’as trouvé ça où ?

Il écarquille les yeux en voyant la mémosphère de Beckett que j’ai déposée dans sa main.

— Je l’ai reçue dans mon courrier, j’ignore qui me l’a envoyée.

— Tu sais que c’est interdit ?

— Évidemment. Je ne vais pas la garder, je veux juste savoir pourquoi on me l’a envoyée. Ensuite je la porterai à la police.

— Y a quoi dessus ?

— Il faut que tu me jures de ne rien dire. Et de ne pas crier.

— Je ne crie jamais.

— Tu parles. Tu te rappelles quand on s’est rencontrés ?

Bien sûr qu’il se rappelle. C’était la première fois que je revenais à Arescience après l’accident. J’avais passé la journée à lui commander des dizaines de mémosphères, à les visionner et à les rendre, sans savoir ce que je cherchais. Quelque chose semblait s’être éteint à l’intérieur de moi, et j’essayais de le raviver en répétant les gestes familiers de mon métier. Peu avant la fermeture des locaux, j’avais perdu une des sphères et j’avais dû le lui avouer, penaude. Il s’était mis en colère, hurlant qu’il était inadmissible de manquer de respect à la mémoire des donneurs, surtout de la part d’une réalisatrice de ma réputation, que je ferais mieux de changer de métier et que j’étais décevante. Ce mot, « décevante », était resté dans mon esprit comme gravé au fer rouge. En rentrant à l’appartement, j’avais retrouvé la sphère au fond de ma poche. Le lendemain, j’étais allée la rendre, presque soulagée de parler à quelqu’un qui avait conscience de mon imposture. Je lui avais confié mes doutes et mon mal-être avec plus de sincérité qu’à n’importe qui d’autre. Il avait si peu d’estime pour moi, je ne pouvais pas tomber plus bas.

— Raconte. Promis je ne crierai pas.

Je lui dis tout. Beckett, le miroir, la chambre rouge, le sexe. Moi. Je ne dis rien du suicide.

Duma est arrivé chez Arescience après l’arrestation de Beckett, il le connaît seulement de réputation. Les employés du laboratoire sont partagés à son sujet. Beckett avait encore de solides appuis parmi

ses anciens collaborateurs au moment de son arrestation, et d'autres se sont empressés de lui cracher dessus pour monter dans la hiérarchie. Aujourd'hui, ces derniers sont à la tête de la boîte. Duma, lui, n'a pas pris parti. Trop malin pour ça.

— Je ne me souviens pas de Beckett, lui dis-je pour finir. Entre découvrir que je suis amnésique ou qu'on a trafiqué le souvenir en y insérant mon visage, je ne sais pas ce qui est le plus flippant.

Duma est un pro quand il s'agit de retoucher les souvenirs. On a souvent parlé de cette facette moins reluisante de son boulot : enlever les images de personnes connues dans des situations compromettantes, modifier des visages, effacer des détails. Sur la demande de la direction, parfois de la police ou de la justice. Je m'étais juré d'en faire un film, un jour. Si j'ai été implantée dans le souvenir de Beckett, il le verra.

— Il faut que je regarde ça de près. On va attendre la pause de midi, quand il n'y aura personne. Je peux te laisser là ? Je te ferai signe.

— Je ne bouge pas.

— Tu veux pas prendre un bureau et je te sors quelques occurrences sur la location d'enfants ? J'ai des trucs pas mal en stock.

— T'es insupportable... Allez vas-y, file-moi ce que t'as. Ça m'occupera en attendant midi.

Il me fait un clin d'œil. Duma est un excellent psycho-doc. Il n'oublie rien de ce qui lui tombe sous la main. Il ne fait pas que trier, ranger et classer, c'est un catalogue vivant de tous les souvenirs qu'il déruse. On aurait fait un beau duo au début de ma carrière.

La tête dans les mains, je visionne les mémosphères que Duma a sorties pour moi. Des souvenirs de femmes stériles, désespérées, qui louent un bébé pour la journée sur l'application mOther. D'autres femmes, pauvres, qui ont eu la chance de devenir mère, créent leur profil : « Garçon, six ans, yeux bleus, cheveux blonds. Drôle et bavard, Gab n'a qu'un but dans la vie : vous faire rire ! »

Ou « Adorable, calme et sage, Chloé aime être dorlotée, pour marraine en manque de câlins ». Les marraines, ce sont les clientes du site. Elles sont visitées régulièrement par une assistante sociale qui s'assure que le bébé ou l'enfant sera entre de bonnes mains. Pareil du côté de la mère pour constater que sa progéniture est bien traitée et que l'argent de la location sert à payer ses études, à la nourrir de produits bio ou à lui acheter de nouvelles fringues. Les marmots sont chouchoutés, on leur chante des chansons, on les berce dès qu'ils pleurent, on les entoure d'amour maternel frustré. Gagnant-gagnant. Le paroxysme du désespoir social.

Mon film a fait du bruit à sa sortie. La pratique était controversée. Beaucoup de femmes avaient recours aux services de cette application en secret pour éviter de retourner le couteau dans la plaie avec leur conjoint. Depuis, c'est entré dans les mœurs. Il existe une dizaine d'autres applications du même acabit avec des déclinaisons accrocheuses : location de filles, de garçons, de bébés, d'adolescents, de telle origine, de telle région, abonnements à court ou à long terme selon qu'on veut louer toujours le même enfant ou diversifier les expériences... Tant qu'il y aura de l'argent, il y aura des entrepreneurs pleins de bonnes idées pour vous le faire dépenser.

— Vero ?

Je sursaute. Duma se penche sur mon épaule, la mémosphère à la main.

— Elle n'est pas trafiquée, aucune trace de retouche numérique. C'est bien toi là-dedans.

Il s'assoit près de moi et me regarde d'un air inquiet. Il a le bon goût de ne pas faire allusion à la scène de cul qu'il vient de voir.

— C'est la merde.

— Tu ne connais personne qui pourrait te renseigner ? Ta mère ? Rémi ?

— Si elles savaient quelque chose, elles m'en auraient parlé.

— Et ici ? Si tu passais ta vie à Arescience quand tu faisais des films, tu l'as peut-être rencontré au labo.

— J'y ai pensé. Mais je ne me rappelle pas grand-chose, hormis de

longues sessions de dérush le nez sur l'interface.

— Si tu allais parler à des gens de la direction ? Sarah, son assistante. Elle est là depuis des siècles, on dit qu'elle savait tout de la vie de Beckett.

— Je peux tenter. Je la trouve comment ?

— Tu dis au gars de l'accueil que tu as rendez-vous avec elle.

Je remercie Duma, je récupère la sphère et la fourre dans ma poche.

— Ça va aller ? Tu passes quand tu veux.

— Je sais.

L'homme en costume de l'accueil me demande s'il peut m'aider. J'y vais au bluff, ça passe ou ça casse.

— Je suis Veronica Mora, j'ai fait un stage ici il y a quelques années et je viens déjeuner avec une ancienne collègue.

— Quel service ?

— Sarah, à la direction.

Le gars décroche son téléphone. J'espérais qu'il me laisserait prendre l'ascenseur sans la prévenir.

— J'ai Veronica Mora à l'accueil, je la fais monter ?

Je suis stupéfaite par sa réponse.

— Dix-huitième étage. Elle vous attend.

Là-haut, quand ça s'ouvre, mon cœur s'emballe. Sur le palier, un salon d'attente très chic avec des fauteuils en velours vert foncé, et devant moi une femme d'une cinquantaine d'années, tirée à quatre épingles dans un costume marron à rayures. Sa veste est ouverte sur une chemise en soie crème, comme celle que je ne porte jamais parce que j'aurais des auréoles sous les bras au bout de dix minutes.

— Veronica ! Ça fait tellement longtemps !

Décidément, c'est la journée des retrouvailles. Sarah fait deux pas décidés vers moi et me prend dans ses bras en me tapotant le dos. J'ai failli reculer, un réflexe hygiénique. Elle sent bon le savon. Je ne sais pas comment répondre à son étreinte alors je la tapote également, le temps de me trouver une contenance. Quand elle me lâche, je lui fais un grand sourire.

— Eh oui, c'était quand déjà ?

Elle réfléchit.

— Dix ans, je venais de prendre le poste. Ça passe tellement vite...

Nous sommes installées dans une salle de réunion devant un café. Ce n'est pas trop difficile de lui cacher que je l'ai complètement oubliée, parce qu'elle pose plein de questions sur ma vie et mes films, qu'elle aurait aimé voir mais qu'elle n'a pas vus. En réalité, je pense qu'elle se sent peu concernée par les états d'âme et la petite vie des pauvres. Elle me répète sans cesse « quel succès, quel succès ». Ça a l'air de la tendre un peu que son ancienne stagiaire ait fait une carrière dans le cinémémoire pendant qu'elle continuait à répondre aux mails et à organiser l'agenda des dirigeants d'Arescience.

Elle ne se doute pas qu'à l'intérieur de moi, je me liquéfie. Elle vient de m'apprendre sans le savoir que j'ai aussi été en stage, à l'étage de la direction, pendant six mois, la dernière année de mes études. Que non seulement je connaissais Arescience beaucoup mieux que je ne le pensais mais que j'y ai servi le café à Joachim Beckett, chaque matin, pendant cent vingt jours, dans son grand bureau vitré avec vue panoramique sur la ville.

De toute évidence, elle ne sait rien d'une relation intime entre Beckett et moi. Je lui pose une question sur elle, pour qu'elle continue à jacasser tout en me laissant réfléchir. Sourcils froncés par la contrariété, elle me raconte son existence déprimante, ses ruptures amoureuses. J'imagine que nous avons eu des dizaines de conversations de ce genre quand je la connaissais, et que ça devait m'ennuyer autant qu'aujourd'hui. Pas étonnant que je l'aie oubliée.

Son monologue me donne le temps de reconstituer une chronologie. J'avais vingt-deux ans quand j'ai décroché ce stage. Dans le souvenir où je fais l'amour avec Beckett, j'en ai vingt-quatre ou vingt-cinq. Je le sais parce que je m'étais coupé les cheveux très court après la sortie de mon film, pour changer de tête

en même temps que de vie. Alors qu'à vingt-deux ans, j'avais une longue tignasse qui me descendait au milieu du dos. Plus je déroule ce fil, plus je me décompose intérieurement. Pendant mes trois années à Arescience, j'ai probablement eu une relation amoureuse avec Beckett. La seule chose qui me rassure, c'est que le scandale a éclaté bien plus tard, et qu'il est donc possible que je n'aie rien su de ses activités criminelles.

Comment ai-je pu oublier des pans entiers de ma vie ? J'ai la sensation effrayante que la Veronica du souvenir de Beckett, celle dont me parle Sarah avec force détails, est une inconnue. Une personne oubliée mais qui commence à exister à l'intérieur de moi, en parallèle, comme un amas de cellules étrangères.

— Tu ne m'écoutes pas ?

Sarah me rappelle à la réalité.

— Excuse-moi, j'étais dans mes pensées.

Elle me regarde, gênée.

— Tu pensais au docteur Beckett ?

Je suis envahie d'un sentiment de culpabilité fugitif. Comment a-t-elle deviné ? Elle poursuit :

— C'est terrible cette histoire. Dire que j'ai travaillé à ses côtés durant toutes ces années.

Non, elle ne sait rien sur nous deux.

— Tu n'as jamais rien vu de suspect, vraiment ? Il utilisait la machine d'extraction d'Arescience, pourtant.

Elle me jure qu'elle ne savait rien, d'ailleurs c'est ce qu'elle a dit au commissaire qui l'a interrogée plusieurs fois. Il l'a même fait venir au poste.

— Tu te rends compte, moi, convoquée par la police ? J'ai expliqué au commissaire Kaneko que Beckett devait venir la nuit avec les victimes. J'avais beau lui assurer que je n'étais au courant de rien, il me regardait sans un mot comme s'il attendait que j'avoue quelque chose. Je ne pouvais pas m'empêcher de parler, ça me stressait, tout ce silence.

— Beckett, il était comment avec toi ?

— Il n'a jamais été méchant mais ça ne m'étonne pas que ce soit

un pervers. Je ne fais pas confiance aux gens qui ne disent pas ce qu'ils pensent. Tu as vu les souvenirs qu'il a volés ? Ils en ont passé des extraits à la télé. Mais moi j'ai eu accès aux vrais souvenirs, ceux qu'on ne diffuse pas aux infos. Le commissaire m'a montré celui d'une femme qui se fait violer. Je ne distinguais pas son visage parce que j'étais dans ses yeux, mais j'ai vu l'homme. Il était encore tout habillé, il a sorti son machin et il le lui a mis, tu vois, et c'est devenu tout noir. J'ai entendu crier et pleurer. Après ça, je n'ai pas dormi pendant des nuits.

Sarah se tait, le visage tordu parce qu'elle essaie de retenir ses larmes pour ne pas abîmer son maquillage. Moi, je ne suis pas maquillée et j'ai les cheveux en épi, moi je peux pleurer. De l'eau salée qui reste un moment en flaque dans mes paupières inférieures et me fait voir Sarah toute trouble. Je la connais à peine et je ne l'aime pas beaucoup, mais ses mots ont tiré comme un fil rouge entre nous deux, entre nos deux cœurs et nos deux sexes. Un fil rouge de douleur et de désespoir. Une femme violée, c'est toutes les femmes qui le sont avec elle, horrifiées d'imaginer qu'on leur enfonce un corps étranger dans l'intime, au cœur de la matrice. Je n'ai jamais été violée mais je connais ce sentiment d'avoir laissé entrer en soi quelque chose qui ne devrait pas y être. Même si je ne l'ai pas vécue dans ma chair, cette douleur dort au fond de moi.

Le silence s'étend dans l'air qui nous entoure, et cette fois ce n'est pas Sarah qui le brise parce qu'elle a encore la gorge trop nouée pour me parler sans trahir son trouble. Je m'entends dire d'une voix blanche :

— Ils ont dû arrêter le violeur au moins, grâce à ce souvenir. Et puis Beckett a finalement eu ce qu'il méritait.

Sarah cligne des yeux plusieurs fois très vite et se redresse sur sa chaise. Elle prend une gorgée de café froid et, quand elle ouvre la bouche à nouveau, c'est comme si elle avait effacé le souvenir.

— Oui, j'ai vu, l'incendie de sa maison... Elle était belle, cette maison.

Puis, de peur que je m'imaginer des choses :

— Je suis allée là-bas apporter un dossier, une fois.

— Ah oui ? C'est loin ?

— En banlieue, à côté de la forêt, dans un quartier bioclimatique. C'était chic, des grandes baies vitrées, du bois partout. Ça a dû flamber vite, tout ce bois. Tu habites où, toi, maintenant ?

Je sens qu'elle a besoin de changer de sujet et je n'ai pas envie de me lever parce que mes jambes sont molles comme du coton. On continue à papoter comme de vieilles collègues. Peut-être qu'elle n'est pas si rasoir, tout compte fait. Seule devant mon écran la plupart du temps, je ne vois pas grand monde. Rémi, quelques journalistes, les monteurs au studio. Les amis de Rémi quand elle les invite à dîner ou qu'elle nous traîne à une projection. Je n'ai pas vraiment d'amis à moi. Personne avec qui partager le vide qui est en train de m'envahir. Je pense à Duma. Lui seul pourrait accueillir avec bienveillance l'aveu de ma relation intime avec un pervers qui volait des souvenirs de viol à des jeunes femmes traumatisées. Duma est-il mon ami ?

Il y a aussi ma mère. Avant Rémi, c'était la seule personne à qui je racontais tout. Je ne comprends pas comment elle peut ignorer ce stage à Arescience et ma relation avec Beckett. Je prends congé de Sarah, qui n'a plus que quinze minutes pour avaler sa salade de boulgour avant de reprendre le travail. Je n'ai pas faim, mon ventre est en boule après cette conversation, je me nourrirai ce soir. J'envoie un message à maman. Elle me répond aussitôt. Elle n'est pas chez elle, mais je peux passer demain.

Je veux voir la maison de Beckett. D'après Sarah, elle se situe dans une petite commune autonome de banlieue, où les maraîchers cultivent des légumes entre les immeubles couverts de plantes et où l'on boit de l'eau de pluie filtrée. J'en ai pour une heure de bus, pendant laquelle je somnole en écoutant de la musique. En croisant les informations que m'a données Sarah avec ce que j'ai trouvé sur le Web, j'ai localisé la maison. Au bout d'une impasse, un peu éloignée du centre-ville et des voisins. Le genre d'emplacement qui doit se payer cher.

De la rue, on ne voit pas le bâtiment, seulement une colline

d'herbes folles et de fleurs des champs. Je jette un œil autour de moi : le quartier est désert. Le portail en bois blanc n'est pas fermé à clé mais barré par de la rubalise. Je me glisse dessous. Quand je m'approche du tertre végétalisé, j'aperçois des gros tuyaux qui sortent de terre et des trappes dans la colline. En le contournant, je découvre que c'est en fait l'arrière de la maison semi-enterrée. La baie vitrée de la façade a volé en éclats et le reste de charpente est noir comme du charbon. L'explosion a soufflé les buissons de roses devant la terrasse. La maison incendiée offre un contraste saisissant avec la vue : un pré descend en pente douce vers une rivière, des bosquets d'arbres et des collines s'étendent jusqu'à l'horizon. Ça devait être un endroit merveilleux.

Par une porte-fenêtre éventrée, j'entre dans le salon. Il est grand, noir de suie, avec la trace de tableaux décrochés sur les murs enduits de chaux. Une bibliothèque où les livres en cendres tiennent encore les uns contre les autres. Des meubles anciens et le parquet calcinés. La cuisine béante. J'aperçois quelques carreaux encore intacts, brillants, vert émeraude, comme dans le souvenir que j'ai visionné. Dans ce qui semble avoir été le bureau, même ambiance. Brûlé du sol au plafond.

Au fond de la maison, la dernière pièce est une immense chambre, avec des puits de lumière qui viennent l'éclairer comme au théâtre. Je suis parcourue d'un frisson. Elle a beau avoir brûlé, je reconnais la chambre du souvenir. Je reconnais le miroir devant lequel je me tenais nue. J'attends que d'autres images me reviennent, des souvenirs qui remonteraient à la surface. Rien.

Au-dessus d'une petite table, mes yeux sont attirés par une étagère qui me rappelle celle de ma chambre d'adolescente. Je ne comprends pas tout de suite pourquoi. C'est en m'approchant que je reconnais les livres noirs, tous de la même hauteur et de la même épaisseur, bien alignés. J'essaie d'en attraper un par la tranche mais il se délite entre mes doigts. De toute façon, je n'ai pas besoin d'en ouvrir un pour savoir ce que c'est. Les mêmes albums photo que ceux que ma mère imprimait après chacune de nos vacances. Je suis

tentée de ranger cette découverte dans la colonne des coïncidences et du doute raisonnable. Tout le monde peut imprimer ses souvenirs de vacances et les exposer sur une étagère. Mais il y a cette petite voix dans ma tête. Celle de Rémi, peut-être, qui me dirait que le hasard n'existe pas. Celle de ma mère aussi, qui me parlerait de synchronicité. Ce dont elle ne se douterait pas en me disant ça, c'est que les albums photo l'incriminent. Si j'avais bien une relation intime avec Beckett et que celui-ci était par conséquent – je frémis en formulant le mot – son gendre, c'est elle qui nous aura fait ce cadeau. Je sens une vague de colère monter dans ma gorge, mes joues s'enflammer, une pulsion électrique parcourir mes membres. Je balaie les albums de la main. Ils ne résistent pas, s'effondrent en tas de cendres, laissant sur ma paume des traces noires de charbon.

Un bruit dans la maison. Un cliquetis sec et métallique, un spray. Il y a quelqu'un dans le salon. Mon ventre se tord. Si c'est la police, je ne saurai pas quoi leur raconter. Je marche jusqu'à la porte-fenêtre sur la pointe des pieds et j'essaie de l'ouvrir. Mais la poignée résiste. Celle du bureau pareil, la chaleur de l'incendie a dû dilater le bois. Pas moyen d'atteindre la porte d'entrée sans être vue.

Je me plaque contre le mur et jette un œil prudent dans la pièce principale. Une silhouette, habillée en noir des baskets à la capuche, agite une bombe de peinture face au mur, maintenant couvert d'un immense tag. « V.I.O.L.E.U.R... » Au fur et à mesure, la peinture forme de grandes lettres fluo qui dégoulinent avant de sécher. « D.'Â.M... » Pas assez de couleur dans la bombe pour la dernière lettre. L'auteur du graffiti se retourne, je recule d'un bond en espérant qu'il ne m'a pas entendue.

— Salma, je suis à sec. Tu m'en envoies une ?

Je sursaute en entendant une voix de femme. Inattendu. Et elles sont au moins deux entre moi et la sortie. Je tente un coup d'œil et vois la dénommée Salma entrer par la fenêtre éventrée. Elle n'a pas l'air tendre. Visage découpé, épaules voûtées, démarche nerveuse. Elle porte une ceinture avec des bombes de peinture coincées à la taille et quelque chose qui brille. Je pense à un couteau. Elle ne

répond pas à son acolyte et se contente de balancer la canette avec force, la faisant tourner sur elle-même jusqu'à ce qu'elle soit stoppée en claquant sur la paume de sa destinataire. Salma s'arrête au milieu de la pièce et regarde autour d'elle lentement, comme un agent immobilier qui évaluerait le potentiel d'un bien.

— Ça me fait gerber, cette baraque, tout ce fric.

— Là où il est, il n'en profitera pas.

Salma agite la bombe et trace, en un geste ample et précis, une forme noire comme de la suie sur le mur blanc, une tête de mort, en forme d'avertissement. Une pulsion de peur me traverse et je m'élance vers la porte à toute vitesse. J'entends à peine un « putain » de surprise dans mon dos alors que j'atteins le portail. Je cours comme je n'ai pas couru depuis longtemps, je jette un coup d'œil vers le bout de la rue par-dessus mon épaule et je vois que les deux filles ne me poursuivent pas. Je peux disparaître et laisser loin derrière moi cette maison aussi vaguement familière que si j'en avais rêvé.

« Veronica, mon amour ». Je rejoue le souvenir de Beckett pour la énième fois. *Accéléré / ralenti / avant / arrière*. Je zoome sur chaque détail, chaque coin de l'image, pour les comparer aux clichés que j'ai pris dans la maison incendiée. Je projette autour de moi une image de la chambre en hologramme. C'est la même, j'en suis sûre. Dans le souvenir, c'est la nuit, mais on devine des traits de lumière blanchâtre qui pourraient venir de la lune par les fenêtres du toit. Ce que je perçois – le miroir, le parquet ciré, le mur rugueux couleur terre de Sienne – correspond aux couleurs et aux matières qu'on devine sous la suie. Le couvre-lit rouge a sans doute été réduit en cendres. Quand j'agrandis le souvenir pour scruter à gauche du lit, j'aperçois distinctement l'étagère avec les albums de photos. Les albums de maman. Au fond de moi, la même petite voix ne me laisse pas de répit. Elle continue de me murmurer à l'oreille que ma mère est au courant de quelque chose.

Pause. Je me lève. Au-dessus de la table de montage, sur l'étagère la plus haute, il y a une grande boîte avec une étiquette décollée dans les coins où on peut lire mon écriture un peu effacée : « photos que j'aime ». Je monte sur ma chaise pour la descendre. À l'intérieur, des dizaines de photos imprimées et divers papiers collectionnés au fil de ma vie : places de spectacle, tickets de musée, cartes de visite, prospectus. Je m'assois par terre, j'étales tous ces souvenirs comme une mer d'images avec moi en îlot central. Mon regard traîne au hasard, s'accrochant à certains clichés qui font remonter des souvenirs plus ou moins précis. Quand je démarre un montage, je me laisse aussi guider par mon instinct, alors je bouge

des photos, je fais des piles, j'en écarte certaines, j'en rapproche d'autres. Je crée un rythme avec les couleurs, les formes, les visages. En montage, j'appelle ça « composer une partition mémorielle ». Les souvenirs d'une personne ont un rythme et une musicalité uniques qui me guident. Je dois trouver ma propre harmonie au milieu de ce fatras.

Sur l'une des photos à ma main droite, prise par l'un des nombreux amants de ma mère, nous sommes elle et moi habillées presque pareil et on pourrait nous prendre pour des sœurs. Un verre à la main, nous nous regardons en riant, indifférentes à celui qui tient l'objectif. À la maison, j'ai vu beaucoup d'hommes défiler, mais aucune brosse à dents s'ajouter aux deux nôtres sur le rebord du lavabo. Ma mère n'a jamais eu besoin d'homme. Elle m'a mise au monde seule, élevée seule et elle en est fière. Mon père ? Un homme de passage. Qu'importe, elle m'a donné tout ce dont j'avais besoin. Une ou deux fois, pendant une soirée trop arrosée, elle a laissé échapper que je n'étais pas une enfant désirée. Elle était tombée enceinte par accident, mais s'était finalement dit qu'une telle chance ne se présenterait peut-être pas deux fois.

En me gardant, maman a rejoint le cercle envié des mères dont elle avait toujours rechigné à endosser le rôle. Elle détestait « s'occuper de moi ». Elle me parlait comme à une adulte, disait des grossièretés et ne me grondait pas quand je les répétais. Elle me racontait tout et m'expliquait le monde comme il est. Elle ne m'a jamais forcée à goûter des aliments ou à mettre mon manteau. Elle partait du principe que si j'avais froid je me couvrirais ; si j'avais faim je mangerais. Ses deux uniques principes non négociables : l'hygiène et la sécurité. « Un seul corps, une seule vie », me disait-elle quand j'oubliais de me laver les dents ou de regarder avant de traverser la route. J'ai vite appris que pour grandir, il faudrait la prendre pour modèle. Marcher dans ses pas, parler avec ses mots, m'habiller comme elle. Penser comme elle.

J'aimerais remonter plus loin dans mon enfance mais je ne trouve pas de photos de nous deux, sauf des clichés d'Ava, seule, dans

notre maison. Sur l'une d'elles, elle est en train de peindre, les cheveux retenus par un foulard taché de couleurs, dans une combinaison trouée aux genoux.

J'ai beau chercher creuser dans ma mémoire racler les fonds de tiroir rien ne vient tout est noir il y a comme un trou.

J'ai très peu de souvenirs avant mes huit ou neuf ans. Je sais que nous dormions dans la même chambre, dans deux lits séparés. Dans l'obscurité, elle répondait à mes questions les plus saugrenues, dans un langage plein d'images. Raconte-moi l'histoire de la Terre. Des animaux. Dis-moi le nom des nuages. Où est papa ? Pourquoi je n'ai pas de frères et sœurs ? Pourquoi il y a des pauvres et des riches ? Elle m'a transmis l'encyclopédie de sa vision du monde. Quand elle ne savait pas, elle inventait des réponses ou elle chantait. Je l'écoutais jusqu'à sombrer de fatigue, paupières lourdes, le bourdonnement familier de sa voix dans mes oreilles.

Sur une autre photo, nous sommes déguisées. Moi en radis, elle en jardinier. Nous nous étions promenées ainsi accoutrées dans la ville sans occasion particulière. Maman avait inventé trois ou quatre fêtes qui n'existaient que pour nous et les avait inscrites dans le calendrier. La semaine qui précédait, elle confectionnait nos costumes. Le jour J, elle appelait l'école et m'inventait une maladie.

Quand je devais expliquer aux profs ce que ma mère faisait dans la vie, j'étais bien embêtée. Vendeuse à domicile, animatrice d'ateliers, masseuse, secrétaire médicale, technicienne de surface... Ça changeait sans arrêt. Ava se foutait pas mal d'avoir une carrière, elle avait seulement besoin du minimum pour nous loger et mettre des légumes dans notre assiette. Les mois où elle gagnait plus d'argent, on allait tout dépenser dans des boutiques de luxe, on mangeait des pâtisseries qui coûtaient trois repas et on se pavanait dans les beaux quartiers.

J'ouvre l'album de l'été où j'avais douze ans. Je passe la main sur les pages douces et brillantes. Ma mère m'avait emmenée, comme chaque année, en camp de « sur-vie parce que c'est encore mieux que la vie ». C'était dans la forêt, au bout de la ligne de bus.

Elle apportait des paniers, des sacs en toile, un sécateur, des allumettes et des tissus de toutes les couleurs. Soleil filtrant au travers des houppiers, champignons de toutes les couleurs, mandalas de feuilles mortes. Ma mère, de dos, dans la rivière. Moi en robe rouge cousue de rubans. J'avais l'impression d'être un oiseau quand je courais, bras écartés. Ava m'a appris à être libre. Nous ramassions des feuilles, des branches et toutes sortes de baies, fruits et écorces. Je les disposais au pied d'un arbre ou autour d'une flaque à la manière d'un tableau. Pendant ce temps, maman fabriquait un autel avec des bougies et des coquilles d'escargot vides. Elle récitait des poèmes et des mantras de son invention, pleins de voyelles et d'assonances comme dans la langue des elfes. Nous dansions. Sous la pluie parfois. Parfois nues. Il n'y avait plus que nous, le vent, la forêt, le ciel et nos rires.

Cet été-là, le jour de mes premières règles, nous avons crié jusqu'à nous faire mal à la gorge. « Laisse sortir de toi ce que les femmes ont déposé à l'intérieur depuis la création du monde. Dans ta voix, quand tu saignes, elles sont présentes. Celles qui rient et celles qui pleurent, celles qui jouissent et celles qui souffrent, celles qui enfantent et celles qui meurent. Tu ne seras jamais seule. »

Jusqu'au jour où j'ai grandi.

Si je voulais devenir une femme, après cette enfance de communion joyeuse, je devais me détacher de ma mère aussi violemment que j'en avais été proche. Je suis devenue une adolescente rebelle et elle n'a pas su fixer les règles pour contenir l'explosion. J'ai rejeté en bloc tout ce qu'elle avait mis des années à bâtir pour moi : ses « conneries ésotériques », le respect du corps, l'indépendance d'esprit, le détachement des choses matérielles. J'ai pris conscience depuis de la pertinence de son apprentissage dans un monde où notre survie dépend de notre résilience. Finalement, je ne suis pas plus maligne qu'une autre.

Les photos de cette époque ne sont pas sur les albums de ma mère mais imprimées en basse qualité avec des trous de punaise au coin, rappelant le temps où elles étaient fixées sur les murs de ma

chambre. Une photo floue où je fume, une bande de copains disparus de ma vie, des soirées de beuveries qui laissent un souvenir embrumé. Dans les silences entre les images, des bruits d'engueulades me reviennent. « Où étais-tu ? » « Préviens-moi quand tu ne rentres pas. » « Je ne suis pas un hôtel. » Un peu de drogue. Avec modération. Je me suis mal comportée en surface, juste assez pour mettre ma mère en colère. Je me suis moquée de ses petits rituels d'apprentie sorcière, de son manque de culture, de ses fringues vulgaires, de ses coups d'un soir. Je l'ai blessée là où je savais que ça pouvait faire mal, dans son inquiétude de ne pas avoir su faire de moi une femme libre et fière de son sexe.

Cachée sous une pile, je retrouve une photo de mon premier amant. Un étudiant de l'université de cinéma qui a eu pitié de moi quand il a su que j'étais toujours vierge à dix-neuf ans et qui m'a fait une proposition difficile à refuser. « Si tu veux, on couche. » Ce sont ses mots, ils avaient le mérite d'être honnêtes. Le sexe, j'en avais plutôt honte. Comme le garçon n'était pas trop moche et qu'il avait bonne haleine, j'ai accepté. Le jour du dépucelage, je ne savais pas où mettre mes longs bras et mes jambes maigres. J'étais trop concentrée sur le ridicule de nos gestes désynchronisés pour ressentir un quelconque plaisir. Ce n'était pas un bon coup mais à sa décharge je n'avais pas fait grand-chose pour l'exciter. Je me trouvais moche, mes seins trop petits, mes hanches trop étroites. Comparée à ma mère, à ses formes pulpeuses, à ses cheveux épais et ondoyants, j'avais l'air d'un lévrier afghan. J'en ai voulu à mon père inconnu de m'avoir transmis les gènes de ce physique détestable. Comme il n'était pas là, ma mère a pris pour deux.

Depuis que j'avais quatorze ans, elle me posait de temps en temps la question avec un sourire complice : « Alors, tu l'as fait ? » Quand j'ai fini par acquiescer, elle espérait sans doute que nous allions en parler comme des copines. Mais j'ai ajouté froidement : « Le sexe, ça ne m'intéresse pas. C'est pour les femmes qui manquent d'imagination. » Elle a perdu son sourire, ce qui était le but de l'opération, et m'a répondu : « C'est dommage. » Ce jour-là, un

fossé s'est creusé entre nous que je n'ai jamais comblé. Je l'ai déçue parce qu'elle n'avait pas réussi à me léguer ce qui était le plus important pour elle : la joie d'être une femme.

Après « ça », je suis devenue d'une pudeur malade, mal à l'aise avec les hommes. J'ai refermé les cuisses que j'avais entrouvertes. J'ai eu quelques histoires avec des femmes pour éviter d'être pénétrée. Je suis restée souvent seule et ça m'allait très bien.

La boîte suivante date de mon premier studio. Je commençais la fac de cinéma. Ça se sent dans mes cadrages et mes tentatives de rendre photogénique cette pièce microscopique où je ne laissais entrer personne. Des rituels hérités malgré moi de ma mère me permettaient de tenir éloignés les étrangers : je brûlais de l'encens chaque soir en rentrant et j'en soufflais les volutes vers le loquet de ma porte. Cette odeur me procure encore aujourd'hui un sentiment de sécurité immédiat.

Je revois l'entrée avec la porte de la salle de bains à gauche. Un pas plus loin, la kitchenette où je m'efforçais de cuisiner quand ma mère remarquait que j'avais encore perdu un ou deux kilos. Puis la petite chambre dont j'avais couvert un mur de papier peint à grandes fleurs rouges. Elle était presque remplie par le lit simple recouvert de coussins. Sur les murs, les affiches de mes films préférés, une plante grimpante qui tombait en cascade d'une étagère pleine de livres ; au sol, un tapis qui sentait la paille. Des lumières tamisées, des guirlandes électriques que je n'éteignais jamais, quelques peluches que j'avais sauvées de mon enfance idyllique. Un petit bureau en bois foncé avec mon ordinateur, un grand écran au mur que je cachais sous un tissu de saroual balinais. C'était mon havre, mon temple sacré. Si je voyais des amis ou des amantes, j'allais chez eux ou chez elles. Au moindre sentiment de lassitude, je rentrais chez moi.

Avant l'âge de vingt-sept ans, je n'avais jamais été amoureuse. Puis... Rémi. Les albums les plus nombreux racontent aussi mon histoire avec elle. Je n'ai pas besoin de regarder, je les connais par

cœur. Ceux de notre relation professionnelle, quand elle a produit mes premiers films avec de l'argent mendié auprès de riches mécènes, convaincus par sa désarmante sincérité. Les souvenirs de projections, de soirées au studio, de trophées brandis à quatre mains.

Puis notre relation intime. Des gros plans de baisers, des selfies avec sa tête sur mon épaule, l'image des clés de notre appartement. Des morceaux de moi : un œil, une bouche qui rit, une épaule nue couverte de gouttes d'eau. Rémi aime photographier des patchworks de mon corps. Quand j'arrive à me voir au travers de ses yeux, je suis une autre personne. Belle, désirable, cohérente, unique. Pas le faon aux pattes frêles que j'imagine. Elle a une façon de me caresser de haut en bas, de dessiner des contours que j'ignore, d'effleurer des endroits qui réagissent à mon insu. Une façon de me faire découvrir que j'ai un corps qui ne sert pas uniquement à accueillir mon cerveau.

J'ai toujours détesté les miroirs : il y en avait partout chez ma mère, dans les chambres, derrière les portes, à l'entrée. Je n'en ai jamais accroché chez moi. Depuis que je la connais, Rémi me sert de miroir. Quand nous étions dans les festivals, avant de quitter la chambre d'hôtel, elle arrangeait mes cheveux, remettait mon étiquette à l'intérieur de mon col, dessinait mes lèvres avec son tube de rouge. Ensuite elle me disait de les presser l'une contre l'autre puis de sourire. Quand il restait des traces sur l'émail de mes dents, elle les essuyait du bout du doigt.

Depuis six ans, depuis mon accident, après lequel elle m'a soignée comme un oiseau qui se serait écrasé contre sa vitre, depuis que nous sommes amantes, Rémi veille sur moi. Quand je veux être sûre que je ressemble à quelque chose, que je ne suis pas délitée, en morceaux, un œil en haut et l'autre en bas façon Picasso, c'est elle que je regarde et j'attends son sourire. Son approbation.

Elle me tient à l'abri, encore aujourd'hui, alors que je n'ai plus sorti un bon film depuis qu'on est ensemble, que je n'ai plus rien à raconter, que plus personne ne s'intéresse à ma carrière. Elle se débrouille pour faire survivre « mon œuvre » autour de rétrospectives, dans des festivals et lors de débats où l'on me pose

des questions sur des sujets très lointains. J'ai parfois l'impression qu'une autre les a portés à l'écran. Rémi exploite mes filmémoires afin de pouvoir me verser un peu d'unités carbone chaque mois. Quand il n'y a rien, elle me trouve des films de commande et me place sur des projets qui ne m'intéressent pas mais qui nous font bouffer. Ça me rend triste et impuissante. D'être l'ombre de celle que j'étais, de m'autoplagier. J'ai perdu la recette. Je lui dis : « Encore un film de trottoir. » Elle m'engueule et me répond que c'est une mauvaise passe, qu'elle croit en moi et que ça va revenir. Que le talent ne se perd pas et que j'en suis pleine. Pourtant, je sens en moi un vide si profond que je n'ai même pas le courage de commencer à le remplir. Je me tais. Je lui dois trop pour avoir le droit de me plaindre. Je redoute qu'elle ne s'aperçoive de la tromperie : elle est amoureuse d'une huître qui a perdu sa perle. Un matin, elle s'en ira en me laissant seule avec mon corps encombrant. Je n'aurai qu'à retourner chez ma mère lui annoncer que j'ai perdu la seule personne que j'aie jamais aimée. Elle me répondra peut-être : « C'est dommage », et nous n'aurons plus rien à nous dire.

Je range la caisse de photos et me faufile silencieusement dans la chambre où Rémi dort. Je ne suis pas plus avancée : je n'ai trouvé ni Beckett, ni Arescience, ni trous de mémoire. Me revoir en boucle sur l'écran a rendu la scène irréaliste, comme si j'avais regardé un film où je jouerais mon propre rôle. Excepté mon prénom et quelques signes distinctifs, la femme du souvenir et moi n'avons rien en commun. Je ne suis pas à l'aise avec mon corps nu. Même devant Rémi je déteste m'exhiber. Je ne couche pas avec des hommes, ou plus, depuis longtemps. Quant au plaisir... L'autre Veronica est belle, bien proportionnée. Elle est mince, je suis maigre. La femme nue, heureuse et épanouie du souvenir de Beckett est une étrangère. Mais je fais confiance à l'analyse de Duma. Les souvenirs sont réputés non modifiables et non reproductibles. Il est quasiment impossible de recréer toutes les anomalies dues à notre perception parcellaire de la réalité. Nous ne captions pas une continuité mais une suite d'images fixes, environ douze ou treize

par seconde. Ces images ne sont pas parfaitement nettes sur l'ensemble de notre champ de vision. C'est lisible et coloré là où se porte notre conscience, le reste est flou, reconstitué à partir de ce que l'on sait de notre environnement et grâce aux micromouvements continuels que font nos yeux pour appréhender l'espace. Les couleurs sont extrapolées à partir de notre expérience du monde. Nous n'avons pas conscience de ce travail continu du cerveau mais ça devient très visible quand on observe un nuage mémoriel non trié. Pour en reconstituer un de façon réaliste, il faudrait y passer des centaines d'heures et avoir énormément de talent.

Quelqu'un s'est donné du mal pour extraire ces deux nuages de souvenirs du corps d'un criminel. Il n'y a aucun signe distinctif sur l'enveloppe, ce qui me laisse peu de chances de trouver cette personne ou de comprendre ses motivations. Je dois envisager une hypothèse qui me fait frémir : je suis peut-être une des victimes de Beckett. S'il a été accusé d'avoir extrait les mémoires de personnes non consentantes, pourquoi pas les miennes ? Peut-être que je ne suis pas apparue sur les radars de la police mais qu'à la mort de Beckett quelqu'un m'a reconnue dans sa mémoire et souhaite me le faire savoir. Qui ? Je glisse la main dans le tiroir de ma table de nuit pour prendre un cachet. J'ai besoin d'un regard extérieur. Rémi ? Je n'ai pas le courage de lui parler de tout ça. Elle me demanderait de lui montrer les images. Elle me verrait en train de faire l'amour avec Beckett. Jamais de la vie. Ma mère alors. Qu'elle sache quelque chose ou pas, elle pourra m'aider à prendre du recul et à me poser les bonnes questions. Je me sens comme une gamine qui a peur du noir ; j'ai besoin de maman pour éloigner les monstres.

Je suis entrée sans frapper, elle ne ferme jamais la porte à clé.

— Vero ? Je finis ma méditation, j'arrive !

Je fais bouillir de l'eau pour la théière en fonte à moitié vide. Je me répète une dernière fois les questions que je lui poserai. Je ne veux pas la brusquer, ni lui demander de but en blanc si elle connaît Beckett ou si elle sait que j'ai couché avec lui. Si je suis agressive, elle risque de se braquer. Mais j'ai du mal à réprimer ma colère. Ces dernières années, quand je viens la voir, tout m'irrite et je lutte pour ne pas m'énerver. Je ne comprends pas ce qui me met en rogne. On avait moins de mal à communiquer, avant. Avant quoi ? Mon accident, mon amnésie ?

— Je suis un nouveau programme de méditation : « Vingt et un jours pour changer de paradigme ». On déprogramme les mauvaises croyances qui nous pourrissent la vie. Tu médites, toi ? Ça te ferait du bien.

— Tu sais très bien que je ne médite pas, maman. C'est une perte de temps.

— Parce que tu as mieux à faire ? Je croyais que ton boulot ne t'intéressait plus.

Il faut que je change de sujet. Je ne suis pas venue me chamailler sur les sujets habituels.

— Je dois te parler d'un truc.

Elle s'assoit à la table de la cuisine. Elle porte un legging et un grand tee-shirt blancs, un foulard rose noué en turban sur les cheveux et elle s'est maquillée. Pour méditer. Elle plante ses grands yeux bleus dans les miens et me regarde intensément en portant une tasse fumante à ses lèvres.

— Je crois que je suis amnésique.

Elle a cligné des yeux très rapidement.

— C'est-à-dire ?

— J'ai oublié des événements qui me sont arrivés.

Maman pose sa tasse sans avoir bu.

— Quel genre d'événements ? Comment peux-tu savoir que tu les as vécus si tu les as oubliés ?

— On m'a raconté des choses que je ne me rappelle pas.

Elle ne répond rien pendant quelques secondes. Un silence trop long.

— Qui t'a raconté ?

— Peu importe, non ? Ce n'est pas la question. Est-ce que les médecins ont évoqué une amnésie après mon accident de vélo ?

— J'en sais rien, moi. Il ne me semble pas. Tu as consulté quelqu'un ?

Je la regarde et elle baisse les yeux.

— Toi, tu ne sais rien ?

À ce stade, elle ne peut plus mentir. Maman m'a toujours dit qu'il ne fallait pas mentir, sauf pour protéger quelqu'un. Elle m'a aussi dit que quand on ne voulait pas savoir quelque chose, on n'avait qu'à pas demander. J'ai toujours appliqué ses conseils et je pose rarement des questions.

Elle pèse le pour et le contre. Le temps d'avaler une longue gorgée de thé et de reposer lentement la tasse sur la table. Le temps de me laisser faire un pas en arrière. Mais je me tais et j'attends.

— Si, je sais des choses. Jusqu'ici je n'ai pas jugé bon de t'en parler parce que tu n'avais pas l'air de t'en rendre compte ou de mal le vivre. Mais j'imagine que si tu veux savoir, je n'ai pas le droit de t'en empêcher.

— Comment tu as pu imaginer que je pouvais bien vivre en étant amnésique ?

— C'est de l'histoire ancienne, Vero, je ne vois vraiment pas ce que ça change. Il y a plein d'enfants qui ne se rappellent pas ce qui s'est passé quand ils étaient tout petits.

Pourquoi me parler de mon enfance alors que je viens d'évoquer Beckett ? Je fais un effort pour me taire. Plus le silence sera long, plus elle sera tentée de le combler. Je n'ai pas besoin d'attendre longtemps.

— Par qui tu l'as appris ? Charly ? Je lui avais pourtant dit de tenir sa langue.

— C'est qui Charly ?

— Ah merde ! Je pensais que c'était elle qui t'avait lâché le morceau. Elle est tellement triste que tu l'aies oubliée. Charly, c'est elle qui m'a aidée à trouver un foyer après ta naissance. Une nana super, elle a aidé plein de femmes comme moi. Tu veux savoir quoi, Vero ?

— Tout ! Je veux tout savoir, maman.

— Toi, avec ta manie de creuser... Tu as tout ce qu'il te faut dans tes films, ça te sert à quoi de ressasser le passé ?

— Mes films ? De quoi tu parles ?

— De tes films ! Ils sont remplis de souvenirs, tes films. J'ai toujours détesté que tu racontes notre vie à tout le monde. Elle était déjà pas facile, alors me mettre le nez dedans et étaler la misère humaine sur les tapis rouges, j'ai toujours trouvé ça... humiliant, voilà. Je n'avais pas envie de me souvenir, moi.

— Mais quels souvenirs ? Mes films, je les fais avec les mémoires des gens que je ne connais pas.

— Je sais ça. Mais tu t'es débrouillée pour aller pêcher des extraits qui ressemblaient à ce qu'on a vécu. Le nombre de fois où on s'est engueulées à cause de tes films. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens se sont pâmés devant. C'est bien un truc d'intello, de crier au génie en regardant les plus démunis d'un fauteuil de cinéma.

— Tu peux pas dire ça. Mes films ont fait de moi qui je suis aujourd'hui. Sans eux, je ne serais rien. D'ailleurs je ne suis déjà plus rien parce que je n'ai pas eu une seule bonne idée depuis mon accident de vélo.

— Voilà exactement pourquoi je ne t'ai rien dit. Parce que si tu avais raconté une histoire de plus, je t'aurais reniée !

Je me suis levée et elle aussi, on agrippe la table comme

deux furies et pendant un instant j'hésite à lui jeter ma tasse de thé à la figure. Mais elle s'est rassise, a retiré le foulard d'un geste rageur, il a glissé sur le côté de sa tête et ses cheveux en sont sortis en pagaille. De longs cheveux bruns épais dont une mèche s'est collée sur sa bouche rouge. Quand elle l'écarte, je vois ses lèvres trembler. Elle ne me regarde plus, elle s'accroche à la tasse à deux mains et elle recommence à parler d'une voix blanche.

— Quand j'avais ton âge, j'étais sans domicile. Une des pauvres dont tu parles dans tes films. Ton père s'était barré avec le peu d'argent que j'avais. Payer le loyer était devenu impossible. Et comme je n'avais pas de boulot avec toutes les conneries qu'il m'a fait faire, je me suis retrouvée à la rue. Le jour où je lui ai appris que j'étais enceinte. Il y a des mecs qui auraient tué pour que leur nana attende un enfant. Mais lui, il m'a plantée là, avec toi dans le bide, sans se retourner. Fais pas cette tête, tu savais bien que c'était pas un saint, ton père. Je ne lui en veux pas, c'est sans doute mieux pour nous qu'il se soit cassé. Au moins il ne me coûtait plus rien et puis j'ai arrêté l'ayahuasca, le LSD, les voyages dans le monde des esprits. Je savais que ce n'était pas bon pour toi. Mais on était à la rue, Vero, et c'est pas vraiment l'endroit rêvé pour accoucher. Il y avait des gens sympas, d'autres femmes qui m'aidaient pour trouver à manger, qui m'ont appris des combines, indiqué des endroits où je pouvais dormir sans me faire emmerder. Mais il y avait surtout quatre-vingt-dix pour cent d'enfoirés. C'est loin maintenant. Tout ce que je peux te dire, c'est que ça ne m'a pas donné confiance dans les hommes. Heureusement, j'ai toujours su comment leur parler.

Elle se tait un moment, le regard perdu derrière moi.

Quand elle reprend, c'est pour m'expliquer que les choses se sont simplifiées quand sa grossesse est devenue visible. Surtout que les bébés commençaient à se faire rares ; ça imposait une sorte de respect. Et puis le Samu social l'avait repérée. Elle pouvait aller prendre une douche sans faire la queue, elle avait toujours une place, la nuit, dans le centre d'accueil pour femmes. Et le droit à des visites gratuites chez une gynécologue. Plus tard, l'assistante sociale

ferait en sorte de lui trouver un travail pour qu'elle puisse payer tout ce dont j'avais besoin et un endroit où vivre toutes les deux. Ma mère avait eu l'impression de voir le bout du tunnel, grâce à moi.

Pendant qu'elle parle, des flashs défilent dans ma tête. Des images de mes films. Ces mots, je les ai entendus des centaines de fois dans la bouche de toutes celles dont j'ai dérushé les souvenirs. Je me suis concentrée sur les mémoires de plusieurs femmes mortes dans des circonstances diverses, mais qui avaient toutes un point commun : elles avaient été enceintes et sans-abri. J'étais persuadée que ces histoires étaient venues à moi toutes seules. C'est maintenant que le lien s'établit entre mes films et notre vie.

— C'est Charly qui m'a alertée. C'était une bénévole, trans assignée homme à la naissance, qui bossait pour le Samu le jour et donnait des spectacles dans une boîte la nuit. Elle m'a parlé de femmes qui avaient accouché mais dont le bébé avait disparu.

Ces femmes étaient « accompagnées » et encouragées à abandonner leur enfant pour lui donner une vie meilleure, je le sais grâce à mes films. Ma mère l'a vite compris, elle a préféré disparaître des radars du Samu. Elle a cessé d'aller dormir au foyer et cherché une place dans la rue. Elle rendait service à des chefs de bande en faisant la manche pour eux, en échange ils la protégeaient pendant la nuit. À la fin de sa grossesse, elle s'est mise en quête d'un endroit plus sûr et de gens susceptibles de l'aider le jour de ma naissance.

Sa voix tremble. Maman se tait. Elle a les yeux pleins de larmes. J'imagine que son cerveau est en train de former un nuage de liens entre ce qu'elle me raconte et ce qu'elle a vécu. Des images traumatisantes qui se fraient un chemin entre les neurones, se superposent, s'accumulent. Il y a des mots qui, une fois prononcés, tirent des fils rouges et vous guident dans des labyrinthes d'images, de sons et de sensations tenaces qu'on croyait avoir oubliés. D'autant plus nets que ce sont des souvenirs peu sollicités. Les mots ont ce pouvoir de résurrection du passé et je vois derrière les yeux de ma mère passer des ombres qu'elle n'avait pas l'intention de

libérer.

Ensuite, Ava a été accueillie dans un camp de femmes sous une sortie du boulevard périphérique, bien cachée et facile à protéger des voleurs. Le butin de la journée, qu'il s'agisse de manche ou de larcins, était mis en commun. Chaque tente du camp répondait à un besoin : nourriture, hygiène, vêtements, toilettes... et une enfilade de tentes pour dormir. Tout au fond, dans la plus grande, il y avait une salle d'accouchement improvisée avec un matelas, des caisses pour surélever les pieds, des ballons, des bassines, des bandages, des torchons, des bougies.

— J'avais peur. Peur d'avoir mal, que tu meures ou que je meure. Quand je suis entrée pour la première fois dans cette tente, j'ai cru que j'allais vomir. Ça puait la pisse et le sang séché. J'ai hésité à retourner voir la gynéco au foyer et à t'abandonner. C'est Charly qui m'a convaincue de tenir bon. Une femme m'a accueillie. Elle avait été infirmière dans une autre vie. Elle était tombée malade pendant une pandémie et traînait des séquelles handicapantes. Ce qui lui avait valu de perdre son boulot, son logement, les aides. Elle m'a promis de me tenir la main le jour de l'accouchement. Je me suis dit tant de femmes l'ont fait, alors pourquoi pas moi ?

Le 23 décembre, il faisait un froid de chien. Des centaines de voitures passaient dans un bruit de tonnerre, le coffre plein de cadeaux, avec des gens qui allaient rejoindre leurs proches pour les fêtes. L'infirmière avait dégotté une bouteille de vodka bon marché. Elle en avait servi un grand verre à Ava dès les premières contractions. Le reste c'était pour désinfecter. Le travail avait duré bien au-delà de la nuit. L'infirmière et la parturiente avaient fini bourrées et c'est Charly qui avait dû me tirer par les épaules pour m'aider à sortir.

— Je ne me suis jamais sentie aussi puissante que dans cette tente, à côté de Charly qui sanglotait comme une gamine en te regardant et en répétant : « On l'a fait, on l'a fait ! » comme si c'était elle qui venait de t'expulser de ses entrailles. Après ta naissance, tout le reste, tout ce qui était insurmontable, est devenu... faisable. Pas simple, mais faisable.

C'est en la voyant pleurer que je me rends compte que je pleure aussi.

— Pourquoi tu me racontes ça maintenant, maman ?

— J'ai l'impression que tu te débats avec ta vie, que tu n'es pas heureuse. Ma psy m'a dit que tu ne pouvais pas te reconstruire si tu ne savais pas d'où tu venais. Elle m'a conseillé de te raconter tout ça. Alors puisque tu m'as demandé ce que je savais, j'ai pensé que c'était le moment.

— Il s'est passé quoi, après ?

— Je t'ai appelée Veronica. Vero, ça sonnait comme « vérité », j'aimais bien. Pendant quelques mois, j'ai continué à me cacher des services sociaux parce que j'avais toujours peur qu'on te prenne. Je suis restée un moment avec l'infirmière, puis, dès que tu as été assez forte, elle m'a dit qu'il fallait que je laisse ma place. J'ai fait le tour de mes contacts et eu la chance d'être acceptée pour chanter dans le métro. La plupart des gens ne remarquaient même pas que j'avais un bébé caché sous mon manteau et toi tu dormais, bercée par ma voix et par le mouvement du train. Un peu avant ton premier anniversaire, j'ai décidé de retourner voir le Samu social. Charly m'a assurée que je pourrais te garder, maintenant que tu étais grande. On m'a donné des rendez-vous avec des assistantes sociales pour m'aider à la réinsertion. Charly m'a dégotté des plans pour chanter dans les boîtes où elle travaillait. C'est comme ça que j'ai remonté la pente. J'ai décidé de ne pas te mettre à l'école pour que tu ne sois pas obligée d'expliquer où tu vivais. Tu ne possédais quasiment rien mais tu ne t'ennuyais jamais. Tu te racontais des histoires et tu me posais des questions sur tout et n'importe quoi. On passait des heures à discuter toutes les deux. J'étais fière d'avoir réussi à nous amener là, seule, avec ma volonté et le peu de choses que j'avais apprises à l'école. Tu as su lire très vite et tu passais des heures plongée dans des bouquins. Ensuite, tu m'expliquais ce que tu avais retenu et j'ai compris que tu allais m'apprendre bien plus de choses que je ne le faisais, moi. Mon seul but, c'était de mettre à nouveau un toit sur nos têtes. J'ai pris tous les boulots qui passaient, j'ai économisé plus d'argent que je n'en dépensais,

jusqu'au jour où un banquier a accepté de me prêter de quoi acheter notre maison. Celle-ci. Tu avais huit ans. Tu ne te rappelles pas, vraiment ?

— Non. Je me rappelle qu'on a emménagé dans cette maison, mais je n'ai aucun souvenir de ce qui précède.

Ça fait écho au fond de moi. *Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, tu vois je n'ai pas oublié, les feuilles mortes se ramassent à la pelle...*

— Le jour où j'ai acheté cette maison, c'était le plus beau jour de nos vies. J'ai plus jamais eu besoin de faire la pute.

Ça lui a échappé comme une fausse note. La seconde d'après, elle me sourit. Ses yeux sont toujours mouillés, mais je sais que le nuage de souvenirs a changé de couleur dans sa tête. Il doit avoir pris les teintes éclatantes des murs de notre maison. Je continue :

— Et après ?

— Comment ça après ? Tu ne te rappelles pas ? Ton adolescence, la fac ?

— Si, enfin je crois, mais... Après, quand j'avais vingt-quatre, vingt-cinq ans ? Beckett ? Tu ne sais rien sur Beckett ?

Maman soupire. Elle se prend la tête dans les mains et masse ses tempes.

— Comment tu te souviens de Beckett ?

J'en ai marre des mystères. Je déballe tout.

— J'ai eu accès à des souvenirs de Beckett. Je suis dedans.

— Vous avez eu une histoire, chérie. Je ne suis pas au courant de tout mais oui, vous êtes sortis ensemble deux ou trois ans.

— Pourquoi tu n'as rien dit ?

— Parce que je ne voulais pas remuer le couteau dans la plaie. Parce que tu avais l'air bien plus heureuse avec Rémi. Et quand le scandale a éclaté, je n'allais pas te remettre ça en tête. Je ne voulais pas qu'on imagine que tu avais quelque chose à voir avec ce qu'il a fait.

— Qui est au courant à part toi ?

— Vous ne parliez pas trop de votre relation. Vous n'aviez pas envie que les gens d'Arescience sachent. Tu disais que ce serait

mauvais pour sa carrière.

— Rémi, elle sait ?

— Pourquoi tu ne lui demandes pas ?

— Elle déteste Beckett.

— Vero, est-ce que tu penses que c'est une bonne idée de creuser ?

Et puis, de toute façon, ça change quoi, il vient de mourir... Il n'y a rien de bon là-dedans.

— Je croyais qu'il fallait tout me dire pour que je puisse me reconstruire.

— Si je savais quelque chose d'important, je te le dirais.

Elle se tait et soutient mon regard.

— Je suis allée parler à son assistante. Elle me connaît alors que je ne me souviens pas d'elle. Je veux aussi contacter l'inspecteur qui l'a arrêté, pour en savoir plus sur Beckett.

— Tu plaisantes ? Pour qu'il te soupçonne de complicité ?

— Je ne vais rien lui dire, juste fouiner ! Je prétexterai un film sur Arescience.

— Je ne sais pas ce que tu cherches, Vero, mais je pense que tu ne devrais pas prendre ce risque.

— Tu ne m'aideras pas ?

Ça y est, elle s'est refermée comme un coquillage. Elle se lève pour laver les tasses en me tournant le dos. Quelques minutes plus tôt, on pleurait presque dans les bras l'une de l'autre. Ma mère est un mystère pour moi. Même si j'ai l'impression qu'elle ne me dit pas tout, j'abandonne. Je me lève et pose ma main sur son épaule. J'ai une dernière question à lui poser avant de partir.

— Tu diras à Charly que j'aimerais bien la rencontrer ?

Sans me faire face, maman pose sa main sur la mienne. Je laisse un baiser sur ses cheveux, dans des effluves d'huiles essentielles et d'amande douce, et je sors de la cuisine.

Rémi et moi nous sommes engueulées quand je lui ai annoncé que j'abandonnais *mOther*. Que je ne voulais plus faire semblant de m'intéresser à un métier qui ne m'inspire plus. Je ne supporte plus de lire les critiques qui m'accusent de me reposer sur mes lauriers. Je déteste décevoir les spectateurs qui continuent à aller voir mes films en espérant y trouver la flamme de mes premières œuvres. Je me sens malhonnête. Avant mon accident, j'ai réussi à raconter des histoires empreintes de vérité, qui donnaient une voix aux anonymes, ceux qui avaient passé leur vie à souffrir en silence. Je leur rendais hommage. Aujourd'hui, j'ai l'impression de les trahir.

Rémi a commencé par m'encourager, me répétant qu'elle croyait en moi, et pendant un instant j'ai failli tout lui avouer : mon amnésie, la vérité sur mon enfance, la raison pour laquelle je ne suis plus la même. Mais je me suis enfermée dans le silence. Avant d'être honnête avec elle, il faut que je découvre ce qui s'est réellement passé entre Beckett et moi. Face à mon air buté, Rémi a fini par se mettre en colère, m'accusant de saboter mon travail et le sien.

— Tu es tellement égoïste, tu ne penses qu'à toi. Je te tiens à bout de bras depuis ton accident. En échange je te demande de me faire confiance et de persévérer. Des réalisateurs talentueux, j'en produis des dizaines, tu crois qu'ils ne doutent jamais ? Douter, ça fait partie du job, mais eux ils continuent, ils testent, ils essaient de nouvelles choses. Toi, tu te comportes en enfant gâtée.

Je ne lui demande rien. Je trouverai un autre moyen de gagner ma vie, je peux monter des filmémoires que je n'ai pas réalisés ou poser

ma candidature chez Arescience pour un boulot de psychodocumentaliste. Je ne suis plus capable de créer quoi que ce soit. J'ai dit tout ce que j'avais en moi et il n'y a plus rien qui vaille la peine d'être raconté. « Tu pourrais parler de nous, de notre histoire. » Qui a envie de voir ça au cinéma ? Si je ne peux plus faire rêver les gens, les transporter dans des mondes qui leur retournent les tripes, je ne sers plus à rien. Qui veut payer pour voir sur un écran sa vie quotidienne, la banalité du couple, les sentiments étriqués ? Un créateur qui ne ressent rien n'a plus de raison d'être. « Tu ne ressens rien ? C'est quoi, pour toi, ce qu'on partage toutes les deux ? Qu'est-ce que tu fous avec moi alors ? » Rémi s'est mise à pleurer et je ne sais pas comment la consoler. J'aime les détails de notre intimité, mais ça ne se raconte pas. Rémi a hoqueté : « Tu es snob, oui. Tu ne sais pas ce que c'est de prendre un boulot alimentaire. Tu n'as jamais eu besoin de travailler dans une boîte que tu n'aimes pas, de répondre aux ordres d'un supérieur qui te traite comme de la merde. Tu vis dans un monde de privilèges, à l'opposé de tout ce qui m'a émue dans tes films. Tu as oublié ces gens dont tu parlais si bien et qui n'ont pas le luxe de refuser une main qu'on leur tend. »

Si tu savais, Rémi, tout ce que j'ai oublié.

J'ai battu en retraite, sachant que je n'aurais jamais gain de cause. Elle s'est enfermée dans son bureau et je suis sortie marcher dans le bois, au milieu des arbres. J'en profite pour réfléchir à la meilleure façon d'entrer en contact avec le commissaire Kaneko. Je vais appeler Sarah pour lui demander ses coordonnées. Elle doit les avoir puisqu'il l'a interrogée. J'invente un projet de livre sur l'éthique et l'utilisation des mémoires d'autrui dans un but de divertissement. Un livre qui justifierait que tous les membres de ma profession et moi-même aient recours à ce procédé. Ça fera un bon prétexte pour revenir sur le scandale Beckett.

Quand mon histoire me paraît assez crédible, je rédige un courriel à l'intention du commissaire. Puis j'appelle Sarah et je teste mon histoire de livre sur elle. Elle semble accrocher à mon projet

imaginaire. Je lui dis que j'aimerais en savoir plus sur le procédé technique d'extraction de la mémoire, le cadre dans lequel les donneurs remplissent les formulaires d'autorisation, ce genre de choses. Que j'ai pensé à elle pour m'aider. Elle a l'air flattée et me lâche facilement l'adresse du commissaire, à qui j'expédie aussitôt mon mail. Je lui propose un rendez-vous dans un café proche de la sous-direction de la lutte contre la cybercriminalité, où il travaille. Je dois maintenant attendre une réponse. La patience n'est pas mon fort.

À la maison, la tension est palpable. Rémi parle à peine, attendant mes excuses. Mais je passe mon temps devant l'ordinateur à regarder des séries ou dans les bois à user mes chaussures de course. Beckett m'obsède. Quand je suis seule, je fais défiler les entrées du nuage de souvenirs pour essayer de découvrir d'autres informations sur nous. Mais je n'apparais que dans le souvenir-racine. Les bribes mémorielles qui y sont rattachées montrent des saynètes du quotidien de mon amant supposé. De toute évidence, je n'habite pas avec lui. Je navigue dans des souvenirs plus ou moins lisibles : *il achète un plaid dans une boutique de décoration* – image noir et blanc, seul le plaid apparaît en rouge – *il peint à la chaux ocre les murs de sa chambre* – bras puissants, poils noirs épais, gestes précis – *il lit dans un transat sur la terrasse en bois qui donne sur le vallon, il ouvre un œil sur un rayon de soleil* – clarté éblouissante, dilatation de pupille, diffraction chromatique. Souvenirs insignifiants mais lumineux, chatoyants, qui résonnent avec la sensualité de la scène où nous faisons l'amour. Comme si, dans la tête de Beckett, ce qui créait le lien entre les souvenirs n'était pas la personne qui les habite mais toutes les sensations, les couleurs et les ambiances de notre intimité.

Rémi ne m'a pas adressé la parole depuis deux jours. Quand elle ouvre enfin la bouche au dîner, c'est pour me dire qu'elle a bien réfléchi, qu'elle comprend le sentiment d'impuissance qui me fait abandonner la restauration de *mOther*. Je me sens plus basse que

terre, et je ne suis toujours pas en position de lui tenir tête. Elle ajoute que je ne peux pas rester sans rien faire, que ça va la rendre dingue.

— Tu crois pas que c'est le moment ? Tu as du temps devant toi, l'appartement est assez grand...

— Le moment de quoi ?

Elle me regarde droit dans les yeux et m'assène sans sourciller la réponse que je redoutais :

— De faire un enfant.

— Tu plaisantes ?

Je sais qu'elle ne plaisante pas, d'ailleurs elle ne prend pas la peine d'argumenter.

— Je n'ai pas changé d'avis, Rémi. C'est un boulot dont j'ai besoin, pas d'un enfant. J'ai toujours été très claire avec toi là-dessus, je n'en veux pas.

— D'accord, c'est moi qui m'en occuperai alors.

— On ne va pas faire un enfant toutes les deux dont tu t'occuperas seule, ça n'a aucun sens.

— Tu veux que je le fasse sans toi, c'est ça ?

— Je n'ai pas dit ça, Rémi. On a eu cette discussion des dizaines de fois. Je ne veux pas être mère. Je ne veux pas être responsable d'une autre personne, je ne veux pas ajouter un être vivant sur une Terre où on est déjà trop nombreux. Je ne veux pas de bébé dans mon ventre. Point. Rien n'a changé depuis le jour où on s'est installées ensemble.

Elle a les larmes aux yeux. Comme d'habitude. Au début, je lui ai dit que si elle voulait avoir un enfant, elle devrait me quitter et trouver quelqu'un d'autre. Depuis elle s'accroche, persuadée qu'elle me fera changer d'avis, que je ne peux pas m'entêter éternellement dans mon choix alors que c'est un désir naturellement partagé par toutes les femmes. Je suis toujours surprise de constater qu'elle me connaît si mal sur certains points et si bien sur d'autres. Comme si mes défauts se trouvaient dans son angle mort. Je voudrais la consoler mais je ne peux pas lui donner ce qu'elle demande.

— Je vais trouver un boulot, Rémi, je te promets. Peut-être même

que tu as raison, que l'inspiration va revenir. J'ai juste besoin d'un peu de temps.

Je dessers et lave nos assiettes pendant qu'elle reste assise à la table vide. Je déroule dans ma tête le fil de la soirée à venir. Une nouvelle nuit où nous dormirons dos à dos, plaquées aux bords opposés du lit. Elle tirera sur la couette pour s'y emmitoufler, je guetterai le sommeil avec une tension dans le ventre, un manque de tendresse, une boule dans la gorge à l'endroit où les mots sont coincés. Après n'importe quelle autre dispute, il suffit d'un geste, d'un sourire ou d'une parole pour combler la tranchée entre nous. Sauf pour « la dispute enfant ». Seul le temps aura raison de la tristesse de Rémi. Jusqu'au jour où le temps ne guérira plus rien, où la tristesse l'emportera loin de moi.

Je suis soulagée de trouver une réponse de Kaneko dans ma boîte mail le lendemain matin. Il veut bien me voir cet après-midi, précisant néanmoins qu'il ne pourra pas révéler d'éléments d'enquête confidentiels. J'accepte sur-le-champ. Quelques heures plus tard, j'entre dans la brasserie. Il m'attend sur une banquette. Long torse, mains fines, visage féminin. Il a déjà commandé un café et je fais de même avant de m'asseoir face à lui. Il sait qui je suis et ce que je fais. Il s'est renseigné. Comme je m'y attendais, c'est lui qui commence par poser des questions. Je me suis préparée et je réponds patiemment.

— J'aime beaucoup vos films. Je ne savais pas que vous écriviez aussi. Ça fait longtemps ?

— J'ai le sentiment que le meilleur de ma carrière de réalisatrice est derrière moi. Je suis beaucoup moins inspirée ces dernières années. L'écriture, c'est en attendant de retrouver l'inspiration.

— Où est-elle passée ?

— J'ai vieilli, peut-être. J'avais beaucoup de choses à dénoncer et à défendre quand j'étais plus jeune. C'est moins le cas aujourd'hui. Ma vie est beaucoup plus... normale.

— D'où le sujet de votre livre sur l'utilisation des mémoires ?

— Pas vraiment. J'ai toujours trouvé que nous étions très

respectueux des souvenirs et des gens qui en ont fait don, dans mon métier.

— Ce n'est pas le cas de tout le monde. Certains de vos collègues transforment la réalité. On peut faire dire ce qu'on veut à des souvenirs quand on les monte en film.

— Vous voyez beaucoup de filmémoires ?

— Non, malheureusement, je n'ai pas le temps. Je préfère les documentaires. Vos films, c'est différent : ils sont entre les deux. On pourrait croire que c'est vrai.

— On se raconte tous des histoires. Même dans nos propres souvenirs. J'ai dérushé des centaines de mémoires et elles ne sont jamais fidèles à la réalité. Elles sont déformées, réagencées, reconstruites. La mémoire est une fiction.

— Je sais bien. Nos témoins sont rarement fiables.

Enfin il parle de lui.

— Vous utilisez souvent les souvenirs dans vos enquêtes ?

— L'extraction est très encadrée, on ne fait pas ce qu'on veut, même avec la mémoire des victimes décédées. C'est rare que ça suffise à monter une affaire.

Il boit son café en une gorgée et fait signe au serveur de lui en servir un autre. Je vais profiter de cette ouverture pour lui parler de Beckett. Mon cœur se met à battre à toute allure.

— Ça doit être du pain bénit pour vous, une affaire comme celle de Beckett. Vous aviez toutes les mémoires que vous vouliez !

Il tressaille. Son regard se ferme.

— J'évite de parler de pain bénit pour une affaire de cette gravité.

J'y suis peut-être allée un peu fort. Mais il continue.

— Disons que ça a été plutôt facile de rendre justice, oui. Les preuves étaient accablantes. Le problème, c'est que ces souvenirs ont eu un impact significatif sur les victimes.

Ces derniers jours, j'ai relu tous les articles sur l'affaire, et je sais exactement à quoi il fait allusion. Il ne révèle rien qui n'ait été divulgué par les journaux ou les réseaux sociaux. Mais l'entendre de sa bouche rend tout encore plus réel.

— Vous voulez parler des deux victimes qui se sont suicidées ?

— Elles n’ont pas supporté de revoir les souvenirs extraits de leur mémoire par le docteur Beckett. Grâce aux souvenirs, on a pu arrêter et condamner les coupables, mais j’imagine que ça ne suffit pas pour guérir d’un tel traumatisme.

— Si ce n’est pas indiscret, qu’avaient-elles subi ?

— Toutes ces informations sont publiques maintenant. La jeune femme avait été témoin du meurtre sauvage de sa mère par son père. L’homme avait assisté à un viol collectif où la victime avait fini brûlée vive. Le visionnage des souvenirs était difficile à supporter, même pour les enquêteurs.

— Comment expliquez-vous cette amnésie ?

— Beckett a fait ça bien, si on peut dire. Les mémoires de toutes les victimes avaient été reconstruites pour qu’il ne reste pas de trou. Excepté pour la dernière victime, celle qui a porté plainte, à qui il restait des bribes de souvenirs dans lesquelles il apparaissait.

— Reconstruites ? Comment c’est possible ?

— C’est à peu près ce que vous faites quand vous réalisez un film. Si on extrait la mémoire d’une personne vivante, elle comprend vite qu’elle est amnésique. Alors le docteur Beckett a monté des films à partir de leur mémoire et il les a remis dans leur tête, avec la machine dont il se servait pour l’extraction. Ça remplit les blancs et la personne ne se rend compte de rien.

Comme pour moi.

— Vous êtes bien curieuse.

— C’est pour mon livre...

Je baisse les yeux sur mes notes. Je reprends :

— Comment savez-vous tout ça ?

— On y a travaillé durant des mois avec une équipe de spécialistes. Des gens d’Arescience. D’ailleurs j’ai toujours pensé qu’il avait eu un complice là-bas. Pour confirmer nos théories, nous avons utilisé un procédé de reconstruction mémorielle qui aide les victimes à se rappeler certains détails oubliés. Ça nous a permis de saisir le parquet et d’obtenir une commission rogatoire pour fouiller le domicile et le bureau de Beckett.

— Il ne s’est pas défendu ?

— De quoi ? Il a été condamné pour extraction frauduleuse de mémoire sur personne vivante. Son cas était indéfendable.

— Il paraît qu'il n'a pas dit un mot de tout le procès.

— En effet. Mais nous n'avions pas besoin d'aveux. Si je vous raconte tout ça, c'est pour que vous sachiez à quel point je trouve dangereux de jouer avec la mémoire des gens. On a fait un exemple pour que ça ne se reproduise jamais. Nous ne voulons pas vivre dans un monde où la vie privée des citoyens pourrait être étalée impunément. C'est une atteinte aux droits fondamentaux que notre pays tient à protéger.

— C'est bien ce que je veux raconter dans mon livre. L'extraction de mémoires sur des personnes vivantes est immorale, je suis d'accord.

— Et sur des personnes mortes ?

— Nous n'avons fait que répondre à la demande du public... Le cinéma traditionnel est tombé en désuétude. Les gens veulent du réel, du vrai. Quand on y pense, donner ses souvenirs c'est un peu comme donner ses organes, il suffit que ce soit encadré légalement.

Il sourit. Des yeux brun foncé, plis aux coins. Il pourrait être charmant si son regard n'était pas aussi froid.

— Comparer la médecine au divertissement, vous y allez fort.

— Vaste débat. Je peux vous poser encore une question ? Comment se sentaient les victimes de Beckett avant de visionner leurs souvenirs ? Elles vivaient une vie normale ?

— Dans l'ensemble, oui. Mais elles avaient toutes en commun un certain... vide. Elles m'ont parlé d'un manque, d'un creux. Je ne sais pas si c'était à cause de ce qu'elles avaient vécu ou au contraire parce qu'elles ne se rappelaient rien. On les a toutes mises sous suivi psychologique à la suite de l'enquête.

— J'imagine que vous n'avez pas le droit de me donner leur nom ?

— Vous imaginez bien.

Il enchaîne, inquisiteur :

— Vous avez interrogé d'autres personnes pour votre livre ?

— C'est le début de mes recherches. J'ai vu une personne chez

Arescience. Je me documente sur le procédé d'extraction.

— En tant que réalisatrice de filmémoires, j'imagine que vous avez fréquenté assidûment le laboratoire ? Vous connaissiez le docteur Beckett ?

Terrain miné. Changer de sujet.

— J'ai passé du temps au centre de recherche pour mes études et mes premiers films, j'étais un vrai rat de bibliothèque. Je ne remarquais pas grand monde et si je l'avais vu je le saurais.

— C'était un homme très discret. Quand j'ai interrogé ses collègues, certains m'ont parlé d'une petite amie. On n'a jamais pu retrouver son nom. Ça datait d'avant les faits, mais j'aurais bien aimé la questionner.

Ses yeux plongent dans les miens comme s'il voulait lire à l'intérieur. Ne pas détourner le regard.

— Ça ne vous dit rien ? Une femme brune, grande, très mince, elle doit avoir à peu près votre âge.

— Non. C'est grand Arescience et c'était il y a longtemps.

Je tente un petit rire, mais il sonne faux. Il faut que je garde mon calme. Il finit enfin par détourner le regard pour sortir son portefeuille de sa veste.

— Votre café doit être froid.

Je l'avale d'un trait.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, ça va beaucoup m'aider pour mon livre. Je vous en enverrai un exemplaire.

Il me serre la main à la porte du café. Puis il traverse la rue à grands pas, me laissant vacillante, les jambes en coton. Ma mère avait raison, je joue un jeu dangereux. Je me rassure en me disant que l'enquête est close depuis des années, que Beckett est mort, que personne ne rouvrira le dossier sur un doute aussi ténu que l'identification d'une petite amie cachée.

Je décide de rentrer à pied. Mettre de l'ordre dans mes pensées. Hormis le sentiment désagréable d'en avoir trop dit au commissaire, j'éprouve une grande tristesse en me remémorant ses mots sur l'état psychologique des victimes. Vide, manque, creux. Des mots qui

trouvent un écho en moi. Ça fait longtemps que je n'ai pas ri sans me forcer. J'ai mis sur le dos de mes échecs professionnels le sentiment pesant d'inutilité, la sensation d'imposture et le manque de sommeil. Je traverse ma vie machinalement, allant d'un point à un autre sans savoir exactement pourquoi. Je n'ai jamais été extravertie, je ne suis pas une grande optimiste et l'état du monde ne me donne pas tort. Mais, en fait, le monde, je m'en fous. C'est une posture, un discours. Si le monde allait bien, je n'irais pas mieux. J'admire ma mère et sa soif de vivre, Rémi et sa puissance d'action. Je comprends qu'elles soient désespérées par mon cas. À leur place, je me foudroyais des claques. Mais pour la première fois depuis des années, j'entrevois la possibilité d'un changement. Si je suis dans cet état parce que Beckett m'a extrait des souvenirs, j'ai l'espoir de renouer avec une autre Veronica, bientôt. Une fille plus légère.

J'accélère le pas. Rémi aura bientôt fini sa journée de travail, je vais lui servir une bière, m'installer à côté d'elle dans le canapé, lui masser les cheveux comme elle adore, lui parler de l'avenir. Pourquoi ne pas écrire un livre, après tout ? Un projet qui pourrait même mener à une adaptation au cinéma. Je ne lui parlerai pas d'enfant mais je lui proposerai qu'on garde plus souvent sa nièce de huit ans. Pourquoi pas adopter un chien aussi ? Elle en rêve mais j'ai toujours refusé de nous imposer ce poids inutile, surtout en ville. D'ailleurs, on pourrait aussi déménager dans un village sylvestre ou autonome. J'ai bien aimé celui où se trouve la maison de Beckett. Il y en a plein d'autres. J'ai envie de l'embrasser, tout à coup. Ça fait des semaines que nous n'avons pas fait l'amour. Après le repas, j'allumerai des bougies, je la caresserai et on verra où ça nous mène.

Je n'ai pas oublié que c'est aussi le soir de la distribution des paniers alimentaires. La gardienne scanne mon compte et j'échange quelques unités carbone contre les produits frais de la semaine. Ça fait deux jours que nous mangeons des féculents et des légumes secs, je vais pouvoir enfin préparer une salade. Je dépense un coupon supplémentaire pour une ration de volaille et une grande bouteille de bière. Je monte l'escalier le cœur plus léger que

d'habitude. « Rémi ? C'est moi, j'ai récupéré le panier. » L'appartement est silencieux. Je pose les victuailles dans l'entrée et je me déchausse. Rémi n'est ni dans le salon, ni dans notre chambre, ni dans la cuisine. Je me dirige lentement vers mon bureau, un nœud dans l'estomac. Rémi est là, les mains sur la bouche, devant mon écran d'ordinateur allumé. Je n'ai pas besoin de regarder pour savoir ce qu'elle vient de découvrir. La mémosphère de Beckett. Je l'ai laissée dans le lecteur après mon dernier visionnage. Je reconnais les sons, les gémissements, ma voix et celle de mon amant entremêlées. Quand elle se tourne vers moi, je comprends à ses yeux rouges et gonflés que ce n'est pas la première fois que Rémi regarde l'extrait. Tout mon corps se crispe en prévision de la bataille qui s'annonce. Le répit a été de courte durée.

OceanofPDF.com

Je préfère attaquer en premier pour avoir l'avantage.

— Qu'est-ce que tu fais sur mon ordi ?

Étrangement, elle a l'air plus gênée que moi.

— Je pensais récupérer les rushs que tu as commencé à trier pour la restauration de *mOther*. Où t'as trouvé ça ?

Elle pointe du doigt la sphère mémorielle de Beckett.

— Je l'ai reçue dans le courrier. Je ne sais pas qui l'a déposée.

— T'es au courant que c'est illégal de garder les mémoires de la mort de quelqu'un ?

— Évidemment, c'est mon boulot.

— Pourquoi tu n'as pas donné la sphère à la police ?

— Avec moi dessus ? Pour qu'ils me soupçonnent de complicité ?

Il y a un truc qui cloche. Je pensais que Rémi serait dans une colère noire que je lui aie caché ça, mais elle a seulement l'air très triste.

— Tu ne peux pas être complice, tu n'étais plus avec lui depuis des années quand il a été arrêté.

— Attends... tu étais au courant ?

Rémi a l'air surprise.

— Évidemment.

Je m'assois. Elle est au courant pour Beckett. Elle sait que je suis amnésique. Depuis six ans. Elle ne m'a jamais rien dit. Ma mère. Et maintenant Rémi. En fait, tout le monde me ment.

— Ta mère ne t'a pas dit ?

— T'as parlé à ma mère ?

— Elle m'a appelée après ta visite. Elle pensait que c'était mieux si je te l'apprenais moi-même. Mais je n'ai pas eu le courage.

Et puis on s'est disputées à cause du film et ce n'était plus le moment.

— Plus le moment ? Ça fait six ans qu'on est ensemble, six ans que ma mémoire est une passoire et tu n'as jamais trouvé un bon moment pour me le dire ? Tu te rends compte de ce que c'est que vivre avec des trous dans la tête ?

— Mais justement, tu n'avais pas de trous. Tu avais l'air bien, tu n'as jamais posé de questions, c'était comme si tu avais oublié Beckett !

— Alors maintenant, c'est le moment. Tu me dis tout, tout ce que tu sais, immédiatement.

Rémi me regarde avec des yeux pleins de reproche. Elle n'a pas l'habitude que je me mette en colère. J'ai l'impression de revivre la scène avec ma mère.

— Je ne sais pas grand-chose. On n'était pas aussi proches à l'époque. Tu l'as rencontré à Arescience et vous avez entamé une relation un an plus tard, quand ton premier film est sorti. Tu m'as dit que tu étais amoureuse. Je n'ai jamais compris ce que tu faisais avec lui. On a dîné tous les trois ensemble une fois. Il était tellement froid, distant. Il a à peine parlé. Maintenant je vois mieux ce que tu lui trouvais.

Elle fait un signe en direction de l'écran.

— Ensuite, tu as disparu. Je ne t'ai pas vue pendant un an. Tu m'envoyais les montages de tes films. C'est comme si j'étais sortie de ta vie. Ça m'a rendue tellement triste. Et puis un jour tu m'as téléphoné en larmes. C'était quelques mois avant ton accident de vélo. Mais tu ne m'as pas dit ce qui n'allait pas. Ça m'a mise complètement en vrac. Je n'avais jamais aimé Beckett, mais là je l'ai carrément détesté. Puis tu as cessé de donner des nouvelles. Jusqu'au jour de ton accident, où c'est moi que tu as appelée. Pas ta mère, pas lui, moi. Il ne s'est jamais inquiété de ton sort. Quand j'ai compris que tu ne te souvenais plus de lui, je me suis dit : « Bon débarras. » C'était à moi de m'occuper de toi.

— Vous avez vraiment pensé que c'était mieux si je restais amnésique ? que je pouvais vivre comme ça ?

— C'était pas comme si ça te manquait ! Tu te souvenais de tout le reste. Des choses importantes.

— Tu veux dire de toi ?

Elle fond en larmes. Ça me rend dingue quand elle se met à pleurer en plein milieu d'une dispute. Je suis partagée entre la colère et l'envie de la consoler. Mais pour une fois, c'est elle qui a tort.

— Tu me demandes de faire un enfant avec toi et tu me mens ? Il n'y a pas que Beckett que j'ai oublié, Rémi. Mais peut-être que tu le sais déjà puisque ma mère et toi vous vous appelez dans mon dos.

Elle fait non de la tête.

— Je n'ai aucun souvenir avant l'âge de huit ans. Avec maman, on vivait à la rue, elle a accouché sous un pont, on a dormi dans des foyers et tout s'est effacé. Alors que tous mes films parlent de ça. Tu penses que l'inspiration, c'est magique, que je peux la retrouver sans avoir accès à ma mémoire ? J'ai tout perdu, Rémi. Je n'ai plus d'histoire, je suis paumée. Sans compter que les deux personnes que j'aime le plus au monde m'ont caché la vérité soi-disant pour me protéger. J'en veux pas de cet amour. Tu me dégoûtes.

Je me lève et je marche vers l'ordinateur. Rémi a un mouvement de recul. C'est complètement stupide, elle croit quoi, que je vais la frapper ? J'arrache la mémosphère du lecteur pour faire disparaître les images qui flottent dans la pièce.

Rémi baisse la tête, laisse tomber la garde.

— Je suis bien consciente qu'il a dû t'arriver quelque chose de terrible la fois où tu m'as appelée en larmes. Et oublier n'est pas une solution. Mais je ne peux pas t'aider. Il n'y a que toi qui puisses faire ce voyage.

Elle recommence avec ce putain de voyage. La sagesse, le Grand Tout, le monde des esprits, blabla. Comment répondre à ça avec mon cerveau droit et mes pulsions bassement terre à terre ? S'il y a vraiment un monde des esprits, Rémi est championne pour s'y réfugier en attendant que l'orage passe. J'ai toujours refusé de me laisser embarquer dans son univers de rêveuse éveillée. Quand elle se met à son tambour, je m'enferme dans mon bureau et je mets la

musique à fond dans mon casque. Cette fois, c'est à elle de se justifier, de me faire des excuses et pourtant je me sens acculée. Je sors de mon bureau, du salon, de l'appartement. Je lui ai laissé le temps de m'appeler pour me retenir mais elle ne l'a pas fait. Elle a trop l'habitude de supporter mes fuites sans rien dire.

À quelques blocs de notre immeuble, dans la direction opposée au bois, il y a un parc à pieds nus. Je dépose chaussures et chaussettes dans un casier. Je suis seule dans les allées à cette heure tardive. L'herbe est très fraîche, c'est un endroit qui me calme. Je me mets à courir doucement. Je repense aux paroles de Rémi. Qu'est-ce qui a bien pu m'arriver de si grave pour que j'appelle ma productrice en larmes ? J'essaie de faire le vide dans ma tête et de m'accrocher à ce point d'interrogation. Aucune image ne vient.

Rien, un grand noir avec une immense question au milieu.

Je cours de plus en plus vite.

Je veux me rappeler je me focalise sur un point dans mon cerveau dès que j'en approche il se dérobe. Je ne veux penser à rien mais je suis polluée par un fil de petites interrogations inintéressantes alors qu'un grand trou se creuse au moment où je cherche à me souvenir d'un moment précis.

Je ne sens presque plus la rosée froide sous la plante de mes pieds. Une grande inspiration, deux courtes expirations. Si je me concentre là-dessus, sur l'air froid qui remplit mes poumons et l'air chaud qui en sort, mon cerveau va s'ouvrir comme une fleur et me donner les bonnes réponses. C'est ce que je me dis. Mais une intense solitude m'envahit.

Depuis six ans, j'ai coupé les ponts avec tous les gens qui m'entouraient. Ceux du métier d'abord, qui m'adressaient des petits mots d'encouragement, toujours les mêmes, feignant de me croire encore à la hauteur de mes ambitions. Ils ont fini par oublier de m'envoyer un message pour m'inviter à leurs soirées et je n'ai pas insisté.

Je ne vois plus le peu de famille qui me reste : la sœur de ma mère et ses deux fils, installés à l'autre bout du pays dans un village

syvestre à une vingtaine d'heures de transport et de marche. La dernière fois que je suis allée les voir avec maman, les deux sœurs sont tombées dans les bras l'une de l'autre mais mes cousins et moi nous sommes regardés de loin comme des étrangers. J'ai dû les croiser à peine trois fois dans ma vie. L'un est charpentier-dessinateur, le second forgeron-juriste. Ils partagent leur temps entre leurs différentes activités, à destination de leur communauté. Une journée par semaine, ils sont en télétravail pour des sociétés citadines, ce qui leur fournit le peu d'argent nécessaire aux biens qu'ils ne peuvent pas troquer. Ils nous ont accueillies dans leur cabane perchée, éclairée et chauffée alternativement par les panneaux solaires ou le poêle de masse et les bougies. Un fossé s'est creusé entre eux et nous. Le réseau informatique ne suffit pas à combler la distance. On n'a pas grand-chose à se dire. Ils ne comprennent pas pourquoi nous avons choisi de rester en ville malgré le rationnement, la pollution, les canicules, les fermetures régulières des lieux publics, les caméras, les quartiers climatiques. Pour eux, nous vivons sous cloche, en prisonnières consentantes. Ils ont sans doute raison mais je n'ai rien connu d'autre et c'est ici que ma carrière a débuté, que j'ai eu du succès, des récompenses. J'ai l'impression que si je pars, je renonce à jamais à tout ça. Et puis, il y a sans doute une petite Veronica née sous le périphérique qui a décidé qu'elle était ici chez elle, dans la splendeur et la misère citadine.

J'ai eu une amie à la fac avec laquelle j'ai couché pendant quelques mois et que j'ai continué à voir jusqu'au moment où elle a eu un enfant. Dès cet instant, plus rien ni personne ne l'intéressait. Est-ce qu'elle s'est réellement éloignée ou ai-je utilisé la naissance du bébé pour me détacher d'elle ? J'avais du mal à supporter que nos conversations soient entrecoupées par les sollicitations constantes d'un nourrisson. Elle m'écoutait à moitié, avec une oreille et un œil branchés en permanence sur son bébé. Le temps a fini d'effilocheur notre lien.

J'ai déjà fait deux tours de piste en pensant à tous ces fantômes, je

commence à être bien essoufflée, mais si je m'arrête de courir je vais m'effondrer dans l'herbe et je ne pourrai plus me relever. Je compte mentalement les personnes qui comptent dans ma vie. Deux. Et peut-être Beckett, un criminel mort qui m'a amputée de mes souvenirs. Duma, je ne l'ai jamais vu en dehors d'Arescience. C'est un peu plus qu'un collègue mais beaucoup moins qu'un ami. Je n'ai personne à qui raconter ma dispute avec Rémi. *Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi.* Encore cette chanson.

Mon poignet vibre, un nouveau message : Sarah. « Coucou Vero, j'ai reçu un appel du commissaire Kaneko. Il n'avait pas l'air de savoir qu'on avait travaillé six mois ensemble, j'espère que je n'ai pas dit de bêtise. Sinon, je suis toujours partante pour participer à ton projet de livre, tiens-moi au courant. Bises ». Je stoppe net ma course. J'ai un coup au cœur. Merde. Pourquoi l'a-t-il appelée ? Ça fait des années que l'enquête est close, Beckett a purgé sa peine, il est mort. J'aurais dû me douter qu'il recommencerait à fouiner après notre entretien. De toute façon, je n'ai rien à me reprocher. Rien que je me rappelle. Je réponds à Sarah : « Pas de problème, j'ai seulement oublié de lui en parler. À bientôt ». Elle m'envoie immédiatement un smiley qui cligne d'un œil et un cœur. Un peu trop tôt pour les cœurs dans notre relation. Je m'assois dans l'herbe afin de récupérer. Mais le gardien du parc me surprend, il se poste dans mon dos et donne un coup de sifflet.

— Le parc ferme.

Le genre de gars pas sympa qui prend bien au sérieux la mission qu'on lui a confiée.

— On n'est pas à deux minutes près !

— Eh bien si, madame, l'éclairage public va bientôt s'éteindre.

Je cours vers le portail, j'attrape mes chaussures et mes chaussettes. Au moment de les enfiler, quelque chose se casse. Je sens nettement, à l'intérieur de mon ventre, à gauche sous mes côtes flottantes, un truc qui vient de se briser. Je me mets à pleurer, mais ce n'est pas assez fort pour exprimer ce qui m'arrive.

La tristesse me secoue par vagues. L'eau salée me coule du nez, de la bouche, des yeux. Je m'essuie avec une de mes chaussettes parce que je n'y vois plus rien, je pleure dans mes mains. *Je suis seule, je suis seule, je suis seule.* Je ne pourrai plus jamais me relever de ce trottoir, je préfère rester là, m'endormir quand j'aurai fini de pleurer, mourir peut-être, et me dissoudre dans le bitume.

— Faut pas se mettre dans cet état, madame ! Demain j'ouvre à 7 heures. Vous aurez tout le temps pour courir.

Je bredouille une phrase incompréhensible signifiant qu'il n'y est pour rien. De toute façon, il n'a pas attendu ma réponse, trop pressé de rentrer chez lui, dans les bras de sa femme ou de son homme, et de passer à table avec ses enfants auxquels il racontera l'anecdote de la tarée qui se mouchait dans ses chaussettes. Moi, je dînerai d'une pomme dans mon bureau et je dormirai sur le canapé, trop fière et têtue pour tenter une réconciliation avec la femme que j'aime.

Je suis tombée malade. Après ma course pieds nus. Je me suis réveillée avant l'aube pour vomir mes tripes. Puis la migraine est venue, une barre allant d'une tempe à l'autre derrière mes yeux. Je ne peux plus me concentrer, je ne supporte plus la lumière trop forte, ni la musique dans mes écouteurs. Au moins, ça nous rapproche, Rémi et moi. Elle m'apporte des soupes au lit, souvenir de ma convalescence après l'accident de vélo. J'avais une douleur tellement insupportable à la tête que parfois je criais dans l'oreiller. Aujourd'hui, la seule chose qui me calme, c'est le tambour que Rémi bat pour ses voyages chamaniques. Elle tire l'instrument de sous le lit. Elle fait rebondir doucement la mailloche sur la peau tendue. À l'endroit où se trouve le cœur du tambour, m'a-t-elle dit un jour, près du grand feu de joie qu'elle a peint elle-même. Elle tape en rythme avec mon cœur, avec le sang qui bat dans mon crâne. Elle fait vibrer l'intérieur de ma tête et j'entends des voix, comme un chant sorti de terre. Je me suis trop moquée d'elle pour l'avouer sans honte, mais je sens les vibrations du tambour dans mon corps entier. Un courant électrique s'échappe par les extrémités de mes doigts et le mal de tête s'évanouit. Rémi affirme qu'un voyage chamanique peut se traduire par des tremblements ou de brusques changements de température. Mais mon mental résiste. Si j'entreuvre la porte du monde des esprits, je suis foutue d'en laisser échapper un qui me fera perdre l'équilibre. Quand elle arrête de taper, je m'endors. Quelques heures de répit avant d'être réveillée par la pulsation dans mon cerveau.

La fièvre monte ; Rémi appelle le médecin. Il ne veut pas se

déplacer par peur d'une maladie nouvelle dont je serais la première victime. Par écran interposé, il me prescrit des examens et un traitement aux huiles essentielles. Il rédige une ordonnance pour des antibiotiques, si le mal empire. Au laboratoire d'analyses, on me traite comme une pestiférée. J'ai l'habitude, je suis passée par plusieurs épidémies dont trois m'ont laissée sur le carreau pendant quelques jours. Les résultats ne montrent aucune anomalie. Pourtant, chaque nuit, je transpire une sueur glaciale, la tête sur une serviette-éponge pour éviter de tremper l'oreiller. Tout au long de la journée, je me traîne dans l'appartement, incapable d'avaler quoi que ce soit. Rémi appelle ma mère à la rescousse. Elle débarque aussitôt, me fait ingurgiter des tisanes amères et me force à manger. Elle a peur que je replonge dans un de mes « épisodes anorexiques ». Dans un brouillard épais, je les entends parler à voix basse de mes souvenirs perdus. Il me semble qu'elles s'engueulent. Ma mère ne reste pas. De toute façon, elle fait beaucoup trop de bruit. Je suis soulagée de la savoir partie.

Mon ancienne commotion cérébrale a-t-elle pu laisser des séquelles ? Une amnésie peut-elle causer ce type de symptômes ? Le médecin est incapable de me répondre. Il faut dire qu'il ne sait pas grand-chose de moi, je change constamment de généraliste. J'ai toujours un bon prétexte : un désaccord de fond, je préfère voir une femme, le cabinet est trop éloigné de mon quartier. Je les déteste tous. J'ai l'impression qu'ils ne posent jamais les bonnes questions. Mon corps se débrouille bien tout seul. Je ne suis pas allée chez un dentiste depuis cinq ans. Chez une gynécologue depuis... D'ailleurs, quand je me décide à consulter, ils me disent tous à quel point je suis en bonne santé. Ils se sabordent eux-mêmes. Moi, je suis en paix avec l'idée de mourir. L'humain n'est pas fait pour vivre trop vieux. Il n'y a qu'à voir où ça nous a menés, le mal qu'on a fait à la planète. C'est sans regrets que je laisserai ma place à d'autres. Mais je dis peut-être ça parce que les médecins me prédisent une longue vie.

— Où est passée la mémosphère ?

Rémi sort de mon bureau et se plante devant le canapé où je suis affalée.

— Dans le tiroir de droite.

— Tu comptes en faire quoi ? Je suis sûre que c'est ça qui te rend malade.

— Quel rapport ?

— Tu ne devrais pas garder ce truc ici.

— Je t'ai déjà dit que c'est à moi qu'elle était adressée. Pour une raison précise que je vais découvrir. C'est toi qui dis tout le temps que le hasard n'existe pas.

Ça lui parle, elle qui croit à la synchronicité et cherche du sens à tout, même aux plus banales conneries. En réalité, je ne sais pas quoi faire de cette sphère. Dans un accès de fièvre, j'ai même rêvé que je la brûlais, comme son propriétaire. Depuis que ces souvenirs ont déboulé dans ma vie, tout s'écroule. Je fais des cauchemars. Plusieurs par nuit, entre lesquels je me réveille assoiffée, brûlante, les draps trempés de sueur.

Je suis dans une salle sombre, avec un lit au milieu. Les draps sont tachés de sang. La porte est ouverte mais je n'ai pas le droit de sortir. J'entends des hurlements. Je m'assois dans un coin, terrifiée à l'idée de subir ce qu'on inflige à cette personne. Les cris s'arrêtent subitement. Les médecins entrent dans la pièce sombre, en blouse blanche. Ils viennent pour moi.

Quand je me réveille, cette vision me laisse une impression malsaine mêlée d'un sentiment de terreur. Je reste assise dans le lit à fixer le rayon de lune qui filtre à travers les volets de peur de replonger dans ce cauchemar. Je me blottis dans le dos de Rémi en me concentrant sur sa respiration calme et régulière et je finis par m'endormir profondément jusqu'au matin.

Au bout de cinq jours, la fièvre est tombée. La migraine s'est estompée, j'ai pu à nouveau marcher sans vaciller. Comme j'ai déclaré ma maladie, nous avons eu droit à des unités carbone supplémentaires et nous en avons profité pour commander de la nourriture inabordable en temps normal : une plaquette de chocolat,

du café, du riz au lait, un grand sac de pommes, un sachet de cannelle et une bouteille de bon vin rouge. Maman est venue dîner avec les dernières tomates du potager de son quartier, et nous a aussi offert une gerbe d'asters et de cosmos de son jardin. Nous avons passé la soirée sur le petit balcon, à la bougie. Avec son talent habituel, Ava nous a fait rire en racontant des histoires de voisinage. On a chanté des tubes anciens un peu cons. À la fin, comme il était trop tard pour qu'elle rentre chez elle, on lui a installé un matelas dans mon bureau.

Rémi et moi nous sommes couchées et nous avons fait l'amour pour la première fois depuis plusieurs semaines, en silence. Elle s'est approchée de moi dans l'obscurité. Face à face. J'ai senti le rythme de mon cœur s'accélérer, son souffle devenir plus court. Rémi me caressait le dos. Je sentais enfin mon corps brûler de plaisir et non de fièvre. J'ai collé mes lèvres aux siennes et elles se sont emboîtées parfaitement. J'ai senti sa langue et le désir est monté d'un coup. Je l'ai embrassée comme après des mois d'absence. J'étais excitée de sentir sa bouche contre la mienne, ses tétons durs sous mes doigts, l'odeur de ma salive sur son cou. Son corps était encore plus doux que dans mon souvenir, plus rond. J'ai croqué dedans comme dans une pâtisserie. Nous nous sommes frottées l'une à l'autre en nous serrant très fort. Je me suis agrippée à son dos et à ses fesses. J'ai retrouvé son parfum, ses sons étouffés, la douceur de ses cheveux. Pendant un moment, j'ai oublié tout le reste et nous avons atteint l'orgasme au même moment, comme un cadeau.

Le lendemain matin, nous avons fait un gâteau à quatre mains. Pendant que Rémi pelait les pommes, j'ai battu les œufs en neige au fouet, remplie d'une énergie nouvelle. Nous avons léché la pâte crue du fond du saladier sur nos doigts et j'ai goûté la trace sucrée du jus des pommes au creux de sa paume. Maman a passé l'aspirateur. « Un coup de neuf », a-t-elle déclaré avant de partir. Rémi est allée prendre une douche et je me suis retrouvée à nouveau seule. Face à moi-même. Jusqu'au moment où on a sonné à la porte de

l'immeuble.

La vidéo de l'interphone s'allume. Quand je reconnais sa tête, mon cœur rate un battement. Kaneko. J'ai menti sur Arescience et il le sait.

— Oui ?

J'aurais pu laisser Rémi répondre que je suis absente. Quelle conne.

— Veronica Mora ? Vous vous souvenez de moi, on s'est parlé il y a une semaine. Je passais dans le quartier et je voulais vous apporter quelques précisions. Pour votre livre.

— Il est un peu tôt, je ne suis pas prête.

Ce qui n'est pas complètement faux, je suis toujours en pyjama.

— Je peux attendre, je ne suis pas pressé.

Je préfère éviter qu'il en profite pour interroger les voisins.

— C'est bon, entrez, sixième étage à gauche.

Je cours enfiler les premiers vêtements que je trouve, et de derrière la porte de la salle de bains je crie à Rémi : « On a de la visite, habille-toi avant de sortir ! » Je mets dans l'évier les bols du petit déjeuner. J'entends ses pas dans l'escalier. L'appartement embaume la pomme cuite. Il est à la porte. J'ouvre un peu trop brusquement.

Il s'est assis tout au bord du fauteuil, le dos droit, les deux pieds posés bien à plat sur le tapis élimé, un verre d'eau à la main. Il a le même air impassible que lors de notre première rencontre. Le mec à qui on ne la fait pas. Ce n'est pas sa carrure mais le silence qui impressionne. Et son regard indéchiffrable planté dans le mien. Je ne peux pas m'empêcher de me tortiller sur le canapé. Sa technique fonctionne, je me mets à parler.

— Vous avez des précisions à m'apporter pour mon livre ?

— Tout à fait. Je me suis dit que l'affaire Beckett était classée depuis longtemps et que je pouvais bien vous en dire un peu plus. Pour aider.

Cette fois, je me tais. Il poursuit.

— Nous avons le corps de Beckett à la morgue. Complètement calciné. Nous n'avons pas pu extraire ses mémoires, sa tête était

trop endommagée.

L'image de Beckett nu, de son sexe dur, surgit dans ma tête. Vision inappropriée. Pourtant j'ai un extrait de sa mémoire, alors comment...

— On a examiné ses poumons et on sait qu'il a brûlé vif.

Je ne veux pas savoir comment il est mort.

— Il n'a pas choisi la méthode de suicide la plus douce. On brûle un moment avant d'avoir une crise cardiaque.

— Pourquoi vous me dites tout ça ? Je ne vois pas en quoi c'est utile pour mon livre.

— Pardon, vous me demandiez des détails sur Beckett, je vous en donne. Mais je comprends que ce soit dur à entendre, surtout que vous connaissiez bien la victime.

Je tremble de colère ou de peur, je ne sais pas.

— J'ai eu Mme Cohen au téléphone, après notre dernier entretien. C'est étrange : contrairement à ce que vous m'avez dit, elle m'a assuré que vous avez été en stage six mois chez Arescience comme assistante personnelle de Beckett. Elle a même laissé entendre que vous étiez plutôt proches.

Mme Cohen, c'est Sarah. Qui apparemment a voulu faire son intéressante auprès du commissaire. Comment me sortir de ce borbier ?

— Je ne vous l'ai pas dit parce que je redoutais que vous me preniez pour sa complice. Mais c'était des années avant les faits pour lesquels il a été jugé.

Il susurre :

— J'ai passé pas mal de temps sur l'affaire de cette vermine. Des pervers comme lui, il y en a des centaines. La plupart s'en tirent et laissent leurs victimes sans espoir de justice. Vous comprenez pourquoi il me tient à cœur d'explorer toutes les pistes du dossier. S'il avait un complice, c'est mon devoir de le débusquer.

Derrière Kaneko, je viens d'apercevoir Rémi, en peignoir, qui se glisse hors de la salle de bains. Elle s'est figée un instant en entendant ces propos et elle me regarde comme un animal pris au

piège.

— Vous croyez que j’ai quelque chose à voir avec tout ça ?

— Comme vous l’avez fait remarquer la dernière fois, l’affaire est close et je n’ai pas le droit d’interroger des témoins sans rouvrir le dossier. Je voulais juste m’assurer que vous n’aviez pas connaissance d’agissements du docteur Beckett dans l’affaire des mémoires extraites sur personnes vivantes.

Je n’ai pas eu le temps d’arrêter Rémi qui vient se placer entre lui et moi, toutes griffes dehors.

— Elle n’a rien à voir avec ça. Ils ont juste eu une histoire, mais c’était deux ans avant le scandale. Je la connais, Veronica ne ferait jamais rien d’illégal.

— Vous avez l’air bouleversée, madame.

Elle baisse les yeux. Je me demanderais aussi ce qu’elle cache si j’étais lui. Je la supplie intérieurement de ne pas parler de la mémosphère. Le commissaire se lève et pose délicatement le verre d’eau encore plein sur la table basse. Il fait mine de partir avant de se retourner vers Rémi et de s’adresser à elle comme si je n’étais plus dans la pièce :

— Entre nous, je peux tout à fait placer Mme Mora en garde à vue pour l’interroger. Si je découvre qu’elle dissimule quoi que ce soit, je demanderai la réouverture du dossier et une commission rogatoire pour fouiller votre appartement.

Rémi est blême. Elle nous fixe des yeux tour à tour, le commissaire et moi, comme s’il y avait une réponse susceptible de me tirer d’affaire définitivement.

Il adoucit le ton, me regardant cette fois.

— Je suis néanmoins persuadé que si vous saviez quelque chose, vous me le diriez.

— Bien sûr.

— D’ailleurs, si ça ne vous ennuie pas, je vous demanderai de venir au commissariat pour une séance de reconstruction mémorielle. On ne sait jamais, certains détails effacés pourraient me permettre de trouver ce complice.

Gagner du temps.

— Ça ne m’ennuie pas mais je dois partir quelques jours pour m’occuper de ma mère qui est très malade.

— Je vous enverrai une convocation officielle.

Il prend congé poliment. Je me retrouve seule avec Rémi qui tremble de tous ses membres.

Avant que je puisse ouvrir la bouche, elle fait volte-face et se précipite dans mon bureau. Elle en ressort avec la mémosphère qu’elle brandit sous mon nez.

— Maintenant, tu te débarrasses de ça.

— Pourquoi ? S’il savait qu’elle existe, il me l’aurait demandée. Au pire il a un pressentiment, rien de concret.

— Parce que ça te pourrait la vie, et la mienne par la même occasion ! Ça fait combien de fois que tu regardes les souvenirs de ce type ? C’est dégueulasse.

— Comment ça dégueulasse ? Je viens de découvrir que je suis amnésique, c’est ça qui est dégueulasse !

Elle me fusille du regard, les lèvres tremblantes. Elle hésite à continuer mais me lance quand même, comme un dernier coup de poing avant le tapis :

— Tu crois que je ne t’entends pas jouir quand tu le regardes te baiser ?

Elle m’a séchée. En effet, je croyais qu’elle n’entendait pas. J’ai eu honte de le faire, mais là c’est encore pire. Je me sens rougir jusqu’au front. Je baisse les yeux et elle continue d’une voix blanche :

— Le commissaire, le trafic de mémoire, je m’en moque, Veronica. Mais depuis que tu as reçu la sphère, tu ne dors plus, tu fais des cauchemars, tu as laissé tomber ton boulot. Sans parler de nous ! On n’arrête pas de s’engueuler, on ne dort plus ensemble. T’imagines ce que je ressens quand tu te masturbes devant lui, alors qu’on ne fait même plus l’amour ?

— Et hier, c’était quoi ?

— Justement ! C’était la première fois depuis des semaines que j’ai le droit de t’approcher, que tu ne frémis pas de dégoût quand je

te touche.

Je réponds mais ce n'est pas vraiment moi. C'est une petite voix mesquine qui surgit dans l'unique but de me défendre. Je désigne la mémosphère d'un coup de menton.

— On peut la regarder ensemble si tu veux.

Rémi reste immobile quelques secondes, comme si elle n'avait pas compris. Mais elle a très bien entendu. Elle pousse un grognement de rage, se jette sur la sphère, tentant de détruire les précieux sillons en griffant la surface. Je lui saute dessus. Ça dure un court instant, pendant lequel je me vois en train de lui tirer les cheveux et de m'accrocher à son peignoir dans une lutte stupide pour attraper le seul souvenir tangible de mon passé oublié. Je trébuche quand elle me repousse et je tombe sur les fesses à ses pieds. Elle me fait face, les cheveux encore mouillés, le visage presque aussi rouge que son kimono. Elle pose la sphère sur la table avant de l'écraser violemment avec le vase en métal. Les fleurs de ma mère volent en tous sens. Je bondis en rugissant :

— Pas ça, elle est à moi ! C'est ma vie, pas la tienne !

Mais la sphère est complètement écrabouillée. Inutilisable. Je fais face à Rémi.

— De toute façon, je ne serai jamais assez bien à tes yeux ! Je ne bosse pas assez, je ne mange pas assez, je ne baise pas assez... Ce que tu veux ce n'est pas une nana, c'est une petite fille docile qui te ressemble, que tu pourras habiller comme une poupée et montrer à tes potes comme un animal de cirque.

— Mais Veronica, tu ES une petite fille ! Tu t'es prise pour le centre du monde quand ta carrière a décollé et ensuite tu n'as pas supporté de perdre ton mojo ni l'admiration du public. Tu as éloigné tous tes proches un à un, sauf ta mère et moi parce que tu es perdue sans nous.

C'est comme si elle appuyait sur le gros bouton rouge du film de méchants, celui qui fait tout exploser à la fin. Je me sens vriller, un courant brûlant monte du fond de mon ventre jusqu'à la pointe de mes cheveux. Je m'imagine une seconde avaler sa tête et faire craquer ses os avec ma mâchoire d'acier pour qu'elle ferme sa

putain de gueule. Quand je prends la parole, ce n'est pas ma voix qui sort mais celle, rauque, d'une bête sauvage.

— Tu crois que tu vaux mieux que moi, Rémi ? Avec tes petits projets ? Tu es jalouse. De mon talent, de mes succès, de Beckett. De ma mère. Tu n'as jamais pris de risques. Pas une tache, pas une fissure. Tu n'es jamais malade, tu n'as jamais désobéi, tu n'as jamais frôlé la mort. Tu te racontes des histoires en tapant ton tambour, tu imagines que tu as accès à un autre monde parce que tu n'en peux plus de ton existence de petite-bourgeoise. Tu penses que si tu étais mère, ça donnerait un sens à tout ça, que tu apporterais ta pierre à l'édifice. Et toi, tu ne me caches rien ? Tu crois que je ne sais pas que tu joues les mamans sur ton appli mOther ? Et que tu as tellement honte de louer les enfants des autres pour combler ton vide existentiel que tu ne m'en as jamais parlé ?

C'est la première fois que je lui parle de mOther. J'ai découvert qu'elle utilisait l'application en l'apercevant sur l'écran de son téléphone. J'ai créé un faux compte pour aller voir son profil sur le site. Elle est passée par sa meilleure amie dont elle décrit l'appartement dans l'annonce, sans doute pour éviter qu'une assistante sociale débarque chez nous, dévoilant le pot aux roses. Elle a « loué » huit bébés et les mamans biologiques lui ont toutes décerné cinq étoiles, avec des commentaires enthousiastes sur sa douceur naturelle et sa générosité. J'étais atterrée.

— Tu sais ce que je pense de cette pratique. C'est une dérive dangereuse de notre société. On ne devrait pas mélanger l'humain et le fric comme ça. Mais surtout, tu me l'as caché. Après avoir produit mon film ?

Je ne lui ai jamais avoué que j'avais percé à jour son secret. Je veux juste me venger, lui faire mal. À voir sa tête, ça marche. Je regrette immédiatement. Elle me regarde en silence, des mitraillettes dans ses yeux pleins de larmes, et elle rend les armes. Elle rentre dans notre chambre en claquant la porte violemment.

Je l'entends sangloter. Je n'ai pas le courage de tenter une réconciliation. Je choisis la fuite. Je lui écris un mot : *Je vais assurer*

ma demi-journée au potager avant de préparer mon sac. Je pars chez ma mère pour la semaine. J'ai besoin de faire une pause. Rémi sera en retraite chamanique au même moment, ça nous laissera le temps de faire le point chacune de son côté. J'ai posé le mot sur la table contre le moule de notre gâteau aux pommes.

Sur le toit-potager de notre immeuble, c'est la saison des récoltes. Je salue quelques voisins avant de me mettre à l'écart dans un carré de haricots verts. Les légumes ramassés et triés par les habitants sont distribués dans le quartier sous forme de paniers contre des unités carbone. Pendant le ramassage, on a souvent droit à une petite ration à emporter. Je remplis mes poches de haricots. À la pause, comme je n'ai rien pris pour le déjeuner, un couple de voisins toujours souriants me tend son pot de rillettes végétales aux champignons et une tranche de pain maison. Ils me demandent des nouvelles de Rémi. D'habitude, nous venons ensemble et comme tous ceux qui la croisent, ils ont été charmés par son sourire lumineux. Avec moi, ils se contentent d'être polis.

Quand je rentre en début d'après-midi, Rémi est sortie après avoir pris soin de poser dans l'entrée mon sac de voyage avec des vêtements pour la semaine et ma trousse de toilette. Elle a remis les fleurs dans le vase. La sphère aplatie est toujours à côté, seule preuve de notre violente dispute. Dans le moule, il manque une part de gâteau. Je trouve sa réponse en dessous de mon mot : *Prends le gâteau pour ta mère. On l'a bien réussi.* R. Je m'assieds et je coupe une tranche que je mange lentement, portant à mon nez la pâte moelleuse et légère, humant la délicate odeur de cannelle. De l'autre main je triture doucement la sphère. Rémi : 1, Beckett : 0.

J'ai appelé Ava sur le chemin et elle a tout de suite compris que ça n'allait pas. Elle a un sixième sens pour ça. C'est son superpouvoir de mère : détecter les micro-indices dans ma voix ou sur mon visage, imperceptibles pour n'importe qui d'autre, trahissant mon état intérieur.

— Ça ne va pas ?

— Je t'expliquerai en arrivant.

— C'est Rémi ? Vous êtes fâchées ?

C'est génial, je n'ai même plus besoin de parler, elles vivent toutes les deux dans ma tête.

Devant une soupe de pois cassés aux croûtons beurrés, je lui résume la situation avec le commissaire et Rémi. Elle me juge imprudente d'avoir contacté Kaneko, quelles que soient les informations que je puisse tirer de lui. Je me garde de lui dire que j'ai accepté de me soumettre à une séance de reconstruction mémorielle – c'est risqué, mais c'est le seul moyen pour que j'accède à mes souvenirs. Et je lui raconte mon altercation avec Rémi en sautant la partie masturbation.

Ma mère la défend. Elle me demande de me mettre à sa place. Rémi m'accompagne et me soutient sans réserve. Beckett qui surgit à nouveau dans ma vie, c'est dur à encaisser pour elle. C'est à la fois un ennemi de notre métier et son rival amoureux.

— Elle t'aime tellement. J'ai rarement vu un dévouement pareil. Même moi, ta propre mère, je ne suis pas aussi attentive.

— Je l'aime aussi mais elle m'étouffe. Elle veut que je sois quelqu'un d'autre. Et puis, elle me fait culpabiliser avec cette histoire d'enfant. J'ai même découvert qu'elle avait un compte

mOther. T'imagines ? Elle veut tant un bébé qu'elle loue ceux des autres.

— Tu es certaine que tu n'en veux pas, toi ?

Je regarde Ava, un peu étonnée. Je ne l'imagine pas vouloir être grand-mère.

— Oui.

— Tu t'es demandé pourquoi ?

Je réfléchis. Je suis arrivée par accident. Ma mère ne voulait pas l'être. Est-elle bien placée pour me poser cette question ? Elle touche cependant du doigt quelque chose qui me trouble ces derniers temps. Je sais que je ne veux pas d'enfant : c'est gravé dans mon corps et dans tout mon être. Mais quand je creuse, je ne comprends pas la raison de mon choix. Si j'essaie de m'imaginer avec un bébé dans les bras, tout se brouille dans mon esprit. C'est comme si je n'avais pas accès à ces images de la maternité. J'explique ça à maman, qui hoche la tête sans rien dire. Elle me sert une part du gâteau aux pommes.

— J'ai pensé à un programme pour cette semaine. Nous reprendrons cette conversation plus tard. Nous allons partir en retraite initiatique.

Elle ajoute, devant mon air dubitatif :

— En camping sauvage, si tu préfères. Je t'emmène dormir à la belle étoile au bord du fleuve. Nous ne serons pas seules. Demain, Charly nous rejoindra.

Je m'attendais à quelque chose de ce genre en venant ici pour faire une pause mais je manque d'enthousiasme. J'essaie de faire taire mes réticences. Après tout, c'est ce dont j'ai besoin : une déconnexion. L'occasion de réfléchir à mon couple et à mon passé qui se dérobe. Ma mère apportera de quoi faire ses rituels, divaguer autour du feu sur des notions ésotériques et spirituelles qui me laisseront de marbre. Mais ça fait partie d'elle et je suis rassurée par ces traditions familiales.

À cette époque de l'année, j'aurai besoin de me couvrir la nuit. Polaires, sous-vêtements chauds, caleçon long, écharpe, bonnet, gants. Je m'aperçois que tout est plié avec soin dans le sac préparé

par Rémi. Il y a même une lampe de poche et une gourde. Rémi et ma mère ont encore communiqué dans mon dos.

Je suis sur le point de m'énervier quand je trouve, dans la poche intérieure du sac, une photo de Rémi et moi, sa tête sur mon épaule, devant le fleuve où je camperai demain. Je souris. C'était au début de notre relation. Ma mère nous avait emmenées bivouaquer, et c'était une première pour Rémi, qui n'était pas du tout équipée. Maman lui avait prêté des vêtements que Rémi avait refusé de porter parce qu'elle se trouvait ridicule dedans. Le soir, frigorifiée dans son duvet, elle avait fini par accepter de troquer son léger pyjama à imprimé fleuri contre le caleçon en polaire et le tee-shirt réchauffant élimé. Son petit nez rose pointant au-dessous du bonnet de laine, sa dégaine inhabituelle, tout m'avait fait rire. Rémi aussi. Autour du feu de camp, nous avons écouté ma mère raconter nos galères de campeuses : orage en pleine nuit, plat à base de plantes sauvages immangeable, rencontre avec des bêtes plus ou moins amicales. Au moment où maman avait pris la photo, le matin, Rémi m'avait murmuré que c'était la plus belle nuit de sa vie et que chaque jour passé avec moi était une aventure.

J'ai retourné le cliché et lu ce qu'elle y avait écrit ce matin, après notre dispute, avant de le glisser dans le sac : *Je suis désolée. R.*

Le lendemain, je suis réveillée aux aurores par la sonnette de la porte d'entrée. J'entends la voix de ma mère et une autre plus grave. Charly ? Avant de descendre, je prends une douche rapide et j'enfile ma tenue de randonnée. Je suis un peu nerveuse de rencontrer une personne que j'ai oubliée.

Charly et ma mère sont attablées dans la cuisine devant une tasse de café. Charly se lève à mon arrivée. Elle a les cheveux longs et bouclés et un bouc poivre et sel, du rouge à lèvres de couleur vive et les yeux légèrement maquillés. Contrairement à maman qui se fait des injections tous les six mois, elle assume les pattes-d'oie qui entourent ses yeux vert foncé. Aucun souvenir de cette femme et je ne sais pas comment la saluer.

— Charly ?

Elle se jette sur moi, me prenant dans ses bras comme si j'étais sa fille. Bizarrement, moi qui déteste ce genre de familiarité, je ne me sens pas gênée par ce contact. Elle me tient ainsi pendant un moment assez long puis s'écarte et me regarde dans les yeux.

— Ça fait longtemps que j'attends ça, ma Verochka.

Comme je ne réponds pas, elle prend un air grave.

— Tu ne me reconnais pas du tout ?

— Je suis désolée. Il ne faut pas le prendre personnellement, mais j'ai oublié pas mal de choses.

— Je sais bien. C'est pour ça que je suis là. Ava pense que je peux t'aider.

Maman me tend un mélange de fruits frais et secs ainsi qu'une tasse de thé vert brûlant.

— Mange ça. Finis ton assiette parce que c'est le seul repas avant ce soir. J'ai préparé ton sac. Tu as des choses à ajouter ?

— Oui, Rémi m'a mis une lampe de poche, une gourde et des vêtements chauds. J'en déduis que vous vous êtes appelées.

— Ça va, pas la peine de boudier.

— On va où ?

— Au bord du fleuve.

— En bus ?

— À pied.

— Mais c'est super loin !

Charly me fait un clin d'œil.

— Comme ça on aura le temps de papoter.

Nous sommes parties depuis deux heures et nous arrivons enfin à l'orée de la banlieue, dans la cité climatique. Les gens qui traînent sur les trottoirs nous regardent avec des yeux ronds, peu habitués à voir passer des randonneuses dans leurs rues sordides. On avance au milieu de buildings de plus en plus hauts, de plus en plus serrés. Ici, des dizaines de milliers de familles vivent dans quelques mètres carrés de béton. Les plus chanceuses habitent aux étages plus récents, empilés au fil des ans comme un jeu de cubes dépareillés. Les façades végétales peinent à cacher tout le gris, les câbles qui

pendent des balcons, les fils où sèche le linge.

Dans le centre-ville, on se plaint de la limitation du nombre de mètres carrés par habitant, du rationnement alimentaire et de l'interdiction des véhicules privés. Mais ici, les conditions de vie semblent bien plus déplorables. Les enfants devenus adultes ne peuvent pas se payer de logement, chaque pandémie force les autorités à confiner des quartiers entiers, et le taux de suicide est plus élevé que partout ailleurs. Si ma mère n'avait pas eu la chance de trouver sa maison à bas prix avant la dernière crise immobilière, j'aurais probablement grandi ici, dans la misère, sans avenir, avec les agriculteurs urbains et les immigrés climatiques. Ava empruntait déjà cet itinéraire quand j'étais gamine. Je sais qu'elle passe par cette banlieue sinistre pour me montrer à quel point je suis privilégiée.

Après la zone urbaine, nous traversons les champs et les zones de maraîchage qui servent à alimenter la cité. Ça n'empêche pas les périodes de disette commentées chaque hiver par les journaux et les réseaux sociaux. Le mot a ressurgi du Moyen Âge comme un fantôme. Nous prenons ensuite un chemin de forêt.

Charly m'interroge sur ma vie mais je constate qu'elle en sait déjà beaucoup. Quand nous sommes sorties de la rue, ma mère et moi, elle était très présente, me dit-elle. Elle m'a appris des chansons, m'a lu des centaines de livres, et a joué à cache-cache avec moi pendant des heures. C'est même elle qui m'a offert le train en bois que j'adorais, assemblant des circuits qui passaient de pièce en pièce jusqu'à ce que maman me demande de les ranger quand elle se prenait les pieds dedans.

Je me rappelle le train, mais pas Charly. Les chansons et les livres, sans pouvoir dire qui les a chantées et lus. Mon amnésie n'est pas uniforme. C'est comme si les éléments disparus avaient été sélectionnés, supprimés, puis les trous bouchés avec d'autres informations.

Comme les zones blanches où se superposent des images en négatif quand on ferme les yeux en regardant l'intérieur de ses paupières.

Mon cerveau crée des échos de souvenirs donnant l'impression d'une mémoire continue. La théorie selon laquelle l'accident de vélo m'aurait rendue amnésique ne tient pas car mes oublis sont sélectifs. J'ai effacé entièrement Charly et Beckett, sans pour autant faire disparaître des lieux ou événements où ils étaient présents. Mes souvenirs ont donc bien été effacés à dessein : choisis, extraits, masqués, comme chez les victimes de Beckett. Ce qui me trouble, en écoutant Charly, c'est qu'elle évoque des souvenirs heureux et banals sans traces de violence ni de pornographie. Sans rapport avec ceux qui ont été trouvés lors de l'enquête.

Charly est visiblement très attachée à moi et je ressens une grande affection pour elle, une connivence naturelle qui se passe de mots ou de souvenirs. Je suis aussi triste de l'avoir oubliée que joyeuse de la redécouvrir. Avec ma mère, elles décrivent les jeux et les mots d'enfant d'une petite Veronica qui parlait sans cesse, une Veronica pleine de vie, de légèreté, d'amour. Tout ce qui m'a quitté depuis des années.

Pendant mes études puis au moment où ma carrière de réalisatrice a décollé, j'étais encore enjouée. J'adorais danser. Puis tout s'opacifie pour redevenir clair avec l'accident, la fin précoce de ma carrière, Rémi. J'ai perdu ma joie de vivre quelque part au milieu de ce brouillard. Je suis surprise de ne pas avoir remarqué plus tôt à quel point j'ai du mal à fixer les images de ces six années. J'avais mis ça sur le compte de la monotonie et de la déprime. Maintenant, je perçois autre chose.

Maman s'assoit pour une pause au pied d'un chêne. Elle nous offre quelques noisettes de son jardin. Le soleil bas filtre au travers des feuilles. J'entends au loin les explosions sourdes des bogue de châtaignes qui s'ouvrent en tombant sur le sol. L'air est encore chaud mais je sens sous mes pieds la fraîcheur de l'humus qui sera bientôt recouvert d'un tapis de feuilles brunes. Je m'adosse à l'écorce rugueuse de l'arbre, la tête tournée vers ses branches qui bougent doucement. Une onde parcourt mes vertèbres et se prolonge dans un frisson. Tout d'un coup je me sens lourde. Clouée au sol.

Quand je commence à parler, je crois que je m'adresse d'abord au chêne, avant ma mère et Charly.

— J'aimerais savoir ce qui m'est arrivé. Je sens que c'est grave, que ça peut me faire du mal. Ce grand trou a aspiré tous les souvenirs positifs. J'ai l'impression d'avoir perdu quelque chose. Ma vie s'est desséchée. Bientôt il n'y aura plus rien en moi qui vaille la peine de continuer.

Les larmes se mettent à couler sur mon visage. Pour la première fois, j'ai formulé mes pensées mortifères. Au pied de ce chêne centenaire, entourée de tendresse et d'amour par les deux femmes qui ont veillé sur mon enfance, j'ai prononcé tout haut mon désir de mort. Un appel à l'aide devant témoins.

Je baisse la tête. Ma mère et Charly me regardent, bouleversées. Maman est la première à se lever. Elle ouvre ses bras, aussi grand qu'elle peut, et nous serre, le tronc et moi, pressant davantage mon corps contre l'arbre dont je sens émaner une chaleur surnaturelle. Puis Charly la rejoint et nous prend dans ses bras, l'arbre et ma mère avec. Nous sommes front contre front, je sanglote, je me laisse peser contre elles qui portent ma tristesse.

Nous avons encore marché deux heures avant d'atteindre le bord de l'eau. Après le chêne, plus personne n'a parlé, sauf pour échanger des informations sur la direction à suivre ou demander à faire une pause. J'ai passé tout le chemin derrière les deux femmes, le paysage brouillé par un rideau de larmes, à renifler comme une enfant. À chaque pas, je laisse mon désespoir s'écouler un peu plus dans la terre. Quand nous posons nos sacs, le soleil tombe derrière les arbres, embrasant la rive d'en face. Nous avons peu de temps pour monter le camp. Maman donne les instructions : ramasser du bois, trouver des grosses pierres pour entourer le foyer, monter un tipi de feuilles sèches et de brindilles, trier les branches par diamètre pour alimenter le feu. Nous déplions nos duvets sur les matelas en mousse, filtrons l'eau du fleuve que nous ferons bouillir, glanons quelques ingrédients pour la tisane. Pommes sauvages et feuilles de ronce. Puis c'est Ava qui fait le feu, allumant une petite

torche de graminées qu'elle enfouit sous le tipi qui s'embrase. Nous ajoutons des branches de plus en plus grosses et soufflons pour faire monter la flamme. Toute cette agitation m'a presque fait oublier la fatigue de la marche jusqu'au moment où je m'assois, exténuée.

Maman propose que nous passions la soirée en silence, à méditer ou pourquoi pas à dormir si le sommeil vient.

— Nous t'avons entendue, Veronica. Laisse mourir cette journée. Demain, le soleil dissipera tes peurs et nous te baignerons dans le fleuve pour te faire renaître.

Ma mère et ses phrases énigmatiques... Je suis trop lessivée pour poser des questions. Je bois ma tisane, le visage réchauffé par les flammes. Il ne fait pas encore nuit quand je m'emmitoufle dans le duvet. Je m'endors immédiatement.

Au réveil, je suis seule. En dressant l'oreille, j'entends ma mère et Charly psalmodier en contrebass de notre campement, sur la plage qui borde le fleuve. Je meurs de faim mais il n'y a rien à manger hormis des quartiers de pomme sauvage bouillis dans la gamelle de tisane. Je les mâche lentement et j'avale une tasse d'eau parfumée. Puis je les rejoins.

Un grand cercle formé de bandes de tissu rouge se détache sur le sable clair, illuminé par le soleil levant qui m'aveugle. Au milieu, ma mère et Charly, mains jointes, prononcent des phrases monocordes dans une langue que je ne connais pas. Je les ai déjà entendues, adolescente, quand ma mère m'amenait ici pour célébrer la nouvelle lune et l'arrivée de nos règles. J'étais envoûtée par sa voix étrangement grave et ses mots mystérieux. Je m'approche et je les écoute sans faire de bruit. Quand elle ouvre les yeux, maman me demande si je suis prête à pratiquer un rituel qui me permettra de comprendre ce qui m'est arrivé. Avec l'aide de Charly, elle a tracé le cercle rouge, symbole du féminin, du sang et de l'utérus. Elles ont sacralisé l'espace en récitant des chants issus de vieilles traditions d'Amérique du Nord. Après nous être purifiées dans le courant du fleuve, nous entrerons à l'intérieur du cercle et nous dirons ce qui doit être dit.

Nous avons toutes trois enlevé nos habits et j'ai découvert que Charly a un pénis et des poils sur les seins. Je suis descendue dans le fleuve sans hésitation. L'eau circule sur ma peau nue. Elle est tiède de l'été et l'air n'est pas assez chaud pour que la différence de température soit pénible. J'ai caché ma poitrine et mon sexe avant de réaliser que ce geste était ridicule dans cet endroit désert. Charly

et ma mère s'approchent de moi, appuient chacune d'une main sur mes épaules, avant de me basculer en arrière trois fois pour plonger ma tête dans l'eau. Leurs bras puissants me font remonter vers la surface. J'avale une immense bouffée d'air et je replonge.

Je nage quelques brasses à contre-courant, vérifiant la force des eaux qui m'entraînent en aval. Mes pieds s'enfoncent dans le sable et je m'arc-boute contre l'eau. Elle coule sur mes côtés, par mes flancs, entre mes jambes. Des algues à la surface de l'eau caressent mes seins.

J'ai enfilé une longue chemise blanche qui me couvre jusqu'aux genoux et je finis de sécher dans la brise tiède, assise au milieu du cercle. Maman mène la cérémonie. Avec un mélange de terre et d'eau, elle nous dessine un point sur le front. Nous devons maintenant nous présenter et nous faire passer un bâton de parole, « parler vrai » puis écouter les autres sans jugement ni interruption.

— Ce cercle est destiné à accompagner l'âme de Veronica sur le chemin de la guérison et de la vérité.

Je n'ai quasiment rien mangé depuis l'avant-veille. Le souvenir du gâteau aux pommes me met l'eau à la bouche. Mes membres et ma tête pèsent des tonnes. Dans l'eau je ne les sentais plus mais, assise dans le cercle, j'ai l'impression que je suis plantée en terre.

Je suis la première à recevoir le bâton de parole. Je demande l'autorisation de me taire, elle m'est accordée. J'ai déjà tout dit hier au pied de l'arbre. Nous restons plusieurs minutes silencieuses avec le bruit de l'eau et des oiseaux qui filent en bandes, dessinant des formes mouvantes dans le bleu du ciel. Je tends le bâton de parole à Charly. Elle prend une grande inspiration comme avant de plonger.

— Je m'appelle Charly, ni homme ni femme, entre les deux. Je vous remercie de m'avoir conviée. Je n'ai pas de famille. Mes parents sont morts quand j'étais adolescente et je me suis toujours débrouillée seule. Ma famille, c'est toi, Ava, et toi, Veronica. Mais depuis que tu as perdu la mémoire, j'étais privée de toi, alors ces quelques jours sont comme un rêve où nous sommes à nouveau réunies. Pourtant, je ne mérite pas de faire partie de votre cercle.

Je ne mérite pas votre indulgence et je vais raconter pourquoi.

Je lance un regard interrogateur à maman mais elle garde les yeux rivés au sol.

— Quand j’ai connu Ava, elle était à la rue, enceinte et fragile. Les gens du foyer pensaient qu’elle ne s’en sortirait pas et qu’il fallait au moins te sauver toi, Veronica. Sauver son bébé de la rue en l’enlevant à sa mère. Mais, dans mes tripes, j’ai senti qu’Ava était la seule à savoir ce qui était bon pour son bébé. Je l’ai aidée à accoucher. Tu es apparue, belle comme un soleil. Ce jour-là, j’ai su que j’étais là pour aider les femmes à donner la vie. Et même que j’avais un pouvoir. Je n’avais pas besoin d’hôpital ou de médecins parce que la force de la nature et du vivant guidait mes gestes.

Peu après, Charly avait convaincu une autre femme de la laisser mettre au monde son bébé sans sage-femme, chirurgienne ou gynécologue. La femme lui avait fait confiance ; elle n’aurait pas dû. Malgré son travail et celui de Charly, le bébé ne sortait pas. Charly poussait sur son ventre, la femme poussait aussi, dans un effort surhumain. Quand Charly a fini par voir la tête du nourrisson, ses petites épaules coincées par le cordon ombilical, elle a glissé les mains sous ses minuscules bras et tiré aussi fort et aussi vite que possible avant de couper le cordon. La mère a tendu les bras vers l’enfant que tenait Charly. Mais il n’a jamais poussé son cri. Il était couvert de sang, les yeux fermés et les lèvres bleues. Dans la panique, Charly a appelé les secours mais il était trop tard. Ils ont trouvé la mère qui serrait le minuscule corps de son bébé contre son sein et ils n’ont rien pu faire pour le ramener à la vie.

— Je ne devrais pas être acceptée dans ce cercle, achève Charlie en laissant tomber ses mains sur la terre, paumes ouvertes. Je vous ai amené la mort et je ne saurai jamais comment vous demander pardon ni comment me pardonner moi-même pour mon orgueil et mon aveuglement.

Les derniers mots s’envolent dans un souffle de vent. Mon ventre se tord à la pensée de cette mère désespérée et de Charly hantée par le remords. Les poils de mes bras se hérissent. Je ressens toute cette tristesse comme si c’était la mienne. Charly donne le bâton de

parole à ma mère, qui continue d'une voix tremblante.

— Je suis Ava, femme et mère. Je ne vais pas parler avec mes mots. Je vais parler avec ceux de ma fille, Veronica, avant son accident.

Mon cœur se met à battre très vite et très fort dans ma poitrine et dans mes tempes. Ava sort une feuille pliée de la poche de sa chemise. Je peux voir qu'elle est couverte d'une écriture penchée et dense qui pourrait être la mienne. Ma mère se met à lire et son souffle passe au travers des mots.

Je suis toi, Veronica. Avant que tu perdes la mémoire. J'ai vingt-sept ans. J'ai exigé de Beckett qu'il procède à l'extraction de toute la mémoire insupportable qui m'empêche de vivre. J'ai identifié un par un les souvenirs dont je veux qu'il me débarrasse. J'ai dérushé dans ma tête toute mon existence pour faire table rase du passé et repartir de zéro. J'ai reconstitué des souvenirs à partir d'autres que m'avait déjà enlevés Beckett, pour combler certains trous trop longs. Pour le reste, je les ai remplis moi-même parce que le cerveau est bien fait. J'ai coupé les ponts avec les personnes susceptibles de me raconter ce qui s'était passé. J'ai fait jurer le secret à maman – ne lui en veux pas si elle ne t'a rien dit plus tôt. J'ai fait promettre à Beckett de disparaître de ma vie.

Je vais effacer tous les souvenirs de Beckett. Je ne veux pas que tu cherches à le revoir. La seule chose que tu dois savoir, c'est que vous avez vécu une belle histoire qui s'est finie terriblement mal. C'est pour cette raison qu'il a accepté l'extraction : il sait que je ne reviendrai jamais. J'ai trop souffert et il n'y a pas de guérison possible.

Comment te révéler l'in-révélabile ? te protéger de l'in-dicible ? J'espère que tu auras le recul suffisant pour supporter la vérité, maintenant que ces souvenirs sont au-dehors de toi.

Il y a deux ans, tu es tombée enceinte de Beckett. Ce n'était pas prévu mais vous étiez follement heureux de cette chance accordée à si peu de couples. Ta grossesse s'est bien déroulée. C'est pour ça que tu as accepté la proposition de Charly. Tu te disais que c'était un cycle magnifique, d'avoir ton bébé comme ta mère t'avait eue, grâce à elle.

La voix de maman se brise. Charly bascule en avant, front contre terre, comme en prière. Une voix sort de moi sans que je la contrôle et racle ma bouche aussi sèche que si j'avais avalé du sable.

— Continue à lire.

Mais ça ne s'est pas bien passé. Pas bien du tout. Ton bébé était bloqué par le cordon ombilical, enroulé autour de ses épaules. Il a été retenu et tu as eu beau pousser comme une forcenée, il n'est pas sorti à temps. À l'hôpital, il aurait certainement survécu, c'est ce qu'ont dit les médecins en tout cas.

Elle est morte. Ta fille. Tu l'avais appelée Héloïse, elle était belle mais son visage était bleu et son corps tout froid quand tu l'as posée sur ton sein. Elle n'a jamais crié, elle n'a jamais pleuré, elle n'a jamais bu ton lait.

Tu es morte avec elle ce jour-là.

Ensuite. « Ensuite » n'existe pas, c'est l'ombre d'une vie, une montagne de chagrin, un goût de cendre dans la bouche. Je n'ai pas réussi à me relever. Je me suis recroquevillée jusqu'à être assez petite pour entrer dans sa tombe et m'endormir auprès d'elle. Dans mes rêves je la rejoins, le reste n'est que mensonge et souffrance. Mais je suis trop faible pour mourir. Arracher ces souvenirs de ma tête, c'est la seule solution que j'ai trouvée. Je ne sais pas si c'est la bonne, peut-être pas si tu lis cette lettre aujourd'hui, mais je n'ai plus rien d'autre. Rien qu'un immense vide.

Pardonne-moi.

Veronica.

Mon hurlement traverse la forêt, traverse les champs, la cité, le village et la ville pour arriver jusqu'à sa tombe. Où ? Je ne me souviens plus. J'ai quitté le cercle en courant, trébuché au bord de l'eau et je hurle par à-coups pour reprendre mon souffle. Je veux faire disparaître ma voix.

La rage m'emporte tout entière. Venir jusqu'ici avec vos conneries de jeûne, de baptême dans le fleuve et de cercle rouge, pour me dire ça ? Pourquoi me raconter ces souvenirs d'enfance, me faire asseoir contre le chêne, pourquoi ces simagrées, cette spiritualité du dimanche ? Pour faire passer la pilule ? Veronica m'a menti, cette traîtresse qui m'a enlevé des bouts de moi sans me demander mon avis ! Tu m'as pris mes souvenirs mon amour mes amis mon bébé et tu as tout jeté dans le noir. Comparée à toi, Charly c'est une sainte, ma mère et Rémi, des anges gardiens. C'est toi qui m'as tout enlevé, toi et Beckett qui a appuyé sur le bouton, qui n'a pas essayé de te dissuader. Il aurait mieux fait de te mettre une balle entre les deux yeux ! Mais, non, tu me laisses avec toute cette merde, pas moyen de me débarrasser de toi, j'habite ton corps que tu as été trop lâche pour débrancher.

Je m'arrête de hurler quand je sens un sillon de feu à la place de mes cordes vocales. Je tombe à plat ventre la tête dans le sable. Il y en a dans mes yeux, collé à mes larmes, dans ma bouche ça croque et ça gratte sur ma langue. J'entends des grognements rauques de bête blessée. C'est moi mais ce n'est pas moi. C'est inhumain.

Quand je remonte au camp, il n'y a plus que ma mère, les paupières rouges, assise en tailleur et tordant entre ses mains le bas de sa chemise. Elle récite tout bas des mantras, je le vois à ses lèvres qui bougent. Elle arrête en me voyant approcher et se lève, attendant sans doute de savoir ce que je vais faire pour adapter sa réaction.

Je ne pense à rien, j'avance vers elle, j'enjambe le foyer, je tombe sur sa poitrine. Elle me serre dans ses bras en me berçant et en murmurant « ma fille, ma petite fille, ma chérie ».

— Maman, c'est comme si ce n'était pas moi, tu comprends ? Je suis triste pour elle mais je suis tellement en colère contre moi-même de m'être amputée de mes souvenirs. Ce bébé, je ne connais même pas son visage. Comment je peux guérir si je ne me le rappelle pas ?

— Je sais, ma chérie, je sais. Ce n'est pas terminé. Il fallait qu'on te dise tout ça pour que tu puisses continuer à fouiller. Maintenant tu sais ce que tu cherches.

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que la balance s'est inversée. Avant, tu étais plus heureuse en ayant oublié. Mais depuis que tu as eu accès aux souvenirs de Beckett, l'angoisse a dépassé le bénéfice de l'oubli. D'abord ton travail, tes disputes avec Rémi, et hier tu avoues que tu penses au suicide. Jusqu'ici j'ai été fidèle à ma fille d'avant parce que j'espérais que tu avais fait le bon choix, celui qui pouvait te sauver. Maintenant, je vois bien que c'était juste pour gagner du temps. Mais tu ne m'aurais jamais écoutée à l'époque. Il fallait que tu fasses ce chemin toi-même. Tu dois affronter ce qui t'est arrivé.

Ses mots me font penser à ceux de Rémi.

— Rémi, elle est au courant ?

— Elle ne sait pas pour Héloïse. Je lui ai dit que tu avais vécu un traumatisme à l'époque de Beckett et que tu avais décidé de tout oublier. J'ai pensé que c'était à toi de lui raconter. Elle était furieuse que je n'aie rien dit pendant si longtemps. Selon elle, j'aurais dû t'empêcher de faire ça à l'époque. Mais elle te connaît assez pour savoir que ça ne t'aurait pas arrêtée. Tu m'aurais juste éloignée de ta vie, comme les autres.

Beckett.

— Beckett, tu as parlé de tout ça avec lui ?

— Pas vraiment. C'est toi qui m'as annoncé l'extraction. Je sais seulement que tu as oublié beaucoup plus de choses que tu ne le voulais. La mémoire est difficile à circonscrire, ce n'est pas à toi

que je vais l'apprendre. Beckett a mis en scène l'accident de vélo, mais c'est toi qui as imaginé le scénario. Il fallait une cause plausible à ton état. L'extraction a des effets secondaires. Tu as aussi demandé à Beckett de te déposer sur le bas-côté de la route du studio avec ton vélo cassé. Pour te guider à ton réveil après l'extraction, tu lui as fait implanter un dernier souvenir. Un souvenir de Rémi. Vous étiez assez proches pour qu'elle s'occupe de toi tout en ignorant ce qui t'était arrivé. Ce n'est pas un hasard si vous êtes ensemble maintenant : tu l'as choisie.

— Mais lui, il a pris de mes nouvelles ? Il t'a appelée ?

— Jamais. Il a respecté tes vœux. Tu lui avais demandé de...

— ... disparaître de ma vie. J'ai compris.

On a eu un bébé ensemble et il n'a jamais essayé de savoir comment j'allais. Peut-être que j'avais raison dans ma lettre, peut-être que ça ne servait à rien de chercher à le revoir. Tout le monde pense qu'il s'est suicidé par culpabilité ou par orgueil après sa condamnation. Peut-être faut-il chercher ailleurs. Peut-être n'a-t-il pas supporté la mort de son enfant et mon amnésie. J'aurais tellement de questions à lui poser. Comment des extraits de sa mémoire se sont-ils retrouvés dans ma boîte aux lettres ? Qui d'autre connaît mon histoire ? Ma mère me jure qu'elle m'a dit tout ce qu'elle savait.

— Et Charly ? Elle est passée où ?

— Elle voulait nous laisser du temps toutes les deux et elle n'était pas sûre que tu aurais envie de la revoir.

— Je ne lui en veux pas. C'est pareil pour mon bébé. J'ai beau savoir ce qui s'est passé, c'est à l'extérieur de moi, comme si c'était arrivé à une autre personne.

— Je le lui ai dit mille fois, mais je pense qu'elle a besoin de l'entendre de ta bouche. Elle t'aime comme sa fille, tu sais. On t'a quasiment élevée à deux. Après l'accouchement, tu n'as plus jamais voulu lui adresser la parole. Et quand tu as décidé de l'effacer de ta mémoire, elle a été dévastée.

Maman pointe du doigt l'endroit où Charly s'est retirée. Le chemin s'enfonce dans la forêt et je ne tarde pas à la trouver.

Elle s'effondre en me voyant. Je ne lui en veux pas, la Veronica d'avant a disparu. Je suis désolée de l'avoir punie comme ça. D'ailleurs elle n'est pour rien dans ce qui s'est passé avec mon bébé. Les accouchements tournent souvent mal. J'aurais dû aller sagement à l'hôpital. Et quand bien même, l'auraient-ils sauvée ?

— Elle ressemblait à quoi, Héloïse ?

— Elle était belle, avec plein de cheveux noirs, une petite bouche toute délicate et un nez retroussé, comme le tien.

Nous pleurons dans les bras l'une de l'autre. Un rayon de soleil vient me réchauffer le dos. Je la quitte parce que soudain mon ventre se tord sous les spasmes. Je descends jusqu'au fleuve pendant que maman et Charly dispersent les traces du feu et rangent les affaires. Je m'accroupis et je passe une main entre mes jambes. Quand je la ressors, mes doigts sont rouges de sang.

Kaneko a essayé de me joindre à plusieurs reprises. Je n'ai pas répondu avant d'être en pleine forme, parce que je sais que la reconstruction mémorielle sera mille fois plus violente que les révélations de ma mère et de Charly. Pourtant, j'ai hâte d'y être, de soulever le voile. Malgré ma lettre que j'ai lue et relue, malgré les notes que je prends sur mon passé en interrogeant ma mère, malgré la culpabilité sincère de Charly, je ne me sens pas touchée directement par la révélation de mon accouchement raté ni par la mort de ma fille. C'est comme si elle n'avait jamais existé. Je suis bien plus furieuse contre moi-même d'avoir sciemment altéré mes capacités cérébrales.

J'ai essayé de reprendre contact avec l'autre Veronica en explorant mon corps. Je commence à comprendre pourquoi je suis devenue aussi pudique, pourquoi je n'ai plus supporté qu'on me pénètre. Je n'ai pas touché l'intérieur de mon sexe depuis des années. En enfonçant délicatement mon doigt, j'ai découvert des cicatrices, des petites boules, des zones dures au milieu des muqueuses tendres. Elles ne sont pas douloureuses mais c'est désagréable, comme une blessure qui pourrait se rouvrir à tout instant.

J'ai beaucoup souffert pendant l'accouchement, d'après Charly. Les poussées ont provoqué des déchirures et des saignements abondants. Charly ignore si j'ai été suivie ensuite, puisque je ne lui parlais plus. Maman me dit que je suis devenue très secrète sur mon intimité et elle soupçonne que je n'ai jamais cherché à guérir réellement.

Je ne me rappelle pas être allée voir une gynécologue, sauf une fois pour savoir ce qui clochait avec mes règles irrégulières.

L'entretien est flou, j'ai dû l'effacer avec le reste. Je me souviens que la femme avait parlé d'un état de stress susceptible de causer ce dérèglement et j'avais mis ça sur le compte de mon accident de vélo et de mes déboires professionnels. Elle avait eu du mal à m'examiner parce que mon périnée se contractait involontairement et rendait toute tentative d'exploration très douloureuse. Elle avait diagnostiqué un vaginisme secondaire et m'avait conseillé de venir la voir régulièrement, ce que je m'étais bien gardée de faire.

De mon passé, de ma fille, il ne reste que ces cicatrices dans ma chair, dans mon périnée, qui empêchent toute pénétration. Paradoxalement, je suis rassurée de savoir que la mort de mon bébé est la cause de ces maux. J'ai moins l'impression d'être handicapée. Je suis blessée, c'est différent. C'est comme si on avait allumé une lampe dans une chambre noire où filtrait seulement un rai de lumière sous la porte. J'y vois plus clair, les choses sont à leur place.

J'espère que la reconstruction mémorielle invoquera certains souvenirs perdus. C'est le seul moyen pour renouer avec l'autre Veronica et me sentir entière à nouveau. Mais une nouvelle idée émerge. Puisque je ne suis pas amnésique, puisque mes mémoires ont été extraites de ma tête, il est possible qu'elles existent toujours quelque part, sur une mémosphère comme celles que la police a découvertes chez Beckett. Si le commissaire les avait eues en sa possession, il me l'aurait fait savoir. Donc elles sont sans doute ailleurs, cachées. La reconstruction peut m'aider à savoir où. Si je retrouve mes souvenirs sur une sphère, il y a une chance que je les incorpore à nouveau. Si tant est que j'en sois capable sans Beckett. Tout me ramène systématiquement au même point : la seule personne en mesure de m'aider, c'est Kaneko.

Je l'appelle pour fixer un rendez-vous. J'ai attendu que Rémi soit en retraite chamanique pour rentrer chez nous. Nous ne nous sommes pas parlé depuis mon départ. L'appartement est plongé dans une semi-obscurité. Les volets sont entrouverts. Le parfum de Rémi flotte encore dans l'air. Je m'allonge sur notre lit un moment. J'enfonce la tête dans son oreiller pour sentir l'odeur de ses cheveux

et de sa peau, un mélange doux de transpiration et de savon. Est-ce que je pressentais ce que nous allions vivre, ensemble, quand j'ai décidé qu'elle s'occuperait de moi après l'extraction ?

À la fac déjà, quand je l'ai rencontrée, elle dégageait la douceur sereine dont j'avais besoin quand je me posais trop de questions. Elle est tombée amoureuse de moi bien avant que nous soyons ensemble. Au tout début de notre collaboration, lors d'une soirée arrosée, nous nous étions assises à l'écart pour discuter et je l'avais massée parce qu'elle avait mal au cou. Je l'avais attirée contre moi et elle était persuadée que j'allais l'embrasser, mais je ne l'avais pas fait. Ce jour-là, elle a compris qu'elle m'aimait et qu'un jour, je l'aimerais aussi. Je me rappelle ce moment.

Le lendemain, au commissariat, on me conduit au sous-sol où se trouve la machine de reconstruction mémorielle. Ironie du sort, Beckett est à l'origine de ce procédé, élaboré à partir de ses travaux sur la stimulation cognitive physiologique. Son utilisation est strictement réglementée. Seule la personne traitée a directement accès aux souvenirs : ils ne sont ni extraits ni enregistrés. Elle est réservée à la police pour raviver les souvenirs des témoins lors d'une enquête et le résultat n'est jamais garanti. En effet, on ne sait pas exactement quels souvenirs vont faire surface, de la même façon qu'on ne contrôle pas le déroulement d'un rêve. Mais en se concentrant sur un moment particulier, le patient peut influencer sur sa pensée et orienter l'effort sur les souvenirs qui l'intéressent. Le résultat de ces séances ne peut pas être utilisé tel quel lors d'un procès car la frontière entre souvenir et imagination est très floue. Mais les enquêteurs se servent parfois des évocations du témoin pour avancer dans leurs investigations.

Kaneko me fait remplir une déclaration de consentement où je lis que la machine n'a aucun effet secondaire indésirable. Il me guidera tout au long de la séance. Il commence par m'enfoncer dans la peau du crâne de fines aiguilles, comme celles qu'on utilise en acupuncture, reliées à un boîtier imposant par de minces filaments. Une sorte de toile d'araignée qui va de ma tête vers la machine.

Elle émet un bourdonnement agréable et rythmé comme un métronome. Le commissaire me rappelle d'un ton monocorde que je peux, à tout moment, interrompre la procédure en ouvrant les yeux et en agitant la main. Il me parlera un moment pour m'aider à passer en état modifié de conscience, comme pour une séance d'hypnose.

Il me rappelle pourquoi je suis là et ce que je cherche : je connais le docteur Beckett, condamné pour extraction et détention de mémoires sur personnes vivantes. Je suis venue de mon plein gré afin de découvrir si j'avais connaissance de ses actes à l'époque où nous nous sommes connus. Je dois me concentrer sur Beckett, que le commissaire me décrit en détail, et sur ma relation avec lui. Il a peut-être profité de notre relation intime pour m'extraire des mémoires susceptibles d'être diffusées sur le Darkweb, comme à ses autres victimes. Je dois laisser venir les souvenirs de ces moments et toutes les éventuelles révélations que m'aurait faites Beckett.

Un courant chaud, suivi de picotements, traverse l'intérieur de mon crâne. Mon souffle ralentit. Je visualise Beckett comme dans le souvenir que j'ai visionné des centaines de fois sur la sphère. Puis il surgit à la faveur d'autres situations qui n'étaient pas dans sa mémoire. Ces souvenirs m'appartiennent. Au début, les images sont floues, puis elles prennent forme peu à peu. Elles passent vite, comme si je regardais par la fenêtre d'un train. // *J'entends un brouhaha indistinct. / Des chants d'oiseaux. Je vois Beckett dans chacune des pièces. Je lis à côté de lui dans le salon, nous faisons la cuisine ensemble, je prends un bain de soleil sur sa terrasse. Je me regarde dans un miroir, il se tient derrière moi et passe les mains sur mon ventre rond. Je suis enceinte. Nous rions. Nous écoutons de la musique. / Je suis dans son bureau à Arescience. Il fait nuit, nous faisons l'amour sur son canapé. / Je suis dans un laboratoire. Je remplis des fiches que je range dans des dossiers. Je range aussi des mémosphères dans leur boîtier. Il est là, éclairé par une lampe à la lumière blanche. Il a l'air fatigué, les traits tendus. Je prends des notes. / J'ouvre un tiroir, j'en sors une carte magnétique que je passe sur un lecteur dans une salle toute blanche. / Je suis face*

à une machine qui ressemble à celle sur laquelle je suis branchée en ce moment, mais il y a un gros casque relié à un ordinateur. Je tape une séquence de chiffres, c'est la mise en route d'une procédure d'extraction. J'entre les informations d'une des fiches. Un nom. Leïla Seddiki. / Beckett s'entretient avec une jeune femme dont je ne vois que le dos. Elle a la tête baissée, elle pleure. / Je visionne des séquences mémorielles. //

Dans la réalité, je me sens mal à l'aise, je transpire.

// Sur l'écran, une émeute, des gens qui crient, des banderoles, une femme porte un bébé, se jette sur un policier casqué qui pointe un taser sur sa tête et tire. / Elle tombe en arrière, se fracasse le crâne sur le béton dans un bruit sourd. Le bébé pleure.

// De nouveau dans le bureau de Beckett qui s'entretient cette fois avec un homme, toujours de dos. / Je visionne des séquences mémorielles. / Un nom me vient en tête : Norman White. / Sur l'écran, une jeune fille est prise en levrette par un garçon tout habillé, le pantalon sur les chevilles. Elle est molle, une poupée de chiffon, et elle fixe le mur les yeux écarquillés, comme si elle était morte. D'autres garçons les regardent en buvant des bières. //

Mes mains se crispent sur le bord du siège où je suis assise.

// J'entends une femme prononcer son nom : Carmelita Rodriguez. / Je m'entends pleurer devant l'écran où je regarde les séquences mémorielles. Sur l'écran, une bande de personnes masquées hurlent des insultes en cinglant à coups de ceinture la victime. C'est Carmelita, je suis derrière ses yeux. //

Je me mets à pleurer.

// J'entends d'autres noms : Annabelle Gaillard, Mohammed Bakar, Irina Roche, Morgane Payet, Souali Rey. / Les images sur l'écran se succèdent du point de vue des victimes : chambres sales, caves, rues sombres, gros plans de visages menaçants, grimaçants, giclées de sang, bouteilles cassées, poings fermés, braguettes baissées, sexes érigés. //

Je suis sur le point de lever la main pour arrêter la séance quand un grand noir envahit ma tête.

// Charly apparaît. « Pousse, ma belle, pousse, Vero, je la vois

mais il faut que tu pousses. » Derrière elle, Beckett est là, visage fermé et front soucieux. Puis le plafond, du noir, le plafond, Charly à nouveau. « Voilà, c'est bien, pousse encore, je vais t'aider. » / Du noir, puis mon corps et Charly étendue de tout son long en travers de moi, sur mon ventre, pour presser sur moi. « Allez Vero, encore un peu, allez. Beckett, vous la voyez ? » Beckett livide, qui regarde entre mes jambes. Noir à nouveau. / « Pousse. » Je crie. Je hurle. Charly entre mes jambes pliées. « Je la vois, Vero, encore un peu ! » Un cri encore, du noir, puis le plafond à nouveau. « Ça y est Vero, ça y est, je l'ai ! » / Beckett derrière Charly qui porte le bébé dans une couverture. Je vois le haut de sa tête, des cheveux noirs sur son crâne minuscule. J'entends Beckett : « Donnez-la-moi. » Ton catégorique, voix blanche. Charly lui tend le bébé. Beckett sort de mon champ de vision. Je vois mes jambes, du sang, puis le plafond à nouveau, je suis retombée sur le lit. / Ma voix est minuscule : « Joachim ? » Pas de réponse. Charly éclate en sanglots. Beckett : « Appelez le Samu. » Je me redresse, j'essaie de mettre un pied par terre. « Ne bouge pas, Veronica, tu as perdu beaucoup de sang. On appelle les secours. — Donne-la-moi ! Je veux la voir ! Joachim, donne-la-moi ! » Beckett me repousse sur le lit puis s'éloigne et revient avec le nourrisson dans les bras. Il pose Héloïse sur ma poitrine et je la regarde. Mon bébé. MON bébé. Ma fille. Les lèvres bleuies entrouvertes et les yeux fermés, avec des paupières si fines et transparentes qu'on peut presque voir ses pupilles au travers. Elle ne respire pas. Elle est minuscule. J'approche son visage du mien et je me mets à crier, un cri rauque d'animal comme celui que j'ai poussé près du fleuve. Elle est morte. //

Je crie pour de vrai. Je tressaute dans le fauteuil et j'entends la voix du commissaire. « Mademoiselle Mora, calmez-vous, je dois vous débrancher. Mademoiselle Mora... »

Prostrée dans le fauteuil, enfouie à l'intérieur de moi-même, je vois à peine le commissaire poser une couverture sur moi et m'apporter un verre d'eau. Je fixe sans cligner un défaut de couture sur le bras du fauteuil. Comme si je m'accrochais à ce fil qui

dépasse pour ne pas couler. Une lame est coincée en travers de ma poitrine qui m'empêche de respirer normalement.

Ma fille, Héloïse. Si petite que Beckett peut presque te tenir entièrement dans ses paumes. Il aurait suffi d'un souffle d'air dans tes poumons. Un souffle d'air, une goutte de lait, une larme d'eau. Pour que tes joues se colorent de rose et que ta frêle poitrine se soulève. Pour que tes mains fines comme des pattes d'oiseau serrent mon index. Pour que ta bouche s'ouvre aussi grand que ton appétit pour la vie et laisse échapper un cri. Ton premier cri, celui que je n'entendrai jamais. Tu as absorbé dans ton silence toute la joie, la douceur et la tendresse. Tu m'as laissée vide. Mon ventre vide, ma tête vide, mon cœur vide. Après toi, le chaos.

Les souvenirs sont là comme s'ils ne m'avaient jamais quittée : le visage terrorisé de Charly, le regard douloureux de Beckett, les lèvres bleues de ma fille. Je sens le désespoir qui broie de l'intérieur, la tristesse sans fond. Je me sens lourde. Je me sens vieille.

Au bout d'un long moment, mon esprit se remet en marche, juste assez pour me souffler qu'il est temps de rentrer chez moi. D'abord, je dois affronter le commissaire. Je mets en ordre les souvenirs qui m'habitent à nouveau. Celui de la naissance-mort d'Héloïse a éclipsé tous les autres, mais si je me concentre, j'éprouve une peine sourde pour toutes les personnes dont j'ai visionné les terribles mémoires. Je ne comprends pas encore le rôle de Beckett ni le mien, puisque je suis désormais certaine de l'avoir assisté, mais je ne sens aucune perversion dans sa démarche. Il m'a fait l'effet d'un médecin recevant des patients et non d'un criminel volant des souvenirs. Mais je sais que je dois cacher cette découverte au commissaire si je ne veux pas être accusée de complicité.

Je me contente de lui raconter les souvenirs avec Beckett qui ne m'incriminent pas. Puis l'accouchement-tragédie pour expliquer mon état. Ça le met mal à l'aise, et c'est le meilleur moyen pour qu'il écourte l'entretien. Personne n'a envie d'entendre que mettre au monde un enfant est le pire jour de sa vie. C'est crade. Douloureux et sanglant. Aussi proche de la mort que de la vie. Sur

un fil entre les deux jusqu'à ce qu'un premier cri, ou son absence, fasse pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

D'après Kaneko, Beckett a probablement utilisé sur moi le même procédé que sur ses victimes pour me faire oublier ce moment terrible. Étais-je consentante ? Est-ce que je me souviens d'autres détails, en rapport avec l'affaire des mémoires ? Non. J'ai tous ces noms sur le bout de la langue. Je brûle de lui demander si ce sont des « victimes », mais c'est impossible. Il finit par se lever et me serrer la main. Il m'offre les services d'un psychologue de la police si j'ai besoin d'aide. Ah oui, une dernière chose. Il est possible que d'autres souvenirs fassent surface dans les jours qui viennent. Une fois que la reconstruction a été enclenchée, le cerveau continue le travail, parfois pendant plusieurs semaines. Si jamais des éléments pertinents me reviennent en mémoire, que je n'hésite pas à le contacter.

Je ne vais pas mieux, bien au contraire, mais je me souviens de l'essentiel. Pour l'instant, je ne sais pas quoi faire de cette douleur. Je ne veux pas l'enfouir à nouveau, alors j'ouvre une petite boîte à l'intérieur de moi et je l'y range, en attendant. Je me concentre sur ce que j'ai découvert de Beckett pendant la séance : le laboratoire, les fiches, les mémosphères, la carte magnétique, la pièce où il recevait les « victimes ». Avec un peu de chance, la police n'a pas mis la main sur tous ses dossiers. Je veux savoir pourquoi je l'aidais et qui sont les personnes dont j'ai entendu les noms dans ma tête pendant la séance. Sont-elles dans le même état que moi aujourd'hui ? Dépressives, en quête de sens, avec l'impression d'avoir perdu des morceaux d'elles-mêmes ? J'ai le sentiment que je leur dois quelque chose.

Devant l'ascenseur qui monte au ralenti, j'entends le commissaire échanger avec le policier affecté au standard.

— J'ai encore reçu un appel du journaliste. Il insiste pour vous parler de la disparition de Joachim Beckett.

— Dites-lui que je le rappellerai, que je suis sur une affaire

urgente.

— C'est ce que j'ai fait, mais il menace de publier un article mettant en doute la mort de Beckett.

— Comment peut-il être au courant ? Vous avez laissé fuiter l'avis de recherche ?

— Non, nous l'avons fait circuler dans le seul fichier interne des personnes recherchées.

— Continuez à nier en bloc. Dites-lui que le corps a été formellement identifié. Je ne veux pas que l'affaire s'ébruite avant qu'on ait une piste.

Je sursaute quand s'ouvre la porte de l'ascenseur. Je me précipite à l'intérieur et j'appuie sur le bouton. Mon cœur bat à cent à l'heure. Ai-je bien entendu ?

Le jour suivant, des images s'engouffrent dans ma tête sans crier gare. Comme si l'afflux de souvenirs se mêlait à des bribes de cauchemars.

// La maison de Beckett avant qu'elle brûle, la chambre rouge, le miroir. Je suis couchée sur le lit, la tête sur son ventre, lovée dans le creux de son corps. / Nous marchons main dans la main mais il la retire quand nous croisons quelqu'un. / Il me prend dans ses bras dans le bureau où il rencontre ses victimes (ou ses patients ? Je ne sais plus). / Nous montons dans un train ensemble mais il descend sans moi : je le vois s'éloigner sur le quai et il ne se retourne pas malgré mes appels. / Il me tend Héloïse à sa naissance, auréolée de lumière blanche. Vivante. / Je pleure dans un cimetière devant un tas de cendres qui s'envolent. Les mémoires des autres télescopent les miennes. Images de coups, de viols, de haine et de souffrance. // Je finis par m'assoupir, saoulée de visions.

// C'est la fin du monde. Je suis dans la cité près de chez ma mère et les gens sautent de leur balcon, s'écrasant autour de moi dans un fracas d'os brisés. Puis ils se relèvent et me poursuivent en me suppliant de les aider. Je suis persuadée que c'est une ruse et qu'ils me veulent du mal alors j'entre dans l'immeuble et je gravis quatre à quatre des escaliers interminables, aux marches de plus en plus hautes. Jusqu'à parvenir sur le toit, où je m'approche du parapet, acculée au bord du vide par des dizaines de morts-vivants. Je saute. // Je me réveille trempée de sueur. Ça suffit. Je ne veux plus fermer les yeux. Cinq heures du matin, il est trop tôt pour sortir. J'imagine un plan d'attaque. Un : savoir qui sont les gens dont je me souviens. Deux : comprendre le rôle que j'ai joué dans l'extraction

de leur mémoire. Trois : retrouver Beckett, s'il est vivant. Quatre : renouer avec Rémi. Ça suffit ce bordel.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

J'ai chaussé mes baskets de course et je suis sortie dès le lever du soleil. En courant, je serai chez Beckett à 9 heures. Je démarre lentement pour tenir la distance. Puis j'accélère au rythme de la musique dans mes oreilles. Je me sens légère, j'ai encore oublié de manger. Après le centre-ville, je survole la banlieue et ses barres d'immeubles aux façades végétales, je slalome entre les passants qui amènent leur enfant à l'école ou qui se rendent au travail. Je m'engouffre dans la coulée verte qui conduit au village de Beckett. Quand je m'arrête, à deux pas de la maison incendiée, mon corps lâche d'un coup. J'ai les jambes raidies par l'effort, la bouche sèche, le cœur qui s'emballe.

Un voisin jardine juste devant chez Beckett. Je me poste derrière une haie touffue en attendant qu'il se détourne. Un coureur essoufflé me dépasse. Il a une drôle de dégaine, avec ses lunettes noires et ses sneakers faits pour tout sauf la course. Dès que la voie est libre, je me faufile par le portail et me dirige tout droit vers la chambre rouge. Cette chambre me hante. Les souvenirs de Beckett et les miens m'y attendent, il n'y a pas de hasard. J'ouvre les tiroirs de la commode noircie, je vérifie qu'il n'y a rien sous le lit, balaie les étagères de la bibliothèque des yeux. Rien. Je m'assois par terre au milieu de la pièce et je jette un regard circulaire autour de moi. Je récite comme un poème les images que j'ai vues dans les souvenirs

*Quelques
morceaux de lui
une épaule, une oreille,
lèvres fines, barbe en broussaille.
Morceaux de moi, robe à mes pieds,
poitrine découverte, bouche grande ouverte
Morceaux de nous, mains qui s'enlacent
Bouches qui s'approchent
Rires qui résonnent
Nos deux visages,
dans le miroir
Miroir*

Le miroir est intact, couvert d'une fine couche de suie. Je me lève et le décroche délicatement. En le retournant, je découvre une clé tenue par un bout de scotch. Je la glisse dans ma poche. Avant de remettre le miroir en place, je suis tentée de parier que Beckett est vivant, qu'il revient parfois dans la maison brûlée, et qu'il vérifie toujours que la clé est derrière le miroir... Ça fait beaucoup d'hypothèses. J'essaie d'y croire. Je cherche dans mon sac un stylo et un morceau de papier, sur lequel j'écris : « Tu vois, je n'ai pas oublié. » Puis je sors aussi discrètement que possible de la maison, comme une voleuse.

Je n'ai pas la force de courir à nouveau jusqu'au centre-ville. Je marche un long moment pour trouver un bus et un tramway qui me ramènent à la grande tour du laboratoire Arescience. En chemin, j'ai le temps d'élaborer un bobard à servir à Sarah. Je ne couperai pas à un semblant de conversation à propos de mon livre imaginaire. Je lui envoie un message afin de la prévenir de mon arrivée et de lui demander si elle peut me recevoir pour que je recueille son témoignage. À la rapidité de sa réponse, je devine qu'elle attendait avec impatience un signe de moi.

Cette fois, quand je pénètre dans le hall d'Arescience, je suis accompagnée par des bribes fugaces de mes souvenirs. Sans aucune

chronologie, aucun repère. Comme un rêve récurrent, avec des couches de perceptions qui se superposent. J'ai l'impression d'être toujours branchée sur la machine du commissariat, c'est très irréel et ça brouille ma notion de l'espace et du temps. Comme plaqué sur le visage du standardiste, je vois celui de *la femme de l'accueil* qui officiait quand j'ai fait mon stage, il y a des années. J'ai en tête un feu d'artifice d'images : *des étages, des fonctions, des bureaux avec les noms des employés écrits sur la porte. Une porte puis une salle blanche, et, à l'intérieur, la machine d'extraction. Le bureau caché de Beckett.* Pas celui où travaille Sarah, chic, avec la vue sur la ville. *Un bureau plus étroit mais plus chaleureux, avec des piles de dossiers sous le halo de la lampe, des tableaux au mur, un grand tapis rouge au sol.* Le gars de l'accueil est au téléphone et ne fait pas attention à moi. Je passe devant lui sans m'arrêter et j'appuie sur le bouton de l'ascenseur. Arrivée à son étage, je me rends directement dans le bureau de Sarah. Elle est toujours aussi apprêtée, avec son pantalon bleu foncé et sa chemise à fines rayures bleu ciel et blanches. Elle me fait asseoir en face d'elle, séparée du bureau de la direction par des vitres en verre dépoli.

Il faut que je lui donne l'impression que son témoignage m'importe au plus haut point, tout en me concentrant sur mon objectif : trouver l'endroit où Beckett et moi recevions les patients. Je fais mon numéro d'apprentie journaliste. Depuis dix ans qu'elle travaille ici, que pense-t-elle de la mission du laboratoire ? A-t-elle un avis sur l'extraction des mémoires et l'utilisation qui en est faite par l'industrie audiovisuelle ? Est-elle consommatrice de filmémoires ? Quel avenir pour cette forme de divertissement ? Est-elle favorable à l'extension de ce procédé sur toutes les personnes décédées, même celles qui n'en exprimeraient pas le désir par écrit avant leur mort ? Je pose les questions sans écouter ses réponses.

Au début, je me concentre sur son bureau : les papiers, les stylos, le bloc-notes et une carte magnétique qui ressemble à celle de mes souvenirs. Vu son poste, Sarah doit avoir accès à la plupart des zones du laboratoire. Je regarde distraitemment ses lèvres bouger en me demandant comment je vais faire pour lui piquer la carte. Mais

ses paroles finissent par capter mon attention.

Elle ne s'intéresse absolument pas à ce que les mémoires deviennent, à leur utilisation. Elle ne s'intéresse pas au « pourquoi », seulement au « comment ». Elle effectue son travail, remplit des fiches, classe des autorisations, fait suivre des documents, organise des arrivées et des départs. Sans se demander qui sont ces gens dont elle saisit les noms et les numéros, d'où ils viennent, la cause de leur décès, ni s'interroger sur la tristesse de leurs proches. Elle ne va même pas voir les filmémoires pour lesquels elle travaille. Sa vie est bien organisée, son appartement bien rangé, son agenda bien rempli. Elle est rassurée par les compliments qu'elle reçoit de ses supérieurs, les unités carbone qui arrivent chaque mois sur son compte, les augmentations tous les deux ou trois ans motivées par son sérieux, sa ponctualité, son efficacité. Elle ne réfléchit pas au contenu de ses missions. Elle fait juste en sorte que pas un fil ne dépasse. Les mémoires qu'elle contribue à extraire restent à ses yeux une matière inerte et sans âme. D'ailleurs, ajoute-t-elle, elle ne fera pas don de ses mémoires à l'art quand elle mourra. Elle trouve ça impudique. Elle ne voit pas quel besoin nous avons de raconter des histoires avec ces images imparfaites quand nous pouvons les fabriquer de toutes pièces en posant les visages reconstitués d'acteurs de n'importe quelle époque sur des corps digitaux, animés par ordinateur.

J'essaie de lui expliquer que mon métier n'a rien à voir avec ce simulacre de cinéma, les scénarios écrits par des algorithmes, les voix synthétiques et les cascadeurs dont on capture les mouvements dans des combinaisons connectées pour leur incruster le visage de stars du passé à l'ordinateur. Les filmémoires, c'est le moyen que les gens de mon métier ont trouvé pour raconter des fictions avec de la matière vivante et humaine à une époque où le cinéma est devenu un déballage d'effets spéciaux.

Elle me coupe. Elle n'a aucune envie de regarder des inconnus se débattre avec les problèmes de la vraie vie.

— Alors pourquoi travailles-tu chez Arescience ?

— Parce que je suis bien traitée et que j'ai beaucoup de vacances.

J'ai envie de l'engueuler mais je sais pourquoi je suis là. Je l'assure que son point de vue est très intéressant et que je ne manquerai pas de la citer dans mon livre. Je lui demande un verre d'eau avant de partir. Dès qu'elle sort de son bureau, j'attrape la carte magnétique. Quand elle revient avec le verre, je poursuis ma pseudo-interview.

— Tu vas souvent en salle d'extraction ?

— Très rarement.

— Tu me l'avais fait visiter pendant mon stage, non ?

— Non, tu l'avais visitée avec le docteur Beckett. Il t'emmenait souvent pour l'assister. Ça m'arrangeait bien parce que cette salle m'a toujours fichu la trouille.

Un flash : je me vois *appuyer sur le bouton du sous-sol*.

— Tu m'étonnes, c'est flippant ce sous-sol sans fenêtres...

Sarah me regarde avec un drôle d'air, je crains d'avoir fait un faux pas.

— Tu avais l'air pourtant bien contente d'y aller, au sous-sol. Je me suis toujours demandé ce que vous faisiez, pendant tout ce temps, le docteur Beckett et toi...

Ne pas rougir. Je simule un grand éclat de rire.

— Ça ne devait pas être très intéressant parce que ça ne m'a pas marquée !

Sarah sourit. Elle n'a pas l'air convaincue mais n'insiste pas. Je la quitte en lui promettant de lui soumettre son témoignage avant impression. Je ne sais pas quoi penser de cette femme. Elle est à des années-lumière de mon monde mais je la trouve touchante une fois de plus. C'est aussi la seule personne qui ne parle pas de Beckett comme d'un criminel. Je la remercie intérieurement pour ça. Elle me raccompagne à l'ascenseur.

Quand les portes se referment, je sors la carte magnétique et la fais glisser contre le panneau de commande. Sous-sol. Le bouton reste allumé et je descends à une vitesse vertigineuse vers les profondeurs du bâtiment.

C'est un sous-sol de laboratoire suréclairé par des néons blancs,

les murs sont en béton brut. Bizarrement, la moquette est rouge. J'avance sur le tapis épais, comme si je flottais dans le ventre d'un sous-marin. Je m'engage dans le long couloir avec, de part et d'autre, les portes numérotées. Je m'efforce de me souvenir de la porte que j'ai vue dans les visions erratiques de mon cerveau. Impossible de me remémorer le numéro. Toutes les portes se ressemblent. J'ai parcouru les deux couloirs d'un bout à l'autre et je suis à nouveau en face de l'ascenseur. Je sors la clé récupérée derrière le miroir chez Beckett. Il doit y avoir une vingtaine de salles, je vais toutes les essayer et on verra bien.

Inlassablement, je tente de faire entrer la clé dans les serrures, mais elles résistent. Il n'y a qu'une porte sans serrure et c'est un placard avec des produits ménagers. De retour devant l'ascenseur, mon sang se met à battre dans mes tempes. Je me concentre. Je suis obligée de m'asseoir sur le sol tellement je me sens faible. La tête qui tourne, un léger écoeurement, l'impression de m'enfoncer dans du coton. J'ai envie de m'étendre sur la moquette et d'abandonner toute résistance. Une crise d'hypoglycémie. Je serre la clé dans ma main jusqu'à avoir mal. J'allonge mon souffle, comme Rémi m'a appris à le faire en essayant de m'initier au pranayama. Tout à coup, un souvenir s'inscrit sur ma rétine : *à côté de la porte numéro 12, il y a une surface noire et lisse où je passe la carte magnétique pour qu'elle s'ouvre.* Je me relève en concentrant toutes mes forces sur mon objectif : la porte 12. Je passe la carte magnétique et elle s'ouvre.

La pièce est immense, d'une blancheur aveuglante et saturée d'une odeur qui mêle formol et désinfectant. Au centre, la machine que j'ai vue au commissariat. Un long tube muni d'une planche, recouverte d'un tapis qui doit accueillir les cadavres, et un casque relié à des centaines de filaments réunis en un gros cordon, lui-même branché à un ordinateur. Sur un support, une mémosphère vierge, où l'aiguille en diamant viendra graver la mémoire extraite. *Une autre salle, d'hôpital cette fois. Je suis allongée sur un lit, les pieds dans des étriers. Une femme en blouse blanche coiffée d'une charlotte s'affaire entre mes jambes. Elle marmonne : « Quelle idée*

d'accoucher à la maison ! Si vous aviez accouché ici, votre bébé serait peut-être encore vivant. Et je ne vous raconte même pas le désastre là-dedans. Je fais ce que je peux mais franchement c'est un boulot pour un boucher, pas pour un chirurgien ! » Je chancelle. Je m'accroche à une console mais elle est à roulettes et se dérobe. Les paroles ont résonné dans ma tête aussi clairement que si on les avait susurrées à mon oreille. Puis l'effet du souvenir s'estompe, je suis prise de vertige. Je fouille dans mon sac : rien à me mettre sous la dent.

Je fais le tour de la pièce en frôlant les murs. Au fond de la salle, à côté d'un miroir, je sens une rainure quasi invisible. Je distingue une porte, blanche comme le reste, sauf au niveau de ma main où je vois un petit trou de serrure.

J'entends des voix. Des rires. Un roulement sourd. Ça vient du couloir et ça se rapproche rapidement. J'ai beau supplier silencieusement l'univers de ne pas révéler ma présence ici, les voix sont tout près de la pièce d'extraction maintenant. Je sors la petite clé de ma poche en tremblant. J'entends nettement le cliquetis électronique de la porte du couloir qui s'ouvre grâce à une carte magnétique. J'insère la clé dans la serrure de la porte blanche. Elle s'entrebâille. Je me laisse avaler par l'obscurité. Dans un dernier élan, je claque la porte derrière moi, au moment même où celle d'en face s'ouvre en grand.

Le miroir est une vitre sans tain, comme je l'imaginais. À l'endroit où je me trouvais il y a quelques instants, il y a un brancard avec le cadavre d'une femme, nu, recouvert d'un drap jusqu'à la taille. Une dame en blouse blanche s'installe devant l'ordinateur et deux hommes placent le brancard à côté de la machine. Ils peinent à soulever le corps.

— Qu'elle est lourde, une vraie baleine !

— T'as qu'à la pousser sur le tapis, on la remettra sur le dos après.

Ils font rouler la femme comme si c'était un morceau de viande.

— Vous avez encore besoin de nous ?

Elle répond d'un ton autoritaire, sans leur adresser un regard :

— Pas de vous, non. Paul, restez, j'ai un mot à vous dire.

— Vas-y, je te rejoins.

Maintenant qu'ils sont seuls, le fameux Paul avance vers la femme. Mais elle l'arrête d'un geste de la main.

— Attends, je n'ai pas terminé la séquence.

Quand elle a fini de tapoter sur le clavier, elle va enfiler le casque branché à la machine sur la tête du cadavre. Elle retourne à l'ordinateur et lance la procédure d'extraction. Le casque s'illumine, les filaments oscillent comme une chevelure sous l'eau, aspirant les souvenirs cachés dans la matière grise. L'aiguille s'active autour de la sphère. La gravure a démarré.

La doctoresse s'assoit sur le brancard, déboutonne le bas de sa blouse blanche et écarte les jambes. L'homme fixe des yeux le sexe de la femme sans bouger, comme un chien qui attend l'autorisation de se jeter sur sa pâtée. Elle lui tend la main. Il déboutonne son pantalon mais elle le stoppe net dans son élan.

— Pas le temps. On n'a que quinze minutes avant la prochaine extraction.

Le gars remonte sa braguette, s'accroupit devant le brancard et enfouit son visage dans l'entrejambe de la femme. Je me détourne de la vitre, dégoûtée. Derrière le miroir, un micro diffuse les gémissements de plaisir de la femme et les grognements mouillés de l'homme. J'appuie sur la commande et l'espace où je me tiens plonge dans le silence.

J'allume la torche de mon téléphone pour inspecter l'endroit où je suis enfermée. Il s'agit bien du bureau que j'ai vu dans mes souvenirs. Contrairement à la salle d'extraction, je m'y sens en sécurité. L'atmosphère n'a plus rien de médical. Les meubles en bois foncé sont beaux et patinés. Les fauteuils, confortables et profonds, recouverts d'un tissu velouté gris foncé. Au fond de la pièce, la bibliothèque est pleine de livres et de dossiers. Tout est parfaitement rangé et recouvert d'une fine couche de poussière. Est-ce possible que tout soit resté tel quel depuis le départ de Beckett et son emprisonnement ? *Assis dans son fauteuil, concentré, il se*

penche sur sa droite et ouvre un tiroir, en sort un dossier, l'ouvre. C'est le dossier d'un patient, j'en suis persuadée. Se pourrait-il... ?

Je m'assois dans le fauteuil de Beckett et ferme les yeux un instant. Je peux presque sentir sa présence. Quand je suis prête, j'ouvre le tiroir du bureau. Sur un rail, une cinquantaine de dossiers. Dans le tiroir du dessous, autant. L'homme ne faisait pas confiance aux ordinateurs. « *Le papier est plus sûr, Veronica.* » C'est la première phrase prononcée par Beckett qui me revient depuis le « *je t'aime* » du souvenir sur la sphère. Mais cette fois, j'ai entendu sa voix résonner à l'intérieur de mon crâne où elle se grave de manière indélébile. Je feuillette les dossiers. Je n'avais pas idée que mon mentor avait traité autant de cas. Et la presse n'a jamais mentionné une centaine de victimes. Peut-être que la police n'est pas au courant non plus. Les dossiers sont rangés par ordre alphabétique. Je cherche aussitôt mon nom. En vain. En revanche, j'en reconnais certains, notamment ceux qui me sont venus en tête au commissariat. Leïla Seddiki, Norman White, Carmelita Rodriguez, Annabelle Gaillard, Mohammed Bakar, Irina Roche, Morgane Payet, Souali Rey.

Je sors le dossier de Leïla Seddiki. Je reconnais mon écriture sur la fiche d'information, avec l'identité de la patiente et ses antécédents médicaux. La seconde feuille révèle un accord de confidentialité signé par la patiente, Beckett et moi, stipulant que les mémoires ne seront divulguées sous aucun prétexte et que nous sommes liés par le secret professionnel. De mon côté, je m'engage à n'« intégrer » aucun souvenir qui n'appartiendrait pas à la patiente. « Intégrer ». Mettre des souvenirs étrangers à l'intérieur de la tête des gens ? Je ne savais même pas que c'était possible.

Le troisième feuillet est aussi manuscrit mais ce n'est pas mon écriture. Je frémis en en découvrant le contenu. C'est le récit d'une bavure policière. Leïla raconte comment sa mère a été assassinée par un flic devant ses yeux quand elle avait six ans. Elles avaient fui leur pays d'origine, devenu invivable à cause du dérèglement climatique, avec sa sœur encore bébé. Lors d'une émeute, les policiers contiennent la foule, des manifestants les attaquent, les

autres répliquent, la cohue, le chaos. Poussée par les manifestants, la femme tombe sur un policier qui la vise à la tête avec son taser. Elle tressaute, s'écroule au sol, sa tête heurte le trottoir violemment et le sang coule. Son bébé encore dans les bras, la mère convulse puis se fige, sans vie. Le policier a emmené les deux sœurs et les a enfermées. D'abord, il doit empêcher la gamine de le dénoncer. Et puis les enfants sont devenus une denrée rare et précieuse. Il dit à Leïla que désormais il est leur père et il lui ordonne d'oublier le passé. Mais Leïla n'oublie pas et, chaque nuit, la tête de sa mère rebondit sur l'asphalte dans un craquement. La jeune femme supplie Beckett de lui enlever ces souvenirs. *Effacez tout.*

Un mouvement interrompt ma lecture. J'éteins la torche de mon portable. Par la vitre sans tain, j'assiste au départ du brancardier. La femme, elle, reste là, elle attend sans doute l'arrivée d'un nouveau corps. Je regarde l'heure, 14 h 30. Je suis peut-être coincée là pour un moment. Je me sens faible. La crise d'hypoglycémie reprend. Je décide d'emporter les dossiers pour les étudier à la maison. Personne ne s'apercevra de leur absence. J'en glisse autant que je peux dans mon sac à dos. Une quarantaine d'histoires qui doivent être toutes aussi pénibles à lire que celle de Leïla.

De l'autre côté du miroir sans tain arrive un second cadavre sur le tapis de la machine d'extraction. Je m'en détourne. Si je ne me nourris pas, je vais m'évanouir. Au fond de la pièce, une petite porte ouvre sur une salle d'eau avec des toilettes et un lavabo. Je fais discrètement couler un filet d'eau et je bois longuement. Puis je reviens au bureau de Beckett et j'ouvre les autres tiroirs. Dans l'un d'eux, je trouve un paquet de gâteaux. Je me jette dessus, malgré la date de péremption dépassée depuis des années. Les sablés sont mous et rances, mais je revis en sentant le sucre se répandre dans mon organisme. Je pense à Rémi. Elle serait folle de me voir dans cet état. Je me trouve moi-même pathétique, cachée là comme une criminelle, matant le jeu lubrique du brancardier et de la scientifique tout en avalant des biscuits périmés. Cette fois c'est elle qui est accroupie entre ses jambes à lui. Je suis lasse. Je pose la tête sur mes

bras croisés. Les gâteaux étaient vraiment dégueulasses. Je donnerais cher pour être ailleurs, n'importe où. Dans les bras de ma femme.

Je laisse passer un long moment avant de relever la tête. Quand je le fais, un courant électrique traverse ma colonne vertébrale. Encadrés dans l'ouverture, à quelques mètres de ma cachette, se trouvent la blouse blanche, le brancardier et... Kaneko. Je n'entends rien à cause du micro éteint. Je me rapproche du panneau de commande sur la pointe des pieds. J'ai beau savoir que c'est impossible, je suis paniquée à l'idée qu'on me voie au travers du miroir. Au moment d'appuyer sur le bouton du microphone, j'aperçois Sarah, qui est là aussi. Postée comme un cerbère aux portes de mon enfer. C'est elle qui a dû appeler la police en constatant le vol de sa carte magnétique. La garce.

— Elle a dû partir depuis longtemps. Nous n'avons vu personne depuis le début de l'après-midi.

J'ai rallumé le micro au milieu de leur conversation. La femme en blouse blanche, toujours hautaine, est sans doute possible en train de parler de moi. Le commissaire insiste :

— Y a-t-il un autre accès que l'ascenseur ?

— L'escalier de secours, mais quand on sort de l'ascenseur on voit la porte de la salle 12 et jusqu'au fond du couloir. Donc, si elle est descendue ici, elle n'était déjà plus là quand je suis arrivée, à 14 heures.

— Pourtant ma carte magnétique a été utilisée à 13 h 52.

Sarah, la rapporteuse en chemisier de soie. Je retire ce que j'ai dit, elle n'est pas attachante du tout. Le commissaire regarde attentivement autour de lui. Je ne bouge plus d'un cheveu. Il est en train de faire le tour de la pièce en observant le mur. Tout d'un coup il demande, me pointant du doigt à travers le miroir :

— Pourquoi y a-t-il un miroir ici ?

— Aucune idée.

— Il n'y a rien derrière ?

La femme en blouse blanche glisse un regard furtif vers le brancardier qui se tient debout, bras ballants, à côté de Sarah.

— Pas à ma connaissance.

Le commissaire s'approche de ma cachette. Je le perds de vue quand il se baisse pour scruter le mur autour de la porte.

— Il y a une serrure, là. Vous avez la clé ?

— Non.

Sarah s'approche en trotinant, pour vérifier de ses propres yeux.

Ils sont maintenant tous les deux à quelques centimètres de moi. Mon cœur bat à tout rompre et j'essaie de retenir ma respiration.

— Ça alors, c'est fou ! C'est vrai qu'il y a une serrure. Vous croyez qu'il y a une pièce derrière ?

— C'est fort probable.

Il se place face au miroir, plonge son regard dans le mien et j'ai l'impression pénible que c'est à moi qu'il s'adresse quand il dit :

— Je vais revenir.

Puis à la blouse blanche :

— Vous en avez encore pour longtemps ?

— Jusqu'à 18 heures.

— Je serai de retour avant. Ne quittez pas la salle, s'il vous plaît.

Sarah met ses mains en œillère et se plaque contre la vitre. Pendant une seconde, j'ai l'impression qu'elle me voit, mais elle ne voit rien du tout, et d'ailleurs elle a l'air bête avec ses yeux plissés et sa bouche en cul de poule. Je lui fais un doigt d'honneur. Maigre revanche.

Quand les brancardiers déposent un nouveau corps sur le tapis, Kaneko et Sarah ont quitté la pièce. La femme en blouse blanche jette un œil vers le miroir sans tain et fait un signe négatif à son amant qui sort derrière son collègue, penaud. Je suis soulagée d'échapper au moins à une nouvelle scène de cul. Les extractions se succèdent. Ne pas paniquer. Je pourrais appeler Duma pour lui demander de faire diversion mais je ne veux pas l'incriminer. Alors, fuir à toutes jambes en espérant que la femme ne joue pas les héroïnes en tentant de m'arrêter ? Mais je ne peux pas laisser les preuves en évidence pour le retour du commissaire et les dossiers sont trop nombreux pour que je les emporte tous. Paradoxalement, les autorisations d'extraction, signées par les patientes pour des raisons thérapeutiques, pourraient disculper Beckett. Le procédé est illégal, certes, mais ces documents laveraient sa réputation. Beckett n'est pas un criminel. Pas plus que moi. Nous voulions aider ces gens à oublier des traumatismes qui les empêchaient de vivre une vie normale. Même si, comme j'en fais l'expérience depuis six ans, la vie que l'on mène après n'est pas vraiment « normale », mais

diminuée, appauvrie. Beckett et moi n'en avions sans doute jamais eu conscience. Sinon, lui aurais-je demandé d'extraire notre fille de ma mémoire ? Et lui ne l'aurait pas fait. Pourtant les fiches remplies et signées de ma main m'incriminent aussi. Il faut que je les détruise après les avoir photographiées. La seule idée qui me vienne, c'est de les passer dans l'eau et de les presser pour les transformer en pâte à papier. Je plonge toutes les feuilles dans le lavabo rempli d'eau. Le processus est un peu fastidieux et je dois faire des allers-retours jusqu'au miroir pour m'assurer que personne ne vient. Quand l'encre est entièrement diluée, je forme des boules compactes et je les cache dans la bibliothèque, derrière les livres. Je fouille tout soigneusement pour m'assurer que rien d'autre ne peut mettre le commissaire sur ma piste. Rien. J'avais l'espoir de trouver des sphères mémorielles, la mienne peut-être, mais il n'y en a pas. Avec un mouchoir, je frotte toutes les surfaces qu'il me semble avoir touchées afin d'effacer mes empreintes. Puis je m'assois en tailleur sur le sol près de la porte, lumière éteinte. Je serre mon sac à dos contre moi comme une bouée de secours. Il va bien falloir que je sorte d'ici.

Je suis sur le point de pousser la porte et de me jeter vers l'ascenseur. Je vois la femme enfiler son manteau alors j'attends encore un peu. Elle a lancé des regards dans ma direction tout l'après-midi. Je retiens mon souffle quand elle se dirige vers le miroir. Mais c'est pour s'adresser tout bas à la vitre.

— Je ne suis pas fan des flics et encore moins de Sarah. Et je ne pense pas que le docteur Beckett était un criminel mais juste un type passionné qui faisait ce qu'il avait à faire. Alors je vais aller fumer une cigarette et je vais laisser ma blouse ici. Si vous ne voulez pas qu'on vous remarque, je vous conseille de l'enfiler et de baisser la tête devant les caméras de surveillance de l'entrée. Bon courage.

Je remercie en silence ma complice inespérée et j'attends qu'elle soit sortie avant d'entrouvrir la porte. L'air du laboratoire s'engouffre dans mes poumons avec ses relents de morgue. La blouse sent un mélange de pêche et de tabac. Les couloirs sont

déserts. Je ne croise personne dans l'ascenseur. Dehors, je suis aveuglée par la lumière du jour. Pas de commissaire en vue. Une dernière fois aujourd'hui, je me mets à courir, d'abord lentement puis de plus en plus vite, pour mettre loin derrière moi Arescience, ses scènes porno, ses blouses blanches et son bureau secret.

À la maison, je me suis lavée de la tête aux pieds, deux fois, minutieusement. Puis j'ai lu les dossiers. Ils sont tous étalés sur le lit. Les témoignages décrivent un abîme de souffrance, de haine et d'inhumanité. J'ai retrouvé les deux patients, évoqués par le commissaire, qui se sont suicidés quand on leur a montré les rushs mémoriels prélevés par nos soins. Je n'ai pas besoin de voir les images pour comprendre ce qui a pu leur faire péter un plomb. Chez certaines personnes, la mémoire enfouit les événements traumatiques jusqu'à ce qu'elles aient un jour la force de les traiter. Dans le cas de nos patients, qui se sont adressés à nous plusieurs années après les faits, les souvenirs étaient toujours aussi insupportables. Ils étaient persuadés que les enlever à jamais effacerait le mal-être persistant. Les visionner à nouveau sur un écran a dû être insoutenable. Je sais de quoi je parle, c'est mon métier. Je passe mon temps à édulcorer des souvenirs qui, pris les uns à la suite des autres, révèlent en détail les petites bassesses et la laideur de nos gestes quotidiens. J'ai dû apprendre à surmonter mon dégoût en dérushant des milliers d'heures de mémoires. À plonger sans aucun filtre dans des souvenirs de viol, de meurtre, d'inceste, d'humiliation, de violence... Les souvenirs ne sont pas sublimés, comme l'est une image de cinéma avec ses cadrages choisis, ses lumières travaillées, ses ellipses et ses dialogues écrits. La mémoire brute est cradingue, blafarde, rognée aux angles, cahotante. Avant montage, elle tient du film d'horreur de série Z. C'est mon rôle de réalisatrice de travailler cette image pour en faire une œuvre d'art. Écriture, montage, étalonnage, création d'une bande-son, doublage par des comédiens : quand le filmémoire sort de la boîte, il ne reste plus grand-chose de la mémoire originelle.

Balancer sans montage leurs souvenirs violents aux victimes

désireuses de les oublier, ça se rapproche pas mal de l'idée que je me fais de la torture. J'en viens à me dire que la police a détruit tout le travail que Beckett et moi avons entrepris pour soulager les blessures morales. Nous étions les gardiens de mémoires à jamais enfouies. Voilà pourquoi Beckett n'a pas parlé pendant le procès. Le secret professionnel, la morale, la promesse faite aux patients ! Ça me frappe comme une évidence. Si j'avais été à sa place, j'aurais fait la même chose.

Dans la soirée, je reçois un appel de Duma.

— T'as foutu quoi au labo ? Un flic m'a interrogé, je ne savais pas quoi lui dire. T'introduire en douce dans les sous-sols, t'es folle ou quoi ?

— Tu lui as parlé de la mémosphère de Beckett ?

— Bien sûr que non. Mais il a l'air de penser que tu l'as aidé pour l'extraction des victimes. T'as quelque chose à voir avec cette merde ?

— J'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il ne faisait pas ça pour les vendre. C'était plutôt pour aider les gens à oublier des trucs moches qui leur sont arrivés.

— C'est quoi le rapport avec toi ?

— Ça fait cinq ans qu'on se connaît. Tu me fais confiance, Duma ?

— Oui.

— Je n'ai rien fait de mal, je cherche juste à retrouver la mémoire. D'ailleurs tu peux peut-être m'aider. J'ai découvert des documents qui pourraient laver la réputation de Beckett, mais j'ai besoin d'aide pour les classer et entreprendre des recherches. C'est ton truc, ça.

— Vero, ils m'ont collé un avertissement sous prétexte que je t'ai aidée. Tu sais à quel point c'est difficile de trouver un bon job aujourd'hui ? Je peux pas prendre ce risque, j'ai besoin du fric pour la maison de retraite de ma mère.

— Je comprends. Oublie.

— Te mets pas en colère, on peut boire un coup ensemble si tu veux.

— Je ne suis pas en colère, je suis fatiguée. Merci pour l'invitation.

— Fais gaffe à toi, Vero.

J'ai sorti la bouteille de gin que Rémi a payée une fortune pour fêter mon dernier anniversaire. Elle est censée durer un an, on ne boit pas plus d'un shot dans les grandes occasions. Ça fait une éternité que je ne me suis pas bourré la gueule. On n'est pas assez riches pour ça. La dernière fois, c'était à la sortie d'un film produit par Rémi, une soirée clandestine dans un sous-sol de théâtre, au milieu des costumes et des accessoires. On s'était pris la tête avant d'arriver, une énième engueulade au sujet d'un bébé dont je ne voudrais jamais et qui faisait comme un gros trou au milieu de notre couple, un trou noir qui aspirait l'amour, la tendresse, les câlins et le reste, une boule bien compacte, pleine de fiel. Le souvenir de cette soirée me donne encore plus envie de boire, de m'enfiler du gin à grosses lampées, sans modération. J'avais bu comme un trou, vidant tous les verres qui passaient à ma portée. Je riais trop fort, d'un rire qui ne me ressemblait pas. J'essayais de couvrir celui de Rémi, son rire magnifique, innocent et naïf.

J'ai la tête qui tourne tellement que je me suis affalée quand j'ai essayé de me lever du lit. Heureusement, je n'ai pas lâché la bouteille. J'ai titubé jusqu'à la cuisine. Il faut vraiment que je mange, sinon je vais m'évanouir. Dans le frigo, je ne trouve que des légumes et un bout de fromage hérissé de petits poils blancs sur la tranche. Pas le courage de chercher un couteau, je l'avale d'un coup et je fais passer la moisissure avec un peu de gin. Puis je croque dans un gros fenouil bombé.

— T'as l'air con avec ton cul à moitié croqué.

Je parle au fenouil. Pourquoi pas.

— T'es tout blanc là, tout juste sorti de terre. C'était pas ton rêve de finir ta vie dans mon estomac, tu t'y attendais pas, si ? Tu te voyais déjà frimer au soleil avec tes potes les tomates, ou te la couler douce en pastis à l'ombre d'un platane ? Eh ben non, tu finis

bouffé tout cru par Veronica, la reine des cacas ! Ouais, mec, c'est comme ça qu'on m'appelait quand j'étais même. J'avais oublié ça aussi, mais heureusement j'ai retrouvé la mémoire...

Le souvenir vient d'exploser dans ma tête comme un pétard. À l'école, quand j'avais six ans, les autres gamins se foutaient de ma gueule parce que je dormais dans la rue. *Veronicaca, tu pues et ta mère c'est une clocharde. Veroniclodo, Veronicassos*, ils ont de l'imagination les gosses à cet âge pour te faire sentir moins que rien. Tu m'étonnes que j'aie voulu les effacer, leurs petites voix qui me criaient dans les oreilles. *À la récré, j'ai faim parce que ma mère n'a pas de goûter à mettre dans mon cartable, et ils me narguent avec leur barre chocolatée et leur jus d'orange, ils me les mettent sous le nez et ils les retirent en se marrant* comme on fait avec un chien pour rigoler quand on veut le voir ouvrir la gueule et la refermer sur le vide. *Assise la tête sur les genoux dans un coin de la cour, je marmonne des surnoms comme des pansements : Veronicâlin, Veronicaresse*. Je n'avais pas les armes pour me défendre, et je n'en ai pas plus aujourd'hui. Je me bats contre un fenouil, bouteille à la main, à moitié à poil. Je n'ai jamais su comment guérir moi-même, toute seule roulée en boule. J'ai eu ma mère, Rémi, Beckett, Charly, Duma. Sans eux, je n'ai pas la force de mettre un pied devant l'autre. J'ai l'impression d'avoir perdu la guerre avant d'avoir mené la première bataille. Je n'ai même pas été capable de faire sortir un bébé vivant de mon ventre.

Je ne sais plus quand j'ai ouvert la fenêtre. La balustrade m'arrive à mi-cuisses quand je suis debout sur le parapet, et je me penche le plus loin possible, au point d'équilibre. Je me demande ce qu'on ressent pendant la chute, à quel moment on regrette, si on a le temps. Il n'y a pas un bruit dans la rue, les arbres projettent des taches sombres sous le rayon de lune, d'ici on dirait des flaques de sang. Mes yeux fixent un point précis tout en bas, comme une cible.

Un homme surgit dans la lumière. Je sursaute et ce n'est pas moi qui tombe mais la bouteille de gin qui a glissé de ma main. Un instant je redoute qu'elle ne s'écrase sur la tête du passant, je retiens mon souffle, mais elle explose à quelques mètres de lui, un lointain

bruit de verre brisé qui rebondit en écho entre les immeubles. L'homme lève la tête, une fraction de seconde je le regarde et il me semble l'avoir déjà aperçu ce matin, quand je courais vers la maison de Beckett. Je me jette en arrière pour me cacher dans l'obscurité. Une minute plus tard, je sens la nausée me monter dans la gorge. Je me retourne et je vomis sur le parquet. De la bile, de l'alcool, des bouts de fromage et une purée de fenouil. Pauvre légume.

Je porte mon poignet à ma bouche et je me décide à appeler Rémi. Je me vois, vautrée dans les feuilles mortes avec mon vélo cassé. J'ai toujours besoin d'elle.

— Vero ?

— Je te réveille ?

— Oui. Que se passe-t-il ?

— Faut que tu viennes. J'ai bu toute la bouteille de gin et je l'ai fait tomber par la fenêtre, j'ai failli tuer un type.

— ...

— Je sais pas comment faire sans toi. J'en peux plus. J'ai vomi partout, j'ai failli sauter. Rémi, j'ai besoin de toi.

— ...

— Rémi, tu m'entends ?

— Non.

— Quoi non ?

— Non. Cette fois, c'est toi qui viens.

Elle a raccroché.

Le lendemain matin, je me suis réveillée avec un mal de tête atroce. J'ai nettoyé mes conneries de la veille, avalé des œufs au plat avec une salade de tomates, fourré des affaires dans mon sac à dos. Le village sylvestre où Rémi fait sa retraite est accessible par le train mais depuis la gare il faut encore marcher pendant trois heures. Je refuse de l'appeler pour lui demander si on peut venir me chercher en vélo-cargo, je vais me débrouiller. C'est en gros ce qu'elle a sous-entendu hier : démerde-toi.

Il m'a fallu une demi-journée pour arriver là-bas. J'ai suivi une petite route défoncée au milieu de la forêt. Bouleaux, hêtres, chênes. Les premiers signes de l'automne sont là, des feuilles jaunes illuminent la toison verte des arbres. J'ai tourné au panneau de bois qui indique « forêt-village de Ligny ». Le chemin embaume le champignon. J'ai toujours été incapable d'en trouver un seul, alors que leur odeur me donne l'impression qu'il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser. Ma mère a eu beau m'expliquer comment chercher les taches jaunes des girolles près des points d'eau et les couvercles brillants des cèpes sous les chênes, je reste désespérément aveugle aux champignons. Quand on n'aura plus rien à manger en ville, il ne faudra pas compter sur moi pour la cueillette sauvage.

La forêt m'appelle. C'est l'endroit où je me sens chez moi, après ma ville que je rechigne à quitter malgré les demandes répétées de Rémi. Elle dit que les arbres sont de meilleurs compagnons que les humains. J'ai beaucoup randonné avec ma mère la nuit. Elle disait que ça m'aiderait à combattre la peur irrationnelle de la forêt, commune à la plupart des gens. « Dans notre pays, poursuivait-elle,

on ne risque pas plus de croiser un animal dangereux que de se faire trucher par un cambrioleur dans son lit. » Elle me faisait dormir à la belle étoile et j'ai fini par prendre l'habitude d'observer le ciel depuis mon duvet, bercée par les chants des oiseaux et des grenouilles.

En approchant du village, j'aperçois des yourtes de toutes tailles entre les arbres. À l'idée de m'inviter dans la petite communauté, j'ai la même appréhension qu'au temps des rentrées scolaires, quand une ribambelle d'enfants inconnus me scannait des pieds à la tête en préparant son jugement. Je n'ai jamais pu me défaire de cette timidité. Quand nous sommes en société, c'est Rémi qui entame la conversation.

Le village est beaucoup plus grand que je ne l'avais imaginé. On s'active par petits groupes. J'aperçois des enfants concentrés sur le ponçage et la peinture d'un bateau en bois sous l'œil attentif d'un adulte. Un rassemblement de personnes dans une salle à ciel ouvert. L'échoppe d'un fabricant de fours solaires, une réparatrice de vélos, des cueilleurs au potager. Un passant m'indique le lieu des retraites chamaniques. Je m'enfonce dans un chemin qui sinue entre les fougères, dégagé à la serpe. Enfin, j'entends le son des tambours. Ils tapent à l'unisson et les vibrations sont si fortes qu'elles font trembler mes tympans.

Une quinzaine de femmes tapent en rythme, les yeux fermés. L'une d'elles se déplace d'un participant à l'autre. C'est la chamane. Je la suis des yeux et je découvre Rémi à moitié cachée par un arbre, de profil. Je change de place pour mieux la voir. Elle porte une longue robe blanche en lin, une couronne de fleurs de la forêt et elle est pieds nus. Elle brandit le tambour qu'elle a peint, orné d'une grande flamme orange et jaune. Une onde d'amour me traverse, j'ai envie de la serrer dans mes bras. J'ai beau me montrer sceptique quand elle me raconte ses expériences spirituelles, je me suis toujours figuré qu'elle avait réellement quelques pouvoirs magiques, un magnétisme hors du commun, des recettes de potions, la faculté de communiquer avec les animaux... Que si elle se défaisait de son

masque de femme mondaine et parfaite, tout ça sortirait en faisant jaillir une lumière au bout de ses doigts, une lumière qui dissiperait le brouillard perpétuel dans lequel j'évolue.

Quand les tambours s'arrêtent, j'ose faire signe à Rémi. Elle me répond en posant un doigt sur sa bouche pour m'imposer le silence. Elle adresse un mot à la chamane avant de me rejoindre. Je l'embrasse et je la serre dans mes bras. Elle murmure :

— Nous sommes au milieu d'un rituel. Tu peux t'installer dans la yourte qui s'appelle « Minérale » et prendre le lit vide.

Elle s'échappe en sautillant au milieu des branches mortes. Je me sens comme un chevreuil abandonné par sa mère.

J'ai posé mes affaires dans la yourte, sur l'un des quatre lits qui longent les murs en treillis de bois. Je ravive le feu dans le poêle au milieu. Au fond, il y a une grande porte vitrée à trois pans, par laquelle je vois des arbres, un tapis de feuilles, des ronces et des troncs bruns qui rythment le tableau. Douce chaleur. J'enlève ma montre, je pose mon téléphone, je me déshabille et ne garde que ma culotte. Depuis le lit, je regarde le cœur de la forêt qui bat, les feuilles qui bougent doucement dans la brise, les oiseaux qui passent de branche en branche. Le feu crépite, racontant l'histoire de quand il était arbre.

Des escaliers de pierre défoncés, avec des touffes d'herbe entre les marches. Il n'y a pas de rambarde, j'ai peur de tomber, alors quand ça devient trop abrupt, je descends les marches sur les fesses. Tout en bas, il y a une immense porte en bois cloutée. Je la pousse mais elle ne bouge pas et je suis obligée de m'arc-bouter contre elle avec l'épaule pour qu'enfin elle s'entrouvre dans un grincement. Elle a dû rester fermée pendant des siècles. Derrière, je trouve le jardin de la maison de Beckett. Elle est intacte, aucune trace de l'incendie. Je la contourne pour entrer par la terrasse de la cuisine. Je suis subitement debout derrière l'îlot central, un grand couteau à la main. Sur la planche en bois, je vois mon propre corps nu et inanimé. Je dois le découper pour le mettre à cuire mais la viande est dure. Je la débite en tout petits morceaux ; j'ai peur de me

couper la main. Je ne peux pas me résoudre à toucher ma tête, que je laisse entière. Je me demande comment je vais cuisiner ce tas de viande.

Puis je suis à table avec Rémi. Elle me dit que finalement, elle ne va pas manger. Je me rends compte que moi non plus, c'est au-dessus de mes forces. Mais que vais-je faire du plat ? Je dois enterrer la viande quelque part, sinon ça sentira mauvais. Sauf que la maison de Beckett est désormais sous surveillance et que la police pourrait découvrir mes restes si je les cache dans le jardin. J'explique tout ça à Rémi en descendant une échelle très raide. Nous regardons le paysage en silence. Je suis triste et désemparée.

Sur la chaise en face de mon lit, la chamane est assise et me regarde. Elle est très maigre, la quarantaine, couverte de tatouages des pieds à la tête. Ses yeux noirs me scrutent avec douceur. Je me redresse, rabattant maladroitement la couverture sur mes jambes nues.

— Tu as dormi longtemps. J'ai ressenti une grande peine et aussi beaucoup de dissonance. Qu'as-tu vu dans ton rêve ?

Je lui raconte mon étrange cauchemar, encore engluée dans une sensation de malaise.

— Ton âme est fragmentée. Tu as dû subir un traumatisme et, pour se protéger, elle s'est divisée en morceaux, dont certains se sont échappés de toi. C'est elle que tu découpais. Cet état de l'âme peut provoquer des états dépressifs, de la fatigue, de la colère, une impression de ne pas être soi-même.

J'acquiesce, trop stupéfaite pour répondre. Chacun de ses mots résonne en moi comme s'il était d'une parfaite justesse. Cette femme dégage une force et une sérénité infinies.

— Je vais organiser une cérémonie pour toi demain matin. Rémi t'en expliquera le déroulement. Aujourd'hui, tu vas te faire masser par Raymond. Il t'aidera à soigner tes blessures énergétiques et te préparera pour le voyage.

— D'accord.

— Tu peux te joindre à nous pour les repas, tu aideras ensuite à débarrasser et à laver. Ça te convient ?

— Oui.

Elle se lève et quitte la yourte. Rémi entre. Je dois avoir l'air sonnée parce qu'elle me dit en prenant ma tête entre ses mains :

— Tu as une sale gueule, qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Elle est impressionnante, non ? Elle est restée une heure avec toi, ça fait longtemps que tu dors.

Elle presse mon visage contre son ventre, m'embrasse les cheveux. J'enroule mes bras autour de ses hanches, le nez dans le creux de son nombril. J'ai la bouche pâteuse et je me sens trop épuisée pour lui expliquer mon rêve et les propos étrangement justes de la chamane. Elle reprend :

— Elle m'a dit qu'il fallait que tu ailles voir Raymond, je vais t'emmener. Pour la cérémonie, tu n'as pas grand-chose à faire. Elle aura lieu au lever du soleil. Je te prêterai une de mes robes pour que tu te sentes à l'aise, il faudra enlever tous tes biens terrestres et tu t'allongeras au milieu du cercle. Elle jouera du tambour pour toi.

— Elle vient d'où ?

— Elle est née ici de parents mongols, puis elle est allée vivre en Mongolie pendant plusieurs années pour suivre l'apprentissage de chamane. Elle est revenue avec une migration pour nous enseigner ce qu'elle a appris sur le monde.

Sans que je demande rien, elle ajoute :

— J'ai confiance en elle.

C'est tout ce que j'ai besoin de savoir. Rémi s'agenouille et plonge son regard dans le mien.

— On va mettre de côté ce qu'on s'est dit la dernière fois. Ici, il n'y a pas de place pour les disputes. Je t'aime, c'est tout ce qui compte. Ça te va ?

J'acquiesce silencieusement. Une larme coule le long de ma joue. Rémi l'écarte d'un doigt et pose ses lèvres à la place. Puis elle me demande de m'habiller. Je lui obéis comme une enfant. Elle me conduit à une autre yourte qui porte le nom « Cercle » gravé sur un panneau de bois. Elle me fait signe d'attendre, entre puis ressort.

— Tu peux y aller, je l'ai prévenu. Allonge-toi et laisse-toi faire.

Je dois avoir l'air dubitatif parce qu'elle ajoute en me prenant par les épaules, un poil agacée :

— Veronica, lâche prise.

— Tu me connais...

Elle fait la moue en me poussant doucement vers la porte de la yourte.

À l'intérieur, il n'y a pas de meubles, hormis un grand matelas au centre, des lits étroits le long des murs, des bougies un peu partout, un bol d'encens qui fume, répandant une odeur de sauge. Des tentures cramoisies sur les parois en toile. Dans un coin, je vois un drôle d'habit accroché, un mélange de plumes, de poils, de perles, de métal et de morceaux de bois et, au-dessus, une sorte de coiffe d'où partent deux cornes blanches qui ont l'air bien vraies, alors qu'on n'a plus le droit de posséder de trophées d'animaux depuis longtemps.

Un homme me tourne le dos. Il mélange des substances huileuses dans un grand bol. J'attends patiemment qu'il remarque ma présence. Il finit par se retourner. Son visage doux est barré par un grand sourire, des yeux en amande noir brillant et il s'adresse à moi comme s'il m'attendait depuis des jours. Il s'appelle Raymond, il est masseur énergétique.

— Tu peux t'asseoir sur le matelas. Dis-moi, as-tu des douleurs dont tu voudrais me faire part ?

— Apparemment, mon âme est cassée en plusieurs morceaux...

Il éclate de rire.

— Je veux parler des douleurs terrestres, dans ton corps ! Au dos, à la tête, au ventre ? Pour éviter que je te manipule aux endroits qui te font souffrir.

— Ah, pardon. Non, rien de spécial. J'ai été malade il n'y a pas longtemps et j'ai eu mes règles, rien d'autre.

— Souhaites-tu que je masse un endroit en particulier ?

— Euh... C'est la chamane qui m'a dit de venir, je ne sais pas trop.

— Y a-t-il un endroit que tu ne souhaites pas que je touche ?

Je me demande si c'est une question piège. Il sera toujours temps de lui mettre ma main dans la gueule s'il essaie un truc louche. Je réponds que non.

Je me déshabille avant de me coucher sur le matelas. Il me recouvre d'un drap blanc et joint les mains un moment avant de les ouvrir et de les tourner paume vers le bas, à une trentaine de centimètres au-dessus de mon corps. Je ferme les yeux.

Au début, je sens un picotement tout au plus. Puis un frisson. Pourtant je n'ai pas froid. J'ai même plutôt chaud, pas sur le haut du corps où je sens le drap frais, mais dans le dos. Comme si c'était le matelas qui chauffait. Un second frisson, au niveau d'une épaule. J'entrouvre les yeux et je suis surprise de constater que la main du masseur se trouve juste au-dessus.

— Tu t'es blessée à l'épaule ?

— Pas récemment. Mais je me suis fait une entorse aux ligaments il y a quelques années, en tombant de vélo.

— Ce n'est pas guéri.

Tu parles. Je suis mal à l'aise. J'essaie de me détendre, en me concentrant sur la chaleur que je sens monter depuis le matelas. Tout d'un coup, j'ai un mal de tête terrible. Comme un couteau qu'on aurait planté dans ma tempe. J'ouvre les yeux et elle est là, sa main, juste au-dessus de mon front. Je grimace.

— Tu veux que j'arrête ?

— Non non, mais c'est douloureux.

— Je l'ai senti aussi.

Il se met à faire des gestes étranges au-dessus de mon front, comme s'il essayait d'enrouler un fil et de le tirer. Ensuite, il se frotte les mains l'une contre l'autre, on dirait qu'il veut en enlever la saleté. J'ai la vision de Rémi ôtant la grille du fond de la douche pour aller chercher des écheveaux de cheveux coincés dans le siphon à l'aide d'une vieille brosse à dents. Je déteste m'en occuper et j'attends toujours qu'elle se lasse avant moi du bac de douche qui ne désemplit pas. Je me fais engueuler, mais au moins j'échappe au nettoyage de cette masse grisâtre infâme.

Le masseur passe maintenant ses mains au-dessus du drap.

Apparemment il ne trouve rien d'autre à déboucher. Pour la suite du massage, je me tourne sur le ventre. Quand il touche ma peau, la sienne est chaude et poisseuse d'huile. Il enfonce ses doigts dans mes muscles, malaxe mon dos, mes cuisses et mes mollets, se concentre parfois sur des points douloureux qu'il dénoue comme par magie. Je laisse échapper des soupirs et des gémissements de satisfaction. Il fait le tour entier de mon corps, pressant, roulant, malaxant, tapotant.

Enfin, il me demande de me tourner à nouveau sur le dos et il approche un gros bol en cuivre de ma poitrine. Quand il le fait sonner avec le pilon en bois, je sens une onde parcourir l'intérieur de ma cage thoracique. Pareil un peu plus bas. Au niveau de mon ventre, le son grave et métallique se perd dans mes entrailles et l'onde m'envoie une vision de rivière. Mes boyaux se serrent, comme s'ils se tortillaient à l'intérieur. Des larmes montent à mes yeux, par vagues, enflent, gonflent, me submergent. Je me noie dans la rivière et je ressors chercher de l'air, à pleins poumons. Raymond laisse filer le son du bol jusqu'à la dernière goutte, respectant le silence et mes yeux fermés d'où s'échappent des larmes en abondance. Je reste allongée, immobile, pendant une petite éternité où mon cœur se calme, mes yeux sèchent, mon ventre reprend sa forme habituelle. Quand je me redresse, Raymond me regarde avec son sourire doux et ses grands yeux noirs.

— C'était intense.

Il acquiesce.

— Tu vas avoir soif. C'est normal si tu te sens un peu dans du coton.

J'ai réussi à retrouver le chemin de la yourte « Minérale » dans le jour déclinant, je me suis vautrée sur mon lit et je me suis endormie illico, d'un sommeil sans rêve.

Rémi me réveille en me caressant le visage. Elle est assise au bord de mon lit avec un verre d'eau et, sur ses genoux, une robe en coton bleu qu'elle porte l'été quand nous passons la journée à traîner sans rien faire. La cérémonie va bientôt commencer. Je passe la robe et attire Rémi près de moi. J'ai besoin de lui parler maintenant. Pas de Beckett ni des patients, ce sera pour plus tard. Mais ce matin, au moment où je l'ai vue, il est devenu évident que je ne suis pas seulement là parce que j'ai besoin d'elle. Je dois lui dire quelque chose. Cette phrase me brûle la langue et, si je ne la prononce pas, je ne le ferai peut-être jamais. Au risque de la perdre.

— Rémi, je sais pourquoi mon âme ne va pas bien.

Elle me regarde avec attention. Je réalise qu'elle attendait ce moment depuis longtemps. Que je lui donne enfin la clé.

— Tu avais deviné juste. J'étais en détresse quand je t'ai appelée en larmes avant l'accident. J'étais enceinte de Beckett.

Rémi avale sa salive, comme pour faire passer.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

— J'ai accouché d'une petite fille. Elle s'appelle Héloïse. Mais à sa naissance, il y a eu un problème, et elle est morte, Rémi. Mon bébé, il est mort. C'est pour ça que j'ai perdu la mémoire. Je n'ai pas pu supporter sa mort et j'ai demandé à Beckett de m'enlever tous les souvenirs que j'avais d'elle et de lui.

Une larme dans ses yeux. Comme si elle l'avait elle-même perdu, ce bébé. Comme si c'était le sien. Le nôtre. Celui qu'elle désire si ardemment et que je ne peux pas lui offrir parce qu'il est déjà mort. Je la prends dans mes bras. Je connais cette tristesse ; elle est bloquée au fond de ma gorge. Les vibrations du bol de Raymond

l'ont remuée mais, comme de la vase, elle s'est à nouveau déposée tout au fond. Je serre Rémi très fort et je la remercie intérieurement d'être capable d'éprouver ce chagrin, de verser sur mon épaule cette larme bleu foncé sur la robe bleu clair. Elle murmure :

— Héloïse, c'est beau comme nom. J'aurais bien aimé la connaître.

— Moi aussi j'aurais aimé la connaître.

Ma voix s'est brisée. Je me sens tellement coupable. D'avoir fait disparaître l'image d'Héloïse. De l'avoir digitalisée sur une sphère, transformée en matériel informatique, code binaire et impulsions électriques. De m'en être débarrassée froidement. Je l'ai tuée une seconde fois.

Quand nous arrivons dans la yourte de Raymond, maintenant occupée par l'intégralité des membres du cercle et par la chamane, le groupe tape le tambour. Nous nous asseyons entre deux participants mais la chamane me fait signe de venir près d'elle, au milieu. Elle boit dans un bol qu'elle me tend, je bois à mon tour. Du thé noir au lait. Rien de trop exotique. Elle tape cinq coups espacés sur son tambour, faisant taire tous les autres.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

— Veronica, je vais taper le tambour et tu vas voyager. Je vais te guider avec ma voix, puis je te laisserai continuer seule. Quand tu verras des choses venir à toi, des personnes, des animaux, des lieux, laisse-les venir. Ça peut être aussi des sensations, des odeurs, des couleurs. Souviens-toi de tout car tout peut avoir une importance. Ne crains pas les animaux ni les esprits, ils sont là pour te guider, eux aussi. Tu peux leur demander ce que tu veux, accepter ou refuser leurs réponses et ce qu'ils te proposeront. Quand tu entendras cinq coups du tambour plus espacés, ce sera le moment de te réveiller. Compris ?

— Oui.

En réalité, si Rémi n'était pas là, je partirais en courant. Mais j'aperçois également Raymond, qui me sourit toujours et

m'encourage d'un signe de tête.

La chamane se lève. Tous les participants s'allongent, je les imite. Elle se met à taper, assez vite, et je remarque seulement maintenant qu'elle porte des grelots aux pieds et aux mains qui amplifient les sons, déjà assourdissants dans l'espace réduit de la yourte. Je distingue à peine sa voix au-dessus.

— Tu marches sur un chemin, un chemin que tu connais ou que tu ne connais pas mais qui t'est familier. Tu arrives à une clairière. Au milieu il y a un arbre. Un arbre que tu connais ou que tu ne connais pas mais il t'est familier. Tu approches de l'arbre et tu touches l'écorce. Tu t'enracines profondément dans le sol, autant que cet arbre et tous les autres arbres de la forêt. Tu sens tes racines se connecter aux racines des autres arbres. Tu sens maintenant des branches partir du haut de ton corps, de ta tête. Des branches de plus en plus longues, de plus en plus amples, qui montent jusqu'au ciel. Des branches qui se déploient. Tu es aussi large que l'arbre que tu touches et tu dessines un trait d'union entre le ciel et la terre. Puis tu redeviens humaine, tu dis merci à l'arbre. Il disparaît.

J'ai vu l'arbre, au début j'ai résisté. Un trait d'union entre la terre et le ciel. Bullshit. Je me concentre. J'ai regardé l'intérieur de mes paupières, les flashes de lumière. J'allais ouvrir les yeux mais je ne l'ai pas fait. J'ai fini par voir *l'arbre, le chêne près du fleuve où m'a emmenée maman*. Puis plus rien que des bruits de tambour assourdissants.

— Tu avances sur le chemin et tu vois la personne que tu aimes. Qui est cette personne ? Que ressens-tu ?

Rémi. Frisson de chaleur dans tout mon torse, dans tout mon ventre. Amour, intestins et émotions enfouies. Orange. Larmes.

— Elle disparaît. Tu continues le chemin. Il descend de plus en plus profondément sous terre et tu t'enfonces, de plus en plus loin. Tu descends et en bas d'un dernier escalier, il y a ton cœur. Tu lui dis un mot. Que lui dis-tu ?

Je lui dis : « *Ris.* »

— Il disparaît. Tu vois une porte. Tu l'ouvres. De l'autre côté, il y a un lieu que tu connais ou que tu ne connais pas, un lieu qui t'est

familier.

Une porte massive, cloutée, immense. Une porte du Moyen Âge. Je la pousse avec difficulté mais elle finit par s'entrouvrir. Derrière, une forêt noire, dense. Je distingue une forme qui devient nette. Un homme aux longs cheveux noirs en robe rouge foncé. Un natif d'Amérique peut-être. J'avance vers lui pour mieux le distinguer.

— Dans ce lieu, tu rencontres ton animal guide.

Un rat me saute au visage. Petits yeux noirs et grandes dents acérées. Je sursaute de peur. L'Indien me fait m'étendre sur un lit de branchages. Il me prend dans ses bras, un frisson parcourt mon corps. Le rat monte sur mon ventre. Il le trifouille. Il se fait une place. Puis mange mes entrailles. Il tourne et mange en même temps, ronge mon centre, fait un grand trou. Ça ne fait pas mal, ça allège, et en même temps c'est abominablement triste. Je pleure à chaudes larmes et je suis secouée de spasmes. Je suis à la fois un puits de chagrin et profondément soulagée. Mon ventre s'élargit, le trou se creuse, le rat crée à coups de dents et de griffes un grand espace à l'intérieur de moi. Je sens les larmes inonder mes cheveux des deux côtés de mon visage.

Quand le rat a fini sa besogne, l'Indien m'invite à quitter la couche de feuilles. Nous marchons au milieu du village, il m'aide à avancer en me tenant sous les épaules car je suis faible. À la place du ventre, au milieu de ma robe, il y a un grand vide bleu foncé. Comme un ciel la nuit. Un creux qui fait du bien, qui apaise. Un courant d'énergie jaillit de l'endroit où se situe mon cœur.

Les battements de tambour s'éloignent, baissent d'intensité. La voix de la chamane arrive à mes oreilles depuis les limbes.

— Maintenant, tu reviens dans ton corps. Tu reprends conscience. J'ouvre les yeux.

Je mets un moment avant de me redresser. Les larmes coulent encore librement, comme si elles ne dépendaient pas de ma volonté. Je pose les mains sur mon ventre, qui est encore là, entier. Le reste de mon corps est si mou que je peine à m'asseoir. Autour de moi, tous ont l'air aussi sonnés.

La chamane demande si certains d'entre nous ont envie de

raconter ce qu'ils ont vécu. Ils en ont l'habitude, ils parlent chacun leur tour des animaux qu'ils ont incorporés, des esprits qui leur ont transmis des messages. Aussi naturellement que si ça existait vraiment, ailleurs que dans leur tête. Mais je suis beaucoup moins dubitative qu'au début. C'est comme raconter un rêve, finalement. À mon tour, je partage mon expérience. J'ai surtout envie de comprendre ce que je viens de voir et de ressentir, qui m'a eu l'air bien réel et qui m'a laissé une sensation de légèreté. Mais j'ai eu peur du rat.

— C'est un de tes animaux de pouvoir, et il t'a donné un soin. Quand un animal mange ton corps ou t'ingurgite, c'est un soin de guérison.

J'ai du mal à croire que ce rat me voulait du bien. Pourtant, je ne peux que donner raison à la chamane. Je me sens mieux.

— Et ton âme ? Tu ne l'as pas vue ?

— Non.

— D'accord, pour cette fois ça suffit. Mais il faudra que tu reviennes.

J'élude.

Pourtant, je reste avec Rémi les jours suivants. Je ne participe pas aux activités, je passe pas mal de temps à marcher dans la forêt, j'écris mes rêves, mes visions, mes souvenirs retrouvés. Je dessine des rosaces au pied des arbres avec des branches, des feuilles et du lichen. Je reste allongée sur le lit dans la yourte, les yeux perdus vers la fenêtre où la forêt bouge lentement. Je vois des chevreuils, des écureuils qui grimpent à toute vitesse aux arbres, les rayons du soleil à travers le feuillage, vert-jaune le matin et vert-rose le soir. Je n'ai pas envie de lire, ni de parler, ni de bouger. Je me fonde dans l'immobilité du lit, des gros coussins moelleux, une tasse de tisane aux herbes sauvages brûlante dans les mains. Le spectacle du dehors me nourrit et me remplit d'un calme nouveau.

Des oiseaux se posent sur les branches. Si je m'approche de la fenêtre, ils s'envolent. Je redoute de passer ma vie incomplète, étrangère à ce que j'ai perdu.

La chamane me propose de voyager une seconde fois avec elle pour entreprendre la guérison de mon âme. Mais je n'ai pas envie d'ouvrir à nouveau l'intimité de mon inconscient devant des inconnus. Si je suis totalement honnête avec moi-même, je dois admettre que je crains de revoir le rat. Quand j'entends les tambours, de loin, je ferme les yeux et j'essaie de me remémorer les paroles de la chamane au moment où elle m'a guidée. L'arbre, les racines, les branches, descendre l'escalier, la porte, l'animal. Mais je n'aperçois que les lumières diffuses qui bougent à l'intérieur de mes paupières, je frissonne un peu et je m'assoupis. Rémi dit que c'est mon mental qui résiste.

Le dernier jour, alors que nous allons revenir à notre vie citadine, je rallume mon téléphone pour regarder les photos que j'ai prises dans le bureau caché de Beckett. Je lis les fiches d'identité des patients. Certains noms me sont vaguement familiers mais je ne me rappelle pas les éléments précis de leur témoignage, ni ce qui leur est arrivé. Je survole les feuillets pour m'épargner les détails trop pénibles. Cette lecture me met à nouveau en colère. Comment un seul monde peut-il abriter à la fois des écureuils roux, des voyages chamaniques dans les bois et les monstres du quotidien décrits par les victimes ? Car ce ne sont pas des psychopathes, des tueurs en série ou des fous. Ce sont des parents, des amis, des conjoints, des frères et sœurs, des oncles et tantes, des professeurs, des médecins. Ce sont eux les artisans de ces violences, de la plus brutale à la plus insidieuse. Ce sont eux qui profitent de moments de faiblesse, d'intimité, d'autorité. L'horreur au milieu du banal.

Les patients se sentaient incapables de ranger ces expériences dans un coffre du grenier et de continuer leur vie. Le traumatisme s'accrochait à leur peau comme un furoncle qui se remplit de pus. Ces victimes auraient fait n'importe quoi pour oublier. Quitte à s'amputer d'un morceau de leur âme.

Une salle de cours, tard le soir. Je rattrape des cours de maths que j'ai séchés. Le professeur qui a fini par me coller est là aussi.

Il m'interroge sur mes études mais peu à peu ses questions dérivent vers ma vie privée. Je suis flattée qu'il s'intéresse à moi. On plaisante. Il vient s'asseoir près de moi pour m'expliquer un problème, je sens son souffle dans mon cou. Il me demande si je fume. Non, mais je trouve ça cool de dire oui. Il me répond :

— On va faire une pause, il est tard. Promis, je ne dirai rien à tes parents.

Un clin d'œil. Dans la cour, il s'allume une cigarette, tire dessus puis me la tend. Je prends une latte et je tousse, ça le fait rire. On reste un moment en silence, complices. Je retourne terminer mon devoir. Quand j'ai fini, il m'accompagne à la porte mais ne l'ouvre pas, me barrant la route. Il me prend la tête entre les mains. Je suis paralysée. En une fraction de seconde, je sens que tout a changé et que l'homme me mène quelque part où je ne veux pas aller. Il colle sa bouche à la mienne et je garde les lèvres closes. Il finit par me lâcher et s'écarter. J'ouvre la porte et je sors en courant.

Le souvenir a surgi d'un coin sombre de mon cerveau, dans une vague de dégoût et de honte.

Le soir, en rentrant à la yourte, Rémi me surprend en pleine lecture des dossiers. Je lui expose le résultat de mes réflexions. Je vais contacter les patients pour leur demander s'ils veulent récupérer leur témoignage. Je leur expliquerai qu'on s'est trompés, Beckett et moi. Qu'ils doivent faire leur deuil pour vivre avec leurs traumatismes, parce qu'ils ne sont plus qu'une version incomplète d'eux-mêmes. J'ai leur nom, des informations sur eux, je peux faire des recherches. Je les ai tous pris en photo.

Je tends mon téléphone à Rémi. Elle fait défiler les fichiers sur l'écran. Elle agrandit le nom de l'un d'eux. Puis un autre. Elle s'exclame :

— Mais, Vero, on les connaît ces gens ! Pas tous mais regarde : Kamel Ria, et elle, Camille Salomé. Ils apparaissent dans un de tes films ! Ils sont dans les mémoires que tu as montées, j'ai dû leur faire signer une décharge pour droit à l'image.

J'ai un flash. Je suis dans le bureau de Beckett à Arescience et je

prends dans mes bras une femme qui pleure. Camille. Je la connais. C'est moi qui l'ai amenée à Beckett. C'est moi qui ai eu l'idée de la soulager de sa peine.

— Ça va, Vero ? T'es toute blanche.

C'est moi qui ai eu l'idée d'effacer les mémoires traumatiques. Pour aider les personnes que j'ai rencontrées dans la rue en travaillant sur mes filmémoires. J'ai dû découvrir ce qui leur était arrivé en visionnant des rushs mémoriels. Je les ai abîmés, tous ces gens, en pensant les aider ! C'est moi qui aurais dû aller en prison, pas Beckett.

J'enfouis le visage dans mes mains. Je me demande comment j'ai pu être aveugle à ce point. Comment j'ai pu croire que j'étais capable de mettre un terme à la souffrance. Cette Veronica n'existe plus, mais je lui en veux terriblement.

Sur le trajet du retour, nous faisons la liste des personnes que Rémi se rappelle avoir vues dans mes films. Quand elle pointe un nom du doigt, alors, seulement, je reconstitue un souvenir, je revois un visage ou j'éprouve un sentiment de familiarité. Ma mémoire guérit comme une peau écorchée, cellule après cellule.

Il me fallait être seule pour entamer mes recherches, mais maintenant, j'ai besoin de Rémi. Il y a une seule et dernière chose que je ne lui ai pas dite. J'hésite. Elle n'a peut-être pas besoin de savoir.

La vie décide à ma place. Quand nous arrivons à la dernière volée de marches qui mène à notre appartement, Rémi sursaute. Par-dessus son épaule, je distingue une silhouette massive dans un grand manteau. Un chapeau cache son visage. J'ai peur que ce soit Kaneko venu me passer des menottes. Mais la voix de la silhouette s'élève.

— Bonjour Rémi.

Ce n'est pas le commissaire. C'est une voix sortie d'outre-tombe, de très loin et de très près à la fois, une voix qui résonne dans ma tête de plus en plus souvent depuis que la mémoire me revient.

La voix de Beckett.

OceanofPDF.com

J'ai vu le dos de Rémi frémir. Puis elle s'est effacée devant moi et m'a regardée, pleine d'incertitudes, comme pour me demander ce que j'allais faire. Je m'accorde les secondes nécessaires pour découvrir Beckett et noter mentalement mes impressions sur cette première fois qui n'en est pas vraiment une. J'ai l'estomac noué, le cœur qui palpite. Mon corps l'a reconnu avant mon cerveau. Son manteau sombre révèle un corps trapu. Ses yeux bleu très clair sont plus transparents que dans mes rares souvenirs de lui. En même temps que son image s'imprime dans mon esprit, d'autres images me reviennent, plus fugaces. Je les laisse arriver sans essayer de les attraper. Elles se rangent à leur place sur les étagères de mon disque dur interne.

Je lâche mon sac dans l'escalier dont je monte les dernières marches en tremblant. Il me regarde. C'est très perturbant d'être scrutée par ces yeux couleur piscine, éclairés par un rayon de soleil qui vient de la petite fenêtre du palier. Il plisse les paupières, gêné sans doute par le contre-jour. Un élan me pousse vers lui mais je m'arrête avant de le toucher, incertaine. C'est Beckett qui achève mon geste en ouvrant les bras et en me serrant contre lui, d'une étreinte qui m'englobe tout entière. Il murmure contre ma joue « Veronica » et je suis envahie par son odeur puissante d'homme, un mélange de transpiration chaude et de cuir qui traverse mes narines, mes sinus, et va directement jusqu'à mon cerveau. Son parfum réveille chacune de mes cellules, jusqu'à mon ventre que je sens se contracter de désir. Au creux de son cou, baignée dans sa chaleur, je me sens chez moi.

C'est la voix de Rémi qui me ramène à la réalité et à l'inconfort de

la situation. Je la connais trop bien pour ne pas percevoir la dureté dans sa voix quand elle nous invite à entrer dans l'appartement. Elle est trop bien élevée pour lui dire d'aller se faire foutre, qu'il n'est pas le bienvenu dans notre vie, qu'elle seule était là quand il a disparu de la surface de la terre, soi-disant pour mon bien. En réalité elle est persuadée qu'il m'a abandonnée.

Beckett s'écarte et me regarde à nouveau, comme si sa réponse n'était pas destinée à Rémi mais seulement à moi, et qu'il répondait aux autres questions silencieuses qui flottent entre nous deux : « Oui. »

Rémi va faire du thé et je prends le manteau de Beckett pour le poser dans mon bureau. En revenant du bureau, vite, car je crains qu'il ne disparaisse à nouveau, je le vois à la fenêtre en train de scruter la rue. Puis il ferme les rideaux et s'assoit sur le canapé. Il suit des yeux chacun de mes mouvements. Je m'assois sur la table basse, face à lui. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Ça fait longtemps que tu attends ?

Il me rend mon sourire.

— Six ans.

— J'ai du mal à réaliser que tu es bien là.

— Je ne vais pas pouvoir rester, Veronica. On a peu de temps.

— Tu plaisantes ? J'ai cru que tu étais mort. Pourquoi tu n'es pas simplement venu me voir ?

— La principale raison, c'est que j'ai attendu que tu sois prête.

— À quoi ?

— À retrouver tes souvenirs. Je sais que c'est le cas, j'ai trouvé ton mot derrière le miroir à la maison. *Les feuilles mortes*. Tu te rappelles quoi ?

J'ai tellement de questions à lui poser, je ne sais pas par où commencer. Pas le plus douloureux, pas tout de suite.

— J'ai reçu une mémosphère. C'est toi qui me l'as déposée ?

— Oui. J'ai extrait de quoi te mettre sur la piste en effaçant quelques-uns de mes souvenirs. Tu l'as toujours ?

Je jette un regard vers Rémi, je sais qu'elle nous écoute de la

cuisine.

— Non. Elle a été détruite, désolée. Il y avait deux souvenirs-racines. L'un où tu mets le feu à ta cuisine et l'autre avec nous deux en train de... tu vois.

— De faire l'amour ? Ne t'en fais pas, j'en ai plein d'autres, des souvenirs de nous.

Sa voix est douce, caressante.

— Mais pourquoi maintenant ?

— Le procès, la prison. Les autres. Je me suis rendu compte qu'on ne les avait pas guéris, en fait. Et puis j'ai appris que tu n'allais pas très bien.

— Comment ?

Il hésite.

— Ta mère.

— Tu lui as parlé ?

Je suis stupéfaite. Elle m'a dit qu'elle n'avait aucune nouvelle de Beckett. Trahison.

— Je n'ai jamais arrêté de lui parler. Je prenais souvent de tes nouvelles.

Beckett a dû voir la colère sur mon visage car il ajoute :

— Elle voulait te le dire mais je lui ai fait promettre de garder le secret. Pour ton bien. Il fallait te laisser le temps de retrouver les morceaux de ton passé toute seule. Je voulais t'épargner le choc qu'ont subi certains de nos patients.

— Vous me prenez vraiment pour une gamine.

— Si on t'avait obéi, tu ne te rappellerais rien du tout. On a fait ce qu'on a pensé être bon pour toi. Ta mère redoutait que tu sombres dans la dépression.

— Tu veux dire que j'ai déconné.

Il réfléchit avant de répondre :

— Ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est ce que tu veux à partir de maintenant.

Rémi pose un plateau avec la théière et trois tasses sur la table. Un peu trop brusquement. Elle nous sert, prend sa tasse et se pose dans le fauteuil, à l'écart. J'attends qu'elle soit assise avant de reprendre.

Je demande à Beckett s'il a gardé la sphère avec ma mémoire extraite. Il l'a mais aimerait savoir exactement ce que je me rappelle avant de me la rendre. Il n'a pas fait tout ce chemin pour me laisser agir n'importe comment. Je me lève d'un bond. Je n'aime pas sa façon de me parler mais je sais qu'il a raison.

Rémi, elle, est sur le point de le rembarrer. Elle souffle sur son thé pour se donner une contenance. Je la connais si bien. Je devine le bouillonnement, l'agacement, l'excès dans chacun de ses gestes et de ses silences. Une onde électrique qui vient d'elle se propage dans ma colonne vertébrale. Avec Beckett, c'est différent. C'est comme avec un ami d'enfance que je n'aurais pas revu depuis des années. Un passé commun, des racines. Mais je ne sais pas le décrypter et il ne me connaît pas bien non plus.

Je me rassois sur le canapé à côté de lui.

— J'ai compris la leçon. Rends-moi ma mémoire.

Calmement, il se lève et se dirige vers mon bureau. Je le vois glisser la main dans une poche de son manteau. Quand il revient, il pose une sphère sur la table basse. Je dois lui dire le nom qui me brûle la langue et flotte entre nous.

— Je me souviens de toi. Des patients. Je sais que c'est moi qui ai eu l'idée des extractions.

Un silence. Un trouble.

— Je me rappelle Héloïse.

J'avale une grande bouffée d'air pour avaler mes larmes. J'ai pris soin de ne pas trop penser à elle depuis la séance de reconstruction mémorielle au commissariat. Si je n'y prête pas attention, si je ne me concentre pas sur le souvenir, je peux le laisser de côté, dans un petit coin sombre de mon cœur. Je ne suis pas triste en permanence. Ce n'est pas invivable. Parfois, j'ai volontairement ravivé le souvenir, comme on mordille les lèvres gercées pour le plaisir de sentir une douleur, juste un peu, pour que ça pique. J'ai fermé les yeux sur ses paupières transparentes, sur ses minuscules lèvres bleues. Je me suis attachée à l'image du petit corps inerte, sanglant de placenta, gluant de mes fluides corporels. Puis je me suis mise à pleurer vraiment, profondément, en murmurant son prénom.

Héloïse. Comme si je me pinçais la peau de plus en plus fort pour que ça laisse une trace rouge. Héloïse.

Je ne dis pas tout ça à Beckett, je plonge seulement mon regard mouillé dans ses yeux dont le bleu se brouille. Il n'a pas besoin d'entendre ce que j'ai à dire parce qu'il a probablement la même plaie à vif à l'intérieur de lui. Je me rappelle avoir pleuré dans ses bras, lui dans les miens. Inconsolables. Il a accepté d'effacer jusqu'aux souvenirs de notre amour, parce qu'il me comprend. S'il en avait eu le courage, il aurait peut-être fait la même chose. Mais il fallait bien que l'un de nous deux endosse le rôle de gardien, pour ne pas effacer Héloïse à tout jamais.

— Elle est où ? Il y a une plaque ?

— Oui. Une toute petite plaque sur une colonne en pierre. Elle a été incinérée et nous avons répandu ses cendres dans le jardin du souvenir au cimetière près de la maison. Ta mère était là avec Charly. Je devais te soutenir pour que tu tiennes debout. Tu n'as pas dit un mot pendant sept jours.

Il me raconte que je n'avais pas cessé de pleurer, triturant une peluche achetée pour la naissance. J'avais d'abord arraché tous ses poils, le regard vide, avant de la déchirer en lambeaux que je m'étais mise à mâchouiller. Beckett avait dû me la retirer de force pour m'empêcher d'étouffer. Il avait très peur pour ma santé mentale. Comme tout le monde autour de nous. C'est pour ça qu'il avait accepté de procéder à l'extraction, pour me sauver la vie. Ma mère avait insisté pour que je voie un psy, mais je n'y allais pas. Je leur mentais. Je passais ma vie au cimetière, sans dormir, sans rien avaler. Je devais me confier à une amie. Il avait pensé à Rémi, que je ne voyais plus depuis que nous étions ensemble.

Rémi. Je me tourne vers elle. Je l'avais oubliée. Elle est en larmes, silencieuse. Elle pose sa tasse sur la table. Elle vient s'asseoir près de moi. Je me laisse glisser contre elle.

Beckett avait pris un congé sabbatique pour s'occuper de moi. Je ne sortais plus de notre chambre. Je le laissais à peine me toucher. Puis, un matin, je m'étais tournée vers lui au réveil et je lui avais annoncé très calmement que je voulais tout oublier. Il avait résisté,

essayé de me convaincre de changer d'avis. J'avais commencé à lister tous les souvenirs à cartographier avant l'extraction.

Beckett poursuit :

— Tu savais que si on laissait des trous, tu comprendrais rapidement que tu étais amnésique. Tu as monté certaines séquences, créant des boucles. Tu as également décidé d'enlever ton enfance. Tu voulais retirer toute la laideur de ton cerveau. T'alléger. Tu répétais : je veux être légère comme une plume.

Quand il avait compris qu'il ne me ferait pas changer d'avis, Beckett avait essayé d'imaginer ma vie sans lui. Qui m'accompagnerait au quotidien pour que je ne sois jamais seule et que je ne risque pas de retomber dans ce marasme ? Il avait pensé à Rémi. Il avait implanté des souvenirs d'elle dans ma mémoire récente. Nous avons imaginé un scénario plausible pour expliquer l'état dans lequel je serais après l'extraction. Beckett m'avait aidée à choisir un appartement en ville, dont j'avais implanté des souvenirs dans ma mémoire plus lointaine pour effacer ceux de notre maison.

— Plus on avançait vers l'extraction, plus tu t'éloignais de moi.

J'avais beau tenir un journal du processus, m'explique Beckett, l'implantation de souvenirs changeait toute ma perception de la vie et du monde.

— Et peu à peu tu as commencé à me repousser. Tu disais que c'était bon signe, que ça fonctionnait. C'était comme une rupture.

J'avais persuadé Beckett que nous n'aurions pu surmonter ensemble la mort de notre fille. Un an jour pour jour après mon accouchement, comme pour la fin du deuil, j'ai subi l'extraction définitive.

J'ai arrêté de pleurer. Je suis sortie des bras doux et chauds de Rémi. Je viens de comprendre quelque chose.

— C'est moi qui ai eu l'idée d'extraire la mémoire de tous ces gens. C'est pour ça que tu n'as pas parlé à ton procès ? Tu me protégeais ?

— En partie, oui.

— Mais comment la police a découvert ce que nous faisons ?

— Parce que j’ai fait une grosse connerie.

Après avoir vu et entendu toutes les horreurs que les gens avaient subies, il s’était mis en tête d’agir. Il avait cherché un moyen de les venger de leurs agresseurs, en livrant les sphères à la police. Il n’avait pas réalisé que, parmi les coupables, il y avait le commissaire Kaneko, père adoptif de Leïla Seddiki, qui avait assassiné sa mère pendant une émeute climatique. Il avait gardé Leïla sous sa coupe pour empêcher qu’elle le dénonce. Quand il avait compris que Beckett avait extrait ses souvenirs et détenait la preuve de la bavure, il l’avait accusé de trafic de mémoires pour le Darkweb. Il s’était débrouillé pour que tout le monde pense que c’était lui, l’ordure. Beckett avait décidé de se tenir à carreau en attendant que la fureur médiatique se calme. En prison, il avait réfléchi au moyen de le faire tomber.

— Tu as trouvé ?

— Toutes les puces ont disparu, sans doute détruites par ce fumier. Sa fille ne se rappelle rien puisque nous lui avons tout extrait. Donc il ne reste qu’une seule preuve irréfutable.

— Laquelle ?

Beckett pointe la table basse. La mémosphère avec mes souvenirs dedans. Tout est là. Les patients, leur histoire, l’entretien avec la fille du commissaire. Sans doute des images incriminantes puisque je dérushais leurs souvenirs pour leur reconstruire un passé. Et pas seulement ses souvenirs à elle. Dans mes mémoires, il y a les victimes mais aussi tous les bourreaux. Je réalise ce que ça signifie.

— Donc, si je décide de réintégrer mes souvenirs, je détruis les preuves.

— Précisément.

Je m’enfonce dans le canapé, sonnée. Rémi se lève et prend la mémosphère. Je fais un geste pour l’arrêter.

— Ça suffit pour aujourd’hui. Vous deux. Je mets la sphère dans ton bureau et je prépare le dîner. Beckett, vous pouvez m’aider ?

Elle n’a pas besoin de l’aide de Beckett pour éplucher les légumes, elle veut juste l’éloigner de moi. Je ne dis rien parce que je suis

épuisée, incapable de bouger. Il se lève, poli, suit Rémi à la cuisine.

Je suis restée silencieuse pendant tout le repas. Rémi et Beckett se sont chargés de la conversation.

Je détaille leur visage, leurs gestes. Je les trouve beaux. Ils ont en commun une grâce, une lenteur, là où je tangué, maladroite. Je ne les écoute plus. Mon regard s'arrête sur des détails. Beckett, incisives larges chevauchées par les canines pointues, fossette au menton cachée sous des poils courts, doigts longs, osseux aux articulations. Rémi, mèche de cheveux ronde collée dans la nuque, clavicules saillantes qui font miroiter la fine chaîne en or offerte pour nos cinq ans, grain de beauté au creux de la gorge. Quand il fait un mouvement large pour me servir du vin, je reçois un effluve de lessive mêlé à l'odeur de son corps. Le goût de sa langue me revient d'un coup.

Rémi bâille pour annoncer la fin du repas. Comme elle est bien élevée, elle propose à Beckett de rester dormir, pour changer des hôtels miteux où il se cache. Il accepte, disparaît dans la salle de bains. Pendant ce temps, nous déplions le canapé et bordons les draps.

Depuis notre lit, je guette le moment où le trait de lumière jaune sous la porte s'effacera. J'entends Beckett se tourner et se retourner sur le canapé. J'essaie de me concentrer sur un roman policier pendant que Rémi lit le script d'un projet en cours et je suis soulagée quand elle le pose pour dormir. Ce ne sont pas les révélations de Beckett qui tournent dans ma tête à ce moment précis. Je passe en revue ses yeux, sa peau, son sourire, ses mains. Les yeux fixés au plafond, j'essaie de me détourner de la sensation de chaleur qui monte de mon ventre, des battements de mon cœur qui s'accélèrent, de la salive qui afflue dans ma bouche. J'entends Beckett bouger, soupirer. Je sais qu'il ne dort pas.

J'ai attendu que Rémi soit secouée de spasmes musculaires pour bouger. Je ne suis pas encore sûre de ce que je vais faire, je veux seulement me lever et imaginer un peu plus longtemps, tous muscles

tendus, que je vais franchir la porte du salon. J'avance d'un pas. Je pourrais marcher jusqu'à lui, entièrement nue, comme si j'étais sûre de moi et de son désir. J'avance d'un pas. Je pourrais m'asseoir sur le bord du lit et lui dire calmement « j'ai envie de toi, c'est tout », et je l'embrasserais, il serait soufflé par mon calme, mon audace, désarmé démuné devant cette impertinence. J'avance d'un pas. Je pourrais aller aux toilettes, il me retiendrait par la main quand je passerais à son niveau et je lui mentirais « je pensais que tu dormais ». Je pose la main sur la poignée de la porte. Je ressens chaque pore de ma peau, chaque nerf, un picotement dans le bout de mes doigts, le dessous de mes plantes de pied, mon sexe qui se dilate. C'est presque désagréable cette sensibilité totale et en même temps c'est bon de ressentir aussi fort ma chair et mon corps. J'hésite, je tourne la poignée, j'hésite, j'écoute, j'hésite, un signe un mouvement même infime Beckett si tu m'entends si tu me sens tu sais que chaque particule de mon être tend vers le tien alors que ça n'a pas de sens et que je l'entends, elle, respirer calmement dans mon dos, innocente. C'est con le corps, le plaisir des organes qui se contractent et se tordent, la chimie incontrôlable du désir. Le vertige, le point de bascule qui sépare la terre ferme du vide.

J'ai entendu un bruit dans le salon, j'ai pris une inspiration et poussé la porte.

Beckett est debout aussi, à deux pas de moi et il a l'air surpris et soulagé que j'aie fait le choix à sa place. Toute mon assurance fond, les fantasmes se dissolvent, la réalité est bien plus prosaïque. Je cache ma poitrine d'un bras et mon sexe de l'autre, il est en caleçon, il bande, aussi gêné que moi, on reste là quelques secondes sans savoir quoi se dire et pendant un instant je me demande si je ne vais pas reculer et refermer la porte, comme si ça n'était jamais arrivé. Je me revois à dix-neuf ans avec mon premier amant, ma première honte, « si tu veux on couche », et je me demande comment j'ai pu être assez naïve pour imaginer autre chose puisque le sexe, ce n'est jamais comme dans les fantasmes.

Comme j'ai fait le premier pas il fait le deuxième, il attrape l'étole en laine de Rémi sur le dossier d'une chaise. Sans un mot, en me

regardant droit dans les yeux, il fait virevolter le tissu autour de moi et le pose sur mes épaules, doux comme un nuage. Beckett m'enveloppe dans le parfum de Rémi et murmure – avec sa voix la gêne disparaît :

— Tu es sûre ?

— Non.

— Tu devrais peut-être retourner dans ta chambre alors.

— Non.

Il me prend dans ses bras. On pourrait penser qu'il me dit adieu et que c'est la fin du rêve sauf que nous savons tous les deux que si nous restons comme ça, l'un contre l'autre, unis dans le souffle, le désir grandira par vagues jusqu'à devenir bien trop grand pour y résister. Ce n'est plus notre raison qui parle, ce n'est même plus nous au présent, c'est le couple que nous avons été, les amants qui n'ignorent aucun détail l'un de l'autre, si habitués à leurs corps qu'ils ne discernent plus où s'arrête l'un et où commence l'autre.

Il caresse mon dos au travers de l'écharpe, je ne bouge pas de crainte qu'il arrête. En cet instant, je réfléchis encore aux conséquences, à Rémi toute proche. Si je parle, si je prononce un seul mot, je romprai l'enchantement et il me laissera partir. Mais je ne dis rien, immobile. Encore une seconde, encore une seconde. Puis il suffit d'un souffle, pour que je lève le nez vers son visage, que j'approche mes lèvres des siennes au point de sentir l'air chaud sortir de sa bouche. Nous restons suspendus. Alors il baisse la tête vers moi et nos nez se frôlent, se caressent, jusqu'à ce que nos lèvres se touchent, timidement d'abord, puis la digue rompt et laisse déferler le désir de six ans d'absence.

Je ne sais pas à quel moment Rémi est sortie de la chambre. J'ai tressailli quand elle a posé sa main chaude sur mon épaule. Elle nous regardait depuis un moment, sans doute, hésitant à s'approcher en nous voyant, lui entre mes jambes et moi à cheval sur lui, arrimée, serrée autour de son buste, tombés tous les deux sur le lit comme un unique arbre abattu par la foudre. Elle a dû nous observer, peser le pour et le contre, traversée par la fureur, la

tristesse et la jalousie. S'est-elle retenue de crier ? Ou a-t-elle été prise du désir de nous rejoindre ? Quand elle me touche l'épaule, je sursaute et je me retourne. Beckett n'a pas le temps de se relever, elle a calculé son coup, elle pose le doigt sur mes lèvres et m'embrasse. Elle ne me laisse pas le choix, je lui dois bien ça. Je l'attire, je la sens peser lourdement contre moi, chercher le sexe de Beckett avec sa main, me pousser vers lui et l'enfoncer en moi, sans cesser de m'embrasser. Je suis assise sur Beckett, dos à lui, face à elle, c'est tellement symbolique que j'étouffe un rire.

Après, nous avons la délicatesse de regagner nos couchages respectifs. Rémi a pris une douche et s'est couchée sans un mot en me tournant le dos. Je frôle son pied avec le mien mais elle l'écarte. J'ai envie de lui dire quelque chose ; rien ne sort. Je ne sais plus si je m'en veux d'avoir cédé au désir de Beckett ou si je lui en veux à elle de m'y avoir encouragée et de me punir ensuite. Je cherche un coupable, nous trois ou personne, peu importe. Du goût de leur langue dans ma bouche, il ne reste que l'amertume.

Le lendemain matin, je me réveille en premier. Rémi est toujours à l'autre bout du lit, difficile de deviner si elle dort ou si elle évite la confrontation. Je rejoins Beckett au salon, une boule au ventre à l'idée de croiser son regard. Il est habillé, assis, les yeux dans le vide. Le canapé-lit est rangé, les draps pliés dessus, son manteau sur le dossier. Aucune trace de la nuit. Je me sens timide.

— Bonjour.

— Je te fais un café ?

Il hoche la tête. Je passe derrière lui pour atteindre la cuisine. Un effluve de son parfum me tord le ventre à nouveau. Je remplis la casserole d'eau et il s'approche, m'entoure de ses bras, le menton sur mes cheveux. Je ne bouge pas, tremblante. L'eau déborde comme l'écho de notre étreinte. Je sursaute quand on frappe à la porte.

— Police !

Beckett se précipite sur son manteau, vers la fenêtre, le bureau, à la recherche d'une sortie de secours. Ça tambourine.

— Police, ouvrez !

Beckett revient et me prend par les épaules, je n’y comprends rien mais je m’accroche à ses yeux qui me fixent.

— Il vient pour moi, Veronica. Ne lui dis rien, il n’a rien contre toi.

— De quoi tu parles ?

— Il devait te surveiller, à moins que ce soient les voisins...

J’ai les larmes aux yeux.

— Écoute-moi, Vero. Il reviendra te chercher. Prenez la sphère avec tes souvenirs et partez. Cachez-vous. Tu as tout ce qu’il faut pour le faire tomber. Ne fais pas confiance à la police, il a des soutiens.

Un grand coup sourd contre la porte.

— Leïla Seddiki, retrouve-la.

Rémi sort de la chambre en courant.

— Joachim Beckett, je sais que vous êtes là !

La voix du commissaire. Beckett m’attire contre lui et m’embrasse.

— Je t’aime, Veronica.

Il se dirige vers la porte et s’adresse doucement à Rémi :

— Prenez soin d’elle.

Puis il ouvre brusquement la porte. Un policier manque de tomber. Derrière, je reconnais le visage d’un homme que j’ai déjà vu quelque part. À la maison de Beckett, le coureur qui est passé devant moi lors de ma seconde visite. Sous mes fenêtres quand j’ai laissé tomber la bouteille de gin. Un policier en civil. Il s’écarte pour laisser passer Kaneko.

— Joachim Beckett, vous êtes en état d’arrestation pour incendie volontaire et trafic de cadavre.

— Je vous suis.

Le commissaire marche jusqu’à moi, menaçant.

— Vous devriez me suivre également, madame Mora.

— Vous avez un mandat ?

— Pas encore.

— Je vais rester là, alors.

— C'est ça, restez là. On se reverra très vite.
Je tremble des pieds à la tête en le regardant s'éloigner. Beckett ne se retourne pas et sort, solide comme une montagne.

OceanofPDF.com

J'ai encore le goût de la salive de Beckett sur mes lèvres. Après son départ, Rémi m'a demandé : « Tu lui fais confiance ? » J'ai répondu oui. Ça lui suffit pour quitter l'appartement et suivre le conseil de Beckett. Par la fenêtre, elle a vu le commissaire partir avec lui mais deux policiers sont montés dans une voiture et n'ont pas bougé.

La preuve de la bavure policière se trouve dans la mémosphère avec mes souvenirs. Kaneko se doute que je suis au courant. Ce n'est donc qu'une question de temps avant qu'il revienne à l'appartement, m'arrête, trouve la sphère et la détruise.

- Je dois la dérusher.
- Ça va te prendre des semaines.
- Il faut essayer, je ne peux pas abandonner Beckett.
- J'en ai rien à foutre de Beckett.
- Fais-le pour moi alors.

J'ai pris mon matériel de montage et dissimulé la mémosphère dans mon soutien-gorge. Pour éviter les flics, nous allons monter sur le toit et passer par le potager partagé, relié à celui de l'autre côté de la ruelle par une passerelle suspendue.

Nous devons nous cacher. Mais où ? C'est tout le problème. Nous n'avons nulle part où aller. C'est Charly qui nous sort d'affaire provisoirement. Elle connaît un endroit où le commissaire ne nous cherchera pas. Nous nous donnons rendez-vous dans un quartier au nord de la ville. Quand je lui dis que je n'y suis jamais allée, elle me répond : « Si, c'est pas loin de là où tu es née, Verochka. » Je pense à ma mère. Si le commissaire veut m'atteindre, elle est en danger aussi. J'ai du mal à digérer qu'elle m'ait menti durant des années au

sujet de Beckett alors qu'elle avait des nouvelles régulières. Je mets de côté mes griefs, ce n'est pas l'urgence.

Nous attendons le coucher du soleil pour sortir. Rémi m'évite. Je lui demande si elle veut parler de ce qui s'est passé la nuit dernière.

— Non.

— Rémi, c'est toi que j'aime.

Elle fait une moue triste.

— C'était juste un souvenir du passé, rien de plus.

Quand nous montons sur le toit, il fait nuit. Ici la nature a repris ses droits sur la ville. Les potagers s'étendent à perte de vue, les façades recouvertes de vigne ont des couleurs automnales. Sur notre passage, les grillons cessent de chanter. Nous avançons rapidement, tête baissée, derrière une rangée de tournesols qui ploient sous le poids de leurs graines. Les lampadaires de la rue sont éteints, une myriade d'étoiles scintille au-dessus de nos têtes et nos yeux s'adaptent à leur faible lueur. Je m'engage la première sur la passerelle métallique qui relie notre toit à celui d'en face. Arrivée au milieu, je m'arrête net. Une nuée d'oiseaux s'envole de la pénombre en piaillant. En plissant les yeux, j'aperçois une silhouette sombre. Je me tourne vers Rémi.

— Il y a quelqu'un.

— On passe par l'autre immeuble ?

Nous rebroussons chemin.

— Arrêtez-vous !

— Merde ! Donne-moi ton sac et cours.

Je prends le sac à dos de Rémi dont je tiens fermement les bretelles pour qu'il cesse de se balancer. Rémi n'est pas sportive, est-ce qu'elle va parvenir à distancer le flic qui nous attendait en haut ? Pourtant, elle file à toute vitesse, c'est fou comme on court vite quand on est poursuivi, ça fait comme un double battement de cœur et une flambée d'adrénaline qui descend dans les jambes. S'ils la touchent je les tue.

— Police, arrêtez !

Le cri résonne dans le silence, une fenêtre s'allume, les voisins veulent assister au spectacle. Quand je franchis la passerelle, j'aperçois le policier d'en bas les mains en porte-voix.

— Arrêtez-vous ou ça va vous coûter...

Je n'entends pas la suite, on est de l'autre côté et on trace au milieu d'un champ de blé tardif, sur le toit du gymnase municipal. C'est le moment où j'ose jeter un coup d'œil en arrière. Il gagne du terrain. Mon cerveau asphyxié cherche une échappatoire mais à part courir je ne vois pas...

— Viens !

Rémi a brusquement bifurqué à angle droit vers un passage étroit, un escalier, un autre toit au-dessus d'une piscine, puis un coude à nouveau. La tôle est nue, rien pour amortir le bruit des pas. Rémi s'arrête net. Devant elle il n'y a qu'un trou. Pas de passerelle, il faut sauter pour atteindre le toit suivant.

— C'est pas très large, on va prendre de l'élan.

— J'y arriverai pas.

— Je saute avec toi.

Je lâche le sac avec tout mon matériel de montage, mais il me gêne, et je lui prends la main. On recule de plusieurs pas.

— À trois on y va.

J'entends un bruit de course dans notre dos.

— Un, deux, trois !

En même temps, poussées par le vent, jambe droite en premier, gauche droite gauche parfaitement synchronisées, on saute au-dessus du vide. Mon cœur remonte jusqu'à ma gorge et le sol arrive, dur, moins loin que ce que j'imaginais cependant. Mes genoux craquent mais je tiens debout et j'aide Rémi dans son atterrissage.

— Ça va ?

— Ça va.

On repart en courant, une de mes chevilles et le bas de mon dos me font mal. Cet immeuble est plus haut que le précédent, nous montons à toute allure une volée de marches en aluminium, moi devant elle derrière. En haut, je l'entends qui peine. Je vais lui prendre la main pour l'aider.

— J'ai plus de souffle, Vero.

— Encore un effort.

Elle me regarde les yeux pleins de larmes, finit de monter l'escalier, se remet à courir. La passerelle est en face. À quelques immeubles, je repère un taillis de jeunes bouleaux et d'herbes hautes. Nous longeons une paroi végétale, dissimulées dans l'ombre. Avec un peu de chance, notre poursuivant va nous perdre de vue. On gagne du terrain à pas feutrés dans l'herbe. Quand nous arrivons au taillis, Rémi s'écroule, hors d'haleine. Je chuchote :

— Cache-toi.

Accroupie à côté d'elle, j'entends son souffle court et affolé. C'est moi qu'ils cherchent, pas elle. Il faut que je...

— N'y pense même pas. On reste ensemble.

— Comment tu...

— Je te connais par cœur.

Je la serre dans mes bras. Un bruit. Le flic est à quelques mètres, il scrute le taillis.

— J'irai plus vite seule. Quand il se sera éloigné tu descendras. Et on se retrouve au foyer de Charly.

Elle essaie de me retenir mais je m'élance à toute vitesse vers le toit suivant. L'homme bondit après moi en jurant. Cette fois il n'est pas loin. Je dévale quatre à quatre l'escalier d'incendie, le type sur mes talons. J'étais optimiste en imaginant le semer, ça pulse dans ma tête. Du moment qu'elle s'en sort ! Où est la passerelle putain, j'ai un moment d'hésitation. C'est le temps qu'il lui faut pour dégainer son arme, presser la détente et me tirer une balle en caoutchouc entre les omoplates.

Le choc m'a jetée à terre. Les premières secondes je lutte pour faire entrer l'air dans mes poumons alors que ma cage thoracique convulse. Le flic me plaque déjà au sol, genou à la base du cou, et me menotte par-derrière en me tirant sur les épaules. Je l'entends vaguement parler de mes droits mais mon champ de vision s'est restreint à la taille d'un trou de serrure.

J'entends un grand coup sourd et le policier s'étale de tout son poids sur moi. Une grosse branche morte de bouleau s'écrase

à quelques centimètres de mon visage.

— Vero !

C'est la voix de Rémi et je sens le corps du policier glisser lentement dans mon dos.

— Aide-moi, il est trop lourd.

Avec toute l'énergie qui me reste, je m'agrippe au sol pour ramper hors de l'étreinte du corps inerte. Il finit par retomber lourdement sur le côté. Rémi m'attrape sous les aisselles pour m'aider à me relever. Je vacille.

— Il est mort ?

— J'en sais rien, j'ai frappé aussi fort que j'ai pu.

J'ai l'impression que mon cœur bat dans mon dos et j'ai envie de vomir.

— Allez Vero, encore un effort.

J'ai des flashes devant les yeux et les jambes en coton mais Rémi me tient fermement et m'aide à avancer. Je reprends des forces quand je comprends que l'issue est proche. Je porte la main à mon soutien-gorge, la mémosphère y est toujours. Notre sauf-conduit.

Le lendemain, cachée au foyer d'accueil de Charly, je ne peux pas m'appuyer à un dossier de chaise ni m'allonger sur le dos à cause de l'hématome entre mes omoplates. Quant à Rémi, elle ne cesse de s'interroger sur l'état dans lequel elle a laissé le policier. Charly est connectée à un bon réseau d'informateurs et réussit à avoir quelques nouvelles. Il est à l'hôpital avec un traumatisme crânien mais il s'en sortira. Étrangement, il n'a pas porté plainte et nos noms ne sortent nulle part alors que nous devrions être recherchées. Ça ne me rassure pas, au contraire. C'est une preuve supplémentaire que Kaneko est coupable et va sans doute chercher à nous faire taire par tous les moyens. Nous devons le prendre de vitesse et réunir des preuves contre lui.

Dans le foyer, où Charly travaille bénévolement, la plupart des femmes se sont échappées de situations familiales sordides. L'amie de ma mère a l'habitude de soustraire ces filles à leurs bourreaux : elle détruit nos téléphones dès notre arrivée. Trop facile de retrouver

notre trace grâce à ces appareils qui enregistrent le moindre de nos mouvements. Charly a obtenu de nous loger temporairement dans un minuscule studio en travaux. En échange, nous l'aiderons à accueillir les femmes et les enfants, distribuer les repas, répondre au téléphone, communiquer avec le Samu social. Ce qui nous laisse peu de temps chaque jour pour dérusher mes souvenirs et retrouver la trace de Leïla. Nous bosserons la nuit.

Charly nous fait prêter ce dont nous avons besoin : ordinateurs, matériel de visionnage, de montage... Nous installons tout cela comme nous pouvons dans la pièce exiguë. Rémi, de son côté, insiste pour m'aider. Je la préviens, dérusher des mémoires, surtout si on connaît bien la personne, ça peut être très dérangement. Elle me verra avec Beckett dans des scènes intimes, sans doute entremêlées aux souvenirs que nous cherchons. Sans parler de nos patients et de leurs expériences traumatisantes. Mais elle n'en démord pas : « Seule, tu en as pour des semaines. » Elle n'a pas tort. Mais elle est trop calme, trop silencieuse pour que je sois pleinement rassurée, ça ne lui ressemble pas. Elle ne me parle ni de Beckett, ni de son passage chez nous, ni de notre nuit à trois. Quand j'essaie de l'évoquer, elle se renfrogne et change de sujet.

De mon côté, je n'ai pas fait une croix sur la possibilité de réintégrer mes souvenirs. Pour accuser le commissaire, je n'ai pas besoin de grand-chose. Je vais isoler les nuages où figure Leïla, son témoignage, la session d'extraction. C'est l'urgence. Mais pour le reste, je ne tiens pas à regarder mes souvenirs les plus traumatisants devant un écran. Si j'en crois la chamane et ses histoires d'âme fragmentée, il faudra que je fasse rentrer tout ce matériau à l'intérieur de moi pour me sentir entière à nouveau.

Pour partager le travail avec Rémi, j'ai transféré la moitié des souvenirs sur une sphère vierge. Je lui demande d'identifier les souvenirs-racines en lien avec Leïla. Pour qu'elle puisse les reconnaître, je lui décris le plus précisément possible le laboratoire d'Arescience, la salle d'extraction et le bureau caché de Beckett. Si elle en trouve un, elle doit m'appeler pour que je l'isole et que je le grave sur un autre support.

Le premier contact avec mes mémoires sur écran est beaucoup moins violent que je ne le redoutais. Contrairement à ce que j'ai vu et revu sur la sphère mémorielle de Beckett, je n'apparais pas à l'image puisque tout est vu au travers de mes yeux. Je reste extérieure aux images qui défilent, d'autant plus que beaucoup de souvenirs me reviennent naturellement. Cela me rend la tâche plus aisée.

Je repère les souvenirs nets et en couleurs, les isole sur une autre sphère, dans un ordre chronologique approximatif. Je reconnais des lieux, des visages. Celui de Beckett, bien sûr, omniprésent dans ces souvenirs que j'ai choisi d'effacer. Dans « notre » maison. Je tombe très vite sur des passages où nous nous embrassons, où nous faisons l'amour. Parmi ces moments, il y a sans doute celui où nous avons conçu Héloïse.

Je jette des coups d'œil discrets à Rémi. Je suis tentée de lui demander ce qu'elle voit, mais je suis trop gênée pour le faire. Jamais personne n'a pénétré aussi profondément mon intimité. Elle réalise le fantasme universel : lire les pensées les plus intimes et secrètes de celui ou celle qu'on aime. Je me dis que je suis sans doute en train de faire une connerie.

Je tombe enfin sur des souvenirs d'Arescience. C'est ennuyeux et répétitif. Je revois mes allées et venues au sein du laboratoire, la pièce qui surplombe la ville où je travaille. Sarah et son tailleur sans un pli. Puis Beckett, dans un magnifique souvenir-racine lumineux, net jusque dans ses contours, rempli de détails visuels et sonores précis. Le genre de souvenir indélébile qu'on se rejoue des centaines de fois dans la tête. C'est sans doute notre première rencontre. Le souvenir a été altéré et figé dans cette image au grain propre. C'est ce qui arrive quand on sollicite beaucoup un souvenir : nous créons une icône.

En visionnant mes souvenirs, je sens en moi des résonances avec des lambeaux de mémoires. Alors je m'arrête, je scrute l'écran, j'observe. La main en suspension au-dessus de la sphère qui projette un hologramme de sa surface, je caresse l'air, je fais des vagues

avec mes doigts, je les écarte, je les regroupe. Je retrouve avec plaisir les mouvements de mon métier. Je n'ai pas perdu la dextérité avec laquelle je naviguais entre les souvenirs-racines pour trouver des pépites. Pour la première fois depuis longtemps, je suis heureuse de dérusher.

De son côté, Rémi a trouvé des souvenirs de mes patients. Dans le logiciel de montage dont je lui ai appris rapidement les rudiments, elle note des noms, des mots-clés, parfois des dates. Ça pourrait nous servir plus tard. Je la vois parfois froncer les sourcils et détourner le regard. J'en ai regardé un avec elle et c'était pénible. Une baston en bas d'un immeuble de cité climatique, comme celle près de chez ma mère. Je connaissais peut-être des gens là-bas. Un jeune homme tente d'empêcher un enfant d'une dizaine d'années de lui voler son sac de provisions. L'enfant le frappe au visage avec un couteau. Du sang gicle de l'œil de l'homme, qui lui assène un violent coup de poing. L'enfant tombe et convulse puis se fige, mort. Sur la fiche du témoin, retrouvée dans les dossiers de Beckett, il dit : « Chaque jour, je me regarde dans le miroir et je vois dans mon œil de verre l'image de cet enfant que j'ai tué. Je ne peux plus le supporter. »

À la fin de la première nuit, nous avons trié et rangé des dizaines d'heures de mémoires, mais il en reste au moins cent fois autant. Je dois me rendre à l'évidence : à deux, nous n'y arriverons pas.

De surcroît, nous devons quitter l'appartement tôt pour laisser la place aux ouvriers qui font les travaux. J'enferme notre matériel à clé dans un placard. Je ne suis pas mécontente de prendre un peu l'air. Charly nous attend. Nous l'aidons au ménage des chambres qui doivent accueillir de nouvelles occupantes, ainsi qu'à servir le déjeuner. Quelques-unes ont le visage bien amoché, d'autres l'air hagard. Il y a beaucoup d'enfants, des bébés qui braillent et des petits qui jouent avec des cartons et des boîtes. Rémi s'occupe d'une petite fille à l'air perdu, moins que sa mère qui pleure, le visage dans les mains. Heureusement, il y a aussi des femmes qui plaisantent. Elles consolent, offrent leur épaule ou des

encouragements, distraient les enfants. Je suis triste de m'être coupée de cette vie-là, de ces gens dont les problèmes me semblaient si importants et graves comparés aux miens. Je me regarde le nombril depuis trop longtemps.

Je décide d'appeler Duma. Lui seul saura exactement où chercher Leïla dans le labyrinthe de ma mémoire digitalisée. J'espère qu'il ne m'en veut plus pour la visite illégale des sous-sols d'Arescience.

— Tu as foutu un sacré bordel, Veronica. C'était déjà compliqué de faire notre métier sans direction stable à la tête du labo, mais là c'est devenu carrément impossible. Depuis que je suis revenu, j'ai eu droit à quatre visites de la police, des saisies de mémoire, des restrictions de droits. Plus moyen de bosser tranquille.

— Ils cherchent quoi ?

— Je ne sais pas exactement. Ces derniers temps, le labo est en difficulté financière, ce sont les retombées de l'affaire Beckett. Mais là, ils nous menacent de fermeture administrative. Ils disent que la machine d'extraction a été utilisée à des fins illégales et que son utilisation devrait être réservée aux forces de l'ordre. J'ai quatre producteurs qui ont décidé de mettre leur film en pause.

— Tu crois que c'est à cause de moi ?

— Non, tu es juste la goutte de trop. Ils n'attendaient que ça pour intervenir.

— J'ai besoin de toi, Duma. Juste une semaine ou deux, tu peux te mettre en congé ?

— J'imagine que c'est pas payé, ton boulot ? Désolé, Veronica. Si je pars maintenant ils ne me laisseront jamais revenir.

Je savais qu'Arescience était dans le collimateur des médias et que mon métier n'avait plus la cote, mais pas à ce point. Je continuerai donc seule avec Rémi.

Nos recherches restent infructueuses. Pas de Leïla. Je fais une overdose d'images et de sons, je ressens comme un mal de mer. Je me préoccupe aussi du sort de Beckett. Grâce aux connexions de Charly, je finis par découvrir qu'il risque un an de prison pour avoir simulé sa propre mort et je sais que le commissaire va tout faire

pour qu'il purge sa peine. En attendant son procès, il ne peut pas sortir et les visites sont interdites. Mais il a survécu à bien pire.

Je rejoins Rémi à la cantine du foyer. Elle sert les repas chauds aux nouvelles arrivantes. Comme nous avons laissé notre sac à dos quelque part sur un toit d'immeuble, Charly nous a prêté des habits de récup et Rémi a troqué ses habituelles tenues sophistiquées contre un jean et des pulls amples qu'elle porte à même la peau, sans soutien-gorge. Elle distribue les louches de soupe et les sourires avec le même naturel qu'elle vend des films, bien que je voie dans ses yeux tristes que côtoyer toutes ces femmes perdues l'atteint plus qu'elle ne le laisse paraître.

Un soir, j'appelle nos voisins pour expliquer notre absence. Deux policiers ont enfoncé la porte de notre appartement. Ils ont retourné l'intérieur comme des cambrioleurs. Le contenu des meubles a été jeté par terre, les matelas soulevés, les placards ouverts. Est-ce qu'ils doivent s'inquiéter pour nous ? Rémi les rassure comme elle peut sans trop en dire. En raccrochant, elle s'écroule.

— À quoi ça leur sert ?

— À nous faire peur. Ils ne savent pas où nous sommes, ça doit les rendre fous.

Je m'inquiète pour ma mère. Quand je raconte l'intrusion des policiers chez nous, Charly promet qu'elle va trouver une chambre pour Ava. Mais maman refuse ; elle ne quittera pas sa maison, encore moins pour revenir dans ce foyer qui lui a laissé des souvenirs amers.

Avec les informations de sa fiche, je retrouve la trace de Leïla en faisant des recherches en ligne. Elle travaille dans une usine de transformation de légumes en proche banlieue et habite un deux-pièces miteux. Sur les réseaux sociaux, quelques photos la montrent avec une femme plus jeune qui lui ressemble. Cette dernière tient l'appareil et sourit de toutes ses dents alors que Leïla a l'air blasé. Aux commentaires, j'en déduis qu'elle pose à côté de sa sœur. Elle a peu d'amis. Il y a des clichés d'un chat roux, d'une manifestation devant les grilles d'une usine, des articles politiques, des dessins

noir et rouge de végétation qui prend feu. Est-ce elle qui les a dessinés ? Si c'est le cas, elle a beaucoup trop de talent pour passer ses journées à visser des bouches. Je me décide à lui envoyer un message pour lui proposer une rencontre. Je prétends que je commence un film-mémoire sur les usines urbaines et les conditions de vie des immigrés climatiques. J'ajoute le lien vers une fausse page professionnelle où j'ai constitué une liste de personnes à interroger où figure le nom de Leïla. Je n'aime pas lui mentir. Elle me répond rapidement qu'elle a vu mes films et qu'elle accepte de me rencontrer. Nous prenons rendez-vous pour le lendemain.

Son quartier est à une heure de marche du foyer. On se retrouve dans un petit café à mi-chemin. Quand elle arrive, je reconnais les symptômes de l'extraction : Leïla a l'air éteinte. Ses yeux ternes contredisent le sourire timide qu'elle m'adresse. Je lui explique que mon film parle des immigrés par le prisme des traumatismes auxquels ils ont été confrontés. Elle tique.

— Je n'ai rien vécu de traumatisant.

— Vous avez de la chance. La plupart des réfugiés que j'ai interrogés ont eu des parcours difficiles. Ils viennent de pays ravagés par la sécheresse ou les inondations, de familles ruinées et parfois décimées. J'ai rencontré aussi pas mal de gens qui avaient des situations sociales plus confortables mais qui ont été touchés par une épidémie ou qui ont perdu des proches.

— Je n'ai rien vécu de tout ça. Mon père est dans la police, je n'ai manqué de rien.

— Alors c'est un choix de travailler à l'usine ?

— Je ne sais rien faire d'autre.

— Vous avez déjà eu l'impression d'avoir des blancs impossibles à combler dans vos souvenirs ?

Elle me regarde en silence. Je décide de commencer par lui parler de moi.

— C'est un phénomène courant quand on a vécu un traumatisme. Il y a quelques semaines, j'ai découvert que j'étais amnésique. Pourtant, je n'avais pas l'impression qu'il me manquait des

morceaux de mon passé.

Elle tapote nerveusement la table avec son index.

— Mais en fouillant, j'ai compris qu'une partie de ma mémoire a été extraite.

— Comment ça, extraite ?

— Vous connaissez Joachim Beckett ?

— Pas personnellement, mais j'ai lu des articles sur lui, bien sûr.

— Il a extrait les mémoires de personnes qui sont venues le voir pour oublier des moments de leur vie insupportables. Il a accepté de les aider.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a dit.

— Si je peux me permettre, qui ça, « on » ?

Elle me jauge avant de poursuivre, comme si elle essayait de comprendre le lien avec mon enquête sur les ouvriers urbains.

— Je vous ai dit que mon père est dans la police. Eh bien justement c'est le commissaire qui a arrêté le docteur Beckett. Il m'a dit que c'est un taré sans remords qui trafique la mémoire des autres. Un pervers.

— Vous faites confiance à votre père ?

Un sursaut. J'y suis allée un peu fort. Je reprends :

— Je sais que ce n'est pas vrai car je fais partie des personnes dont il a extrait la mémoire. J'ai fait appel à lui pour faire disparaître le souvenir de ma fille morte à la naissance. Je n'arrivais pas à faire son deuil.

— Je suis désolée pour vous. Je n'ai pas d'enfant mais j'imagine que ça a dû être une tragédie.

— J'imagine aussi, mais je n'en ai quasiment plus aucun souvenir. Je sais juste que j'étais persuadée qu'oublier était la seule solution pour continuer à vivre une vie normale. Alors il a tout effacé. Mais depuis, je ne me sens plus vraiment moi-même. J'ai commencé à perdre mon inspiration. Je ne sais plus quoi raconter dans mes films. Je me suis éloignée de mes amis, je suis devenue très solitaire. Je refuse d'avoir un enfant avec ma nouvelle compagne, mais je ne sais pas exactement pourquoi. C'est comme si une force intérieure parlait à ma place mais qu'elle ne montrait jamais son

visage.

Elle me regarde fixement, je sens que j'ai retenu son attention. Ça résonne peut-être en elle.

— Je me sens déprimée en permanence, avec un poids sur les épaules. J'ai perdu l'appétit. J'ai perdu ma libido aussi. J'ai l'impression que je suis déchirée de l'intérieur, comme si j'étais double. Je ne me reconnais plus. Mais le pire, c'est qu'avant de savoir que j'étais amnésique, je ne comprenais pas d'où venait cette tristesse.

Ses yeux brillent. Sa voix a changé. Elle me souffle :

— Pourquoi vous me dites tout ça ?

— Je pense que vous le savez. J'ai aussi découvert que je n'étais pas la seule à avoir demandé une extraction de ma mémoire. J'ai retrouvé tous les dossiers des patients de Joachim Beckett. Tous les gens qui ont vécu des choses qu'ils veulent oublier et qui lui ont demandé de les « opérer ».

Je marque une pause puis je sors le dossier de Leïla de mon sac. Son nom figure au feutre sur la couverture. Pas besoin de commentaire. Elle prend le document en tremblant mais hésite avant de l'ouvrir. Sa voix n'est plus qu'un murmure :

— Je savais qu'il y avait quelque chose. Je fais le même cauchemar presque toutes les nuits. Une femme qui convulse et meurt sous mes yeux. J'ai peur d'aller voir un psy et de découvrir des choses.

— Je suis désolée, Leïla. Je pense que vous devez savoir pour avoir une chance d'aller mieux.

Elle baisse le regard. Pose la main sur la couverture. Une main qui a l'air plus vieille qu'elle n'est, calleuse, avec de la crasse sous les ongles. Je sens qu'elle rassemble ses forces pour lire la réponse à sa terrible question. Mais elle sait déjà la vérité, quelque part au fond d'elle.

Quand elle referme le dossier, c'est pour le faire glisser d'un geste brusque sur la table.

— C'est des mensonges.

— Vous savez que tout est vrai. Vous ne voulez pas vous venger ? Voir votre père derrière les barreaux ?

— Et vous, pourquoi vous faites ça ? Vous êtes une hypocrite, c'est dégueulasse de me montrer ça.

Elle s'est levée et avance déjà vers la porte. Quelques secondes et je la perds.

— Je le fais pour nous. Je sais ce que c'est de vivre en petits morceaux, comme si mon âme était déchirée et flottait dans les limbes. Je ne souhaite ça à personne. Je vais contacter tous les autres pour leur dire la vérité. Je vous attendrai. Quand vous serez prête, appelez-moi.

Elle m'a écouté puis a disparu dans la rue sombre, sans se retourner.

Je rentre au foyer, abattue. J'ai peut-être perdu la seule personne susceptible de faire sortir Beckett de tôle. Si Leïla ne me rappelle pas, son père continuera à me harceler, guettant mon premier faux pas pour me boucler aussi. Il nous reste des centaines d'heures de souvenirs à dérusher, un travail de titan. Sans témoin, je doute que les images seules suffisent à faire accuser le commissaire.

Si ça ne me touchait pas directement, je n'aurais jamais contacté Leïla pour lui permettre de dénoncer son père. Elle a raison, je suis une hypocrite, pas particulièrement courageuse, seulement soucieuse de protéger sa petite vie. Je ne suis pas un héros, pas même une militante. Pourtant, je me trouve pour la première fois de ma vie dans la position d'attaquer l'ordre établi pour défendre des innocents. Si je peux aider Leïla, je ne vais pas abandonner là.

Une bonne surprise m'attend au foyer : Duma. En le voyant, je saute de joie. Il s'avère que lui aussi est motivé par des raisons égoïstes pour nous aider. Il vient de se faire virer.

Les ressources humaines d'Arescience l'ont convoqué afin de lui annoncer son licenciement pour motif économique. La prime de départ volontaire est ridicule, Duma aura à peine deux ou trois mois devant lui avant d'être incapable de payer la maison de retraite de sa mère. En attendant de retrouver un poste de psycho-doc, il veut me filer un coup de main.

— Il s'agit bien de réhabiliter le docteur Beckett, c'est ça ? Tout ce qui peut emmerder la direction du labo, ça me va.

Duma, sans doute l'un des plus doués dans sa partie, a vite compris ce que je cherchais. Il nous assigne des rôles précis afin de nous faire gagner du temps. Lui trie et isole les souvenirs-racines à une vitesse folle. Il se débarrasse des déchets, échos, bribes de souvenirs en les copiant sur des sphères dédiées, pour que je puisse plus tard les réintégrer dans mon cerveau. Ensuite, je dois l'aider à situer chacun de mes souvenirs-racines sur une frise chronologique de ma vie épinglée au mur. De son côté, Rémi doit remplir une série de mots-clés et de dates, attribuer un code qui permettra de créer une sorte de bibliothèque de ma mémoire. En deux semaines, nous avons déjà réduit considérablement notre champ de recherche et la pile virtuelle de souvenirs à dérusher diminue.

Le week-end, Duma part rendre visite à sa mère atteinte d'Alzheimer. Rémi est silencieuse. Elle n'a quasiment pas dormi

depuis notre arrivée au foyer. Elle passe ses nuits devant l'écran et la lumière bleue s'imprime sur son visage de plus en plus pâle. Se cacher ici l'épuise. Elle doit encaisser les témoignages des femmes qu'elle croise à la grande table commune du réfectoire mais aussi ce voyage dans ma tête. Chaque jour, elle plonge un peu plus profondément dans des souvenirs de ma vie dont elle était absente. Ceux de mon enfance où elle me découvre renfermée sur moi-même, incapable de créer des liens avec les gamins de mon âge qui ne cessent de me rappeler que je ne fais pas partie de leur monde. Je n'ai pas le droit de jouer à leurs jeux, de rire à leurs blagues ni de les suivre dans leurs conneries. Ce n'est pas mieux au début de mon adolescence où, toujours aussi inadaptée, je rejette les jeunes qui m'entourent.

Un soir au lit, je l'entends sangloter.

— J'ai l'impression que tu es une autre personne quand je vois tes souvenirs. Je ne te reconnais pas.

— Si je voyais ce qui se passe dans ta tête, moi aussi j'aurais du mal à te reconnaître.

— Tu as sans doute raison.

— Fais une pause. Va marcher, lis un bouquin, aide Charly à l'accueil. On peut continuer tous les deux, Duma et moi. Pour lui, c'est juste un job.

— Non. Je veux que tout ça se termine rapidement pour retourner à notre vie.

Ça dure deux mois. Duma nous initie à la psycho-documentation. Manipuler des souvenirs n'a rien à voir avec ouvrir des fichiers sur un ordinateur. Ils sont aussi évanescents que dans notre tête, pas moyen de leur appliquer un logiciel de reconnaissance vocale ou visuelle. Arescience a dépensé des millions en recherche et développement pour tester sans succès des techniques informatiques, mais rien ne fonctionne avec autant de précision que la sensibilité humaine. D'où l'importance de son poste et c'est mauvais signe si on commence à virer des gens comme lui.

Les souvenirs se dérobent aux outils. Il faut les lire et les regarder pour savoir ce qu'il y a à l'intérieur. De la même façon que

prononcer dans sa tête un prénom ne fera pas revenir instantanément l'intégralité des souvenirs dans lesquels nous l'avons dit, je n'ai aucun espoir de retrouver la mention de Leïla autrement qu'en ouvrant le bon nuage mémoriel.

Duma est un artiste. Il oublie notre présence et passe son temps debout, à agiter les bras pour attraper l'hologramme d'un souvenir, le faire passer derrière lui, en agrandir un autre puis le réduire, démarrer la lecture d'un troisième, mettre en pause, revenir en arrière, passer en accéléré. C'est un ballet ; le regarder me fascine.

Les souvenirs ne sont pas classés selon une chronologie linéaire. Si la mémoire est un alphabet, les lettres qui la composent sont rangées selon une logique qui nous échappe : A DU F J M BQ AX BC P AHY LK J SD Y A LD FC, etc. Nous nous efforçons donc de rétablir le bon ordre. Chaque lettre a une couleur, un son, une tonalité, une texture. Duma excelle à déceler l'identité des groupes de souvenirs pour les assembler sans même les visionner. Nous avons ainsi reconstitué la majeure partie de mon enfance et le début de mon histoire avec Beckett.

Mon ami a vite identifié un gros bloc dans lequel je veux éviter de me plonger : celui de ma grossesse et du deuil qui a suivi l'accouchement. Violet, vert, liquide, glauque, rugueux, gluant, aigre, glaire, vomi, aigu, embrumé. Duma m'a demandé de lui détailler les événements qui pourraient figurer dans cette période. J'ai dû raconter tout ce qui m'est revenu en mémoire depuis mon passage dans la machine de reconstruction du commissariat. Il a noté consciencieusement ce que je lui disais sur des fiches qu'il a punaisées tout autour de sa machine de dérush et il grave les souvenirs liés à Héloïse sur une sphère dédiée.

Deux fois, Duma isole un souvenir et me le montre : les patients ont dénoncé des personnes connues, dont on peut voir le visage au moment de l'extraction. Duma a l'œil. Ce n'est pas la première fois qu'il trouve des célébrités dans des mémoires. Chez Arescience, sa direction lui a demandé à plusieurs reprises de censurer des souvenirs avant de rendre les sphères accessibles à la mémothèque. Sur le premier souvenir, on voit distinctement un influenceur anti-

contraception frapper et humilier sa fille qui a amorcé un parcours de changement de sexe. Sur le second, un député Terre Social baisse son pantalon devant un jeune militant.

— Quelle hypocrisie ! On veut voir des filmémoires mais quand on montre des vérités qui dérangent, y a plus personne pour assumer.

— Je comprends que Beckett ait eu envie de faire justice.

— Il s'y est pris comme un pied. S'il avait dévoilé ces souvenirs au public, ton commissaire n'aurait rien pu faire contre lui.

Je demande à Duma de garder les extraits sur une sphère à part, au cas où j'en aurais besoin.

Puis le moment arrive où il me réveille tard dans la nuit pour m'annoncer en chuchotant : « J'ai trouvé. » Il a isolé le souvenir de ma première rencontre avec Leïla, quand elle me raconte les faits. Il s'accroche à ce fil rouge pour dérouler l'écheveau, déterrante peu à peu d'autres souvenirs liés à Leïla. Celui où je boucle des extraits de sa mémoire non traumatique pour remplacer ceux que nous allons extraire. Celui où Beckett lui insère les fines aiguilles de la machine dans la tête et où je découvre les images de la mort de sa mère.

Sur la plupart des souvenirs, le visage du commissaire-meurtrier est en contre-plongée, déformé, monstrueux. Il semble sortir d'un film d'horreur. Nous finissons néanmoins par trouver une image nette et reconnaissable de Kaneko, d'autant plus dérangeante qu'elle a été multipliée une dizaine de fois dans le cerveau de Leïla, comme un écho. Le commissaire est agenouillé avec sa sœur bébé dans les bras et il s'adresse à elle : « *Ta maman est morte, je vais m'occuper de vous.* »

Au matin, quand elle se réveille, j'annonce la bonne nouvelle à Rémi : ça y est, nous avons les souvenirs incriminants, il faut maintenant que je trouve un moyen de convaincre Leïla de porter plainte.

Quand je sonne à sa porte, ce n'est pas elle qui m'ouvre mais sa sœur, que je reconnais grâce aux photos trouvées sur les réseaux

sociaux. Quand je lui dis : « Je viens pour parler de votre père à Leïla », elle me laisse entrer sans un mot et m'accompagne dans la cuisine où sa sœur est debout devant une casserole fumante, une cuillère en bois à la main, les yeux dans le vide.

— C'est Veronica Mora, nous nous sommes vues il y a quelques semaines. Au sujet de votre père adoptif.

Elle sursaute et lance un regard de reproche à sa sœur restée derrière moi.

— J'ai retrouvé les images de notre rencontre, où vous m'expliquez ce qui s'est passé dans votre enfance. Ainsi que de vos souvenirs de cette époque. On a tout ce qu'il faut pour prouver sa culpabilité.

— Je vous ai déjà dit que je ne me rappelais rien.

— Mais moi je me rappelle.

— Tais-toi, Yasmine.

Sa sœur s'approche.

— À quoi ça sert de nier ? Tu ne peux pas continuer à vivre dans cet état.

— Tu étais un bébé, tu ne peux pas te rappeler.

— Je me rappelle que tu pleurais toutes les nuits quand j'étais petite. Tu m'as protégée. Aujourd'hui, je veux faire la même chose pour toi.

Elle se tourne vers moi :

— Madame, montrez-lui les images.

— Non, c'est trop violent. On ne peut pas revoir ses propres souvenirs traumatiques. Votre sœur risquerait de sombrer. Mais je livrerai les rushs à son avocat et ça devrait suffire à faire condamner votre père.

— Vous ne pouvez pas porter plainte à sa place ?

— C'est elle le témoin oculaire, ça n'aurait pas le même impact.

Leïla murmure :

— J'ai trop peur de lui.

— Après ça, tu ne seras plus jamais obligée de le voir.

— Il me dégoûte. Ça me tord les tripes quand j'entends sa voix ou qu'il me prend dans ses bras. Je n'en peux plus.

Elle hésite. Je lui propose d'appeler un avocat. Il prendra les choses en main, elle n'aura plus qu'à se laisser porter. C'est la première étape d'une longue route de guérison. Est-ce que j'y crois moi-même ? Suis-je persuadée qu'elle s'en remettra un jour ? Pas vraiment. Elle vivra avec un poids dans le ventre, elle continuera à faire des cauchemars. Mais, avec un peu de chance, elle pourra aller creuser au fond, tout au fond de sa douleur, pour trouver quoi faire de sa vie. S'engager, aider d'autres victimes, peindre, chanter, que sais-je. Yasmine me promet de convaincre sa sœur alors que je suis sur le pas de la porte, prête à partir.

— Laissez-nous un peu de temps.

— Prenez le temps qu'il faut.

En sortant, mon cœur s'arrête quand je reconnais, sur le trottoir d'en face, le flic qui surveillait mon appartement. En plein jour, au beau milieu de la rue, que peut-il me faire ? Il traverse et se plante devant moi, avant de me tendre une enveloppe.

— Si tu continues, elle retourne à la rue.

Avant que j'aie pu répondre, il a tourné les talons et s'est éloigné. À l'intérieur de l'enveloppe, des photos de ma mère dans sa maison, prises depuis la fenêtre. Ils la surveillent. Ordures. Ils ont sans doute le pouvoir de l'expulser mais ils ne feront rien tant qu'ils espèrent me tenir avec leur menace. Je ne peux pas prévenir ma mère mais je sais ce qu'elle me dirait : « On les emmerde, ces connards. Te laisse pas intimider. »

Je fais un long détour pour rentrer au foyer et tous les dix pas je jette un œil en arrière. Aucune trace du policier. Je me sens étrangement sereine. J'ai un projet. Je veux réaliser un film, sans doute le dernier, pour aider nos anciens patients à guérir de leurs traumatismes. Je veux leur dire qu'il faut se rappeler. Que ça fait aussi partie d'eux, qu'ils le veulent ou non. Qu'au fond du tas de merde, ils trouveront une perle. Une leçon, un rayon de lumière, une raison de continuer. Je vais leur raconter la vérité et leur permettre de comprendre la cause de leur infinie mélancolie.

S'ils sont d'accord, j'utiliserai ma mémoire et ce qu'elle contient de la leur pour monter un filmémoire qui dira notre histoire. Ce qui implique de ne pas réintégrer mes souvenirs dans mon cerveau. Je sais ce que je risque : âme fractionnée, demi-conscience, identité en lambeaux. Mais je suis en paix avec ça.

Je monte l'escalier quatre à quatre, je veux parler de mon idée à Rémi. J'ai l'impression d'avoir avalé une grande bouffée d'air frais. Je me sens ivre. Je veux vivre, créer, faire l'amour et danser sous la pluie. Je franchis les portes du studio en trombe en criant la bonne nouvelle :

— Rémi, je vais faire un film !

Elle n'est plus là. Duma est debout, une lettre à la main. Il pose une main sur mon épaule et me tend l'enveloppe.

— Elle vient de partir, elle m'a laissé ça pour toi. Quand j'ai voulu l'arracher à l'écran, elle en avait déjà trop vu.

Derrière Duma, je vois l'écran de dérush et l'image figée d'Héloïse, avec ses fines lèvres bleues, morte. J'ai un trou noir avant de comprendre : Rémi a lu la sphère interdite. L'accouchement, le bébé, la mort. La cause de notre infinie mélancolie.

Je suis rentrée à l'appartement par le toit. J'entends sa voix quand elle dit : « Je te connais par cœur. » À l'endroit où nous avons sauté au-dessus du vide, main dans la main, il n'y a plus trace du sac à dos dont je m'étais débarrassée. Rémi a dû venir le chercher. J'essaie de me rappeler tout ce qu'il contient. Mon ordinateur, quelques vêtements, nos affaires de toilette, le couteau pliant où j'ai gravé nos initiales. Je suis heureuse qu'elle ait tenu à le récupérer.

Puis Charly m'apprend la nouvelle, reçue de son contact dans la police : Leïla a porté plainte contre son père et il est recherché. Les deux sœurs ont peur des représailles. Elles ne se fient pas aux flics pour retrouver la trace de Kaneko, et moi non plus. Je me terre dans l'appartement en espérant qu'il ne frappe pas à ma porte mais c'est le seul endroit où j'ai envie d'être, où Rémi a laissé son empreinte. Je baigne dans son odeur, je m'habille de ses fringues, je m'enfouis dans son oreiller. Rémi, si c'est pour vivre sans toi, tout ça n'a aucun sens.

Je déplie le mot qu'elle a laissé en partant il y a maintenant deux semaines. Je l'ai lu cent fois, je pourrais le réciter par cœur.

Veronica,

Je n'en peux plus, j'ai besoin d'air. Je suis désolée. Prends soin de toi,

Rémi

J'entre dans l'hiver sans elle et le lit n'a jamais été aussi froid. J'ai envoyé des dizaines de messages, appelé des centaines de fois, aucune réponse. Ma mère n'a pas de nouvelles non plus. Ses amis

ne répondent pas.

Assise sur le plancher sous la fenêtre, les genoux entre les bras, je laisse la douleur me traverser de part en part. Je l'observe qui s'étend, serre mes entrailles, fait jaillir les larmes. Je m'accroche à l'idée de me relever mais je reste au sol. Parfois surprise par des lambeaux de colère. Ou écrasée par la tristesse. Je rejoue des passages de ma vie avec Rémi comme je monterais un filmémoire. *En boucle, rewind, play, pause.* Je murmure son nom sans reprendre mon souffle – Rémi Rémi Rémi Rémi Ré Mi Ré Mi Ré Miré Miré Miré Miré. J'écris des lettres que je déchire ensuite : « Si tu voyais dans quel état tu m'as laissée tu t'en mordrais les doigts. » Ma tête est lourde mon cœur est lourd mes bras sont lourds écrasés écrasants. Dans un éclair lucide je me traîne à mon bureau, et quand je vois les mémosphères triées par Duma je comprends qu'elle a attendu le bon moment pour partir. Que je puisse m'en sortir seule, avec un projet, un avenir. La pensée réconfortante se fraie un passage vers mon cerveau et s'y installe, attendant que je me relève.

Seul le dérushage de mes souvenirs pour monter le film me sort de ce désespoir. Duma a créé des entrées pour chaque patient, je n'ai qu'à les ouvrir une par une. À force de visionner les souvenirs de mes rencontres avec eux, un plan se dessine dans ma tête. Pour le réaliser il faut que je surmonte la peur de croiser Kaneko en bas de l'immeuble. Je dois sortir de chez moi. Pas question d'abandonner maintenant, j'ai une dette envers ses filles. Leïla est terrorisée mais je parle régulièrement avec Yasmine. Elle est persuadée que leur père va se pointer chez elles. Il leur rendait visite tous les deux jours auparavant et il ne doit pas supporter d'avoir perdu le contrôle.

Avant de me risquer dans la rue, j'observe les alentours par la fenêtre une journée entière. Aucun policier. J'ai préparé tout le matériel : ordinateur et station de montage portables, puces mémorielles. Mais, une fois dehors, au coin du premier bloc, la trouille me rattrape. Je fais volte-face et je rentre à l'appartement. Avec Rémi, je me sentrais plus forte. Je tape sur son tambour. Sans conviction au départ mais, rapidement, le son sourd et profond me rassure. Plus fort, plus vite. Je déconnecte, une vibration monte

à mes lèvres, que je module dans ma bouche et que je fais redescendre dans ma gorge. Toute ma poitrine vibre, jusqu'à mon ventre. Je m'entends chanter les mantras qu'elle récitait, comme dans un cocon, ma tête bourdonne. Je m'endors profondément. Le lendemain, ma peur a rétréci et je l'enfouis dans un coin.

J'ai réussi à faire le trajet jusqu'à l'immeuble de Leïla. Je me pose dans la brasserie d'en face, d'où j'ai une bonne vue sur la porte d'entrée. Je déplie la liste des patients à contacter, une petite centaine, ceux dont j'ai trouvé le numéro de téléphone sur le réseau. Tant que je n'aurai pas appelé chacun d'entre eux, je ne bougerai pas ; ça peut prendre des semaines, je vous attends commissaire. Avec mes unités carbone du mois, j'ai droit à quatre cafés, deux thés, une omelette et une salade composée par jour, ce qui devrait suffire à justifier l'occupation d'une table de l'ouverture à la fermeture de l'établissement, pendant quatre semaines. En vérité, sans les revenus de Rémi, je serai vite à sec.

J'ai la voix qui tremble quand j'appelle le premier nom de la liste pour lui proposer un rendez-vous. On ne m'accueille pas à bras ouverts. Certains me raccrochent au nez, d'autres me répondent qu'ils ne veulent plus jamais entendre parler de cette histoire et qu'ils ne se rappellent rien. Je leur donne mon numéro, au cas où. Je finis par en convaincre quelques-uns de venir me rencontrer. Une vingtaine seulement, je vérifie que les souvenirs de nos entretiens sont exploitables pour mon film. J'ai assez de matière pour illustrer ce que je veux raconter. Le reste, ce sera ma propre histoire.

Les entrevues sont chargées. Comme avec Leïla, je commence par leur raconter ce qui m'est arrivé, la sensation de vide, la reconstruction mémorielle et les flashes qui font remonter les souvenirs comme des intrusions dans le cerveau. Ils savent déjà une partie de l'histoire, par la police au moment de l'arrestation de Beckett. Mais je dois leur avouer que Beckett n'était pas seul : je l'ai aidé. Et que j'ai leur dossier s'ils veulent le récupérer. Non, je n'ai plus leurs souvenirs, les mémosphères ont été confisquées par les autorités.

Ces anciens patients sont tous en quête de sens. Ils m'écoutent sans dire un mot mais nous partageons les mêmes failles et je me sens connectée à eux. Je leur explique mon projet. Un film sur ce qui nous est arrivé. Comment nous avons cherché à effacer le traumatisme sans en mesurer les conséquences. Comment nous avons compris qu'oublier n'est pas guérir.

Les immigrés climatiques parqués dans des camps, la guerre civile, les classes politiques qui se cachent sous terre le temps que ça passe en surface, la démission des services publics, les pleins pouvoirs aux forces de l'ordre, l'effondrement financier, les famines, les épidémies, les moyens de transport disparus, les familles séparées par des distances infranchissables, les vieux qui meurent de chaud, les femmes stériles, les enfants mort-nés, les millions de cadavres à nos frontières dont on se sent responsable. Tout ça paraît loin derrière nous – on est trop jeunes pour l'avoir connu –, mais il ne suffit pas d'enfoncer la tête dans un trou pour tout faire disparaître. On s'en est sorti pas trop mal, les survivants reconstruisent, on a appris un truc ou deux qu'on évitera de reproduire, bien sûr on fait toujours des conneries mais on a l'impression qu'on en sait plus que nos parents. Ne pas s'endormir, c'est la raison d'être de ce film.

Depuis deux semaines, je suis assise derrière la vitre de la brasserie. J'argumente, je monte, je déruse, je surveille la porte d'entrée de Leïla et Yasmine, je rencontre, j'explique, je refais l'histoire, je pleure, je ris, je doute. Je ne me suis pas sentie aussi vivante depuis longtemps. Utile. Certains jours sont plus durs que d'autres. Je demande pardon à ces personnes que j'ai amputées d'une partie de leur passé. La plupart m'absolvent car c'était leur choix. Quelques-unes ont besoin d'un coupable. J'accepte de jouer ce rôle et je les écoute en silence jusqu'à la fin de la salve. Le soir, à l'appartement, je m'écroule.

J'avais presque oublié que j'étais là pour lui et quand je le vois de l'autre côté de la rue, je mets un moment à le reconnaître. Je n'ai jamais vu de fugitif mais c'est bien comme ça que je les imaginais,

mal rasés, froissés. Kaneko jette des coups d'œil derrière lui, sans doute pour vérifier que l'immeuble de ses filles n'est pas surveillé. J'envoie un message à Yasmine : *il est devant la porte, n'ouvre pas je m'en occupe*. Puis j'appelle le service des personnes recherchées et je tombe sur un standard. Je donne l'adresse, le nom, la description. « Dépêchez-vous, il ne va pas rester longtemps. » Ils vont envoyer quelqu'un. Le commissaire sonne à l'interphone une seconde fois. Il attend un moment. Il va partir. Je bondis de ma chaise et je traverse la rue sans trop réfléchir. J'attaque :

— Elles ne veulent pas vous voir.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'essaie de réparer le mal que j'ai fait. Vous devriez y penser, ça soulage.

— Je faisais mon boulot.

— C'est ce que vous vous dites pour dormir la nuit ? Un boulot où c'est normal d'assassiner une mère de famille ?

— C'était la guerre, on se faisait dégommer. C'était une victime collatérale.

— Et alors ? Vous êtes un meurtrier, vous auriez dû être jugé. Vous avez détruit la vie de ces deux femmes.

Il fait un pas vers moi, menaçant.

— Si vous me touchez, je hurle.

— Sans moi, elles auraient vécu en foyer. C'est ça que vous auriez voulu ? Vous avez connu le foyer, vous savez comment c'est. Les gamins y entrent mais on ne sait pas comment ils sortent.

— Vous avez juste sauvé votre cul.

— J'ai vu mes collègues faire des choses horribles. Des viols, des règlements de comptes, de la torture. Je ne voulais pas leur ressembler. J'ai sauvé ces deux filles. Je les ai nourries, logées, éduquées. Elles n'ont manqué de rien. Avec d'autres, elles n'auraient pas eu cette chance.

— Vous avez tué leur mère. Si vous les aimez, racontez tout ça à des juges et faites tomber d'autres têtes. On en a tous besoin.

Par-dessus son épaule, je vois la voiture de flics s'approcher.

— Si vous n’êtes pas le parfait connard que j’imagine, vous allez monter dans ce véhicule et rendre des comptes à la société que vous êtes censé servir.

Il se retourne quand la voiture s’arrête. Deux policiers en sortent. Il me regarde, hésite, je le sens prêt à bondir. Mais il me prend par les épaules et me secoue.

— Vous vous prenez pour la morale incarnée. Effacer la mémoire des gens et en faire des films pour gagner de l’argent, c’est indécent. Vous avez le luxe d’avoir survécu aux effondrements, d’avoir un toit, de quoi vous nourrir, une femme, grâce à des gens comme moi qui se sont battus sans états d’âme pour protéger vos frontières. Vous êtes une petite privilégiée qui veut rendre justice pour la mort d’une femme alors que des millions de gens ont crevé de soif et de faim sans qu’on lève le petit doigt.

Les deux policiers l’ont menotté avant de le faire entrer de force dans leur véhicule tandis que le commissaire vocifère :

— Vous, vous faites quoi pour le monde ?

Quand Leïla sort tremblante de l’immeuble, je ne sais pas laquelle de nous deux est la plus bouleversée.

Les pièces à conviction tirées de ma mémoire sont implacables. La presse s'empare de l'affaire. Sur les réseaux sociaux, on déterre les dossiers des nombreuses bavures qui ont accompagné les vagues d'immigration climatique. Sans blanchir Beckett, ils mettent en doute sa culpabilité. Je demande un permis de visite pour aller le voir en prison.

Les journalistes s'acharnent sur la police mais aussi sur tout le procédé d'utilisation de la mémoire. Est-ce moral de recycler des pensées intimes pour vendre des places de cinéma ? Qui contrôle cette industrie : Arescience, une société privée ? Certains défendent l'idée que la fin justifie les moyens. Extraire les mémoires permet de traîner des coupables devant la justice, comme en ce moment. D'autres défendent la liberté individuelle et les dérives potentielles d'une telle pratique. J'évite le débat politique. Je me dépêche surtout d'avancer sur mon film avant que mon métier soit guillotiné sur la place publique.

Désormais seule pour dérusher et monter, je sais qu'il me faudra des mois rien que pour classer et isoler les souvenirs-racines utilisables. Duma est arrivé au bout de son indemnité de départ volontaire, il a pris un boulot à mi-temps et ramené sa mère chez lui afin de s'en occuper. Ce n'est pas le genre de choses qu'on a le droit de dire ou de penser mais j'espère qu'elle va mourir vite et le libérer.

Je me résous à demander l'aide de Charly, la seule personne capable de me faire rire depuis que Rémi m'a quittée. Et à ma mère, qui guettait mon appel. Elle prétend que tout ce qu'elle m'a caché, c'était dans le seul but de me protéger. Elle a fait confiance

à Beckett quand il lui a proposé un plan pour me rendre mes souvenirs petit à petit. Elle qui a tant de mal à faire confiance aux hommes, je la trouve très attachée à « Joachim », comme elle l'appelle. « C'est un homme bien. Je le sens. » Elle ne l'a jamais formulé, mais je me demande si, au fond, elle ne rêve pas qu'il revienne dans ma vie et la fasse à nouveau grand-mère.

Un soir où je l'accable de reproches, elle me crie : « D'abord j'ai perdu ma petite-fille, ensuite j'ai cru perdre ma fille. Il me reste quoi, bordel ! » C'est vrai. Je garde ma peine pour moi, alors qu'elle s'est élargie tout autour de moi comme une onde. La tristesse aussi est communicative. Je ne suis pas la seule à avoir perdu Héloïse.

Beckett attend une réduction de sa peine. Si elle est acceptée, il sortira à l'été. J'ai écrit à Rémi pour lui annoncer la bonne nouvelle. Je suis tellement habituée à partager mes joies avec elle. Aucune réponse. Ça fait deux mois maintenant. Je me console lors de ma visite à Beckett. Au parloir, je le trouve amaigri. Le rationnement est encore plus sévère ici qu'à l'extérieur, me dit-il. Il ne s'attarde pas sur ses conditions de détention, il veut surtout me féliciter d'avoir obtenu de Leïla qu'elle dénonce son père. Je lui décris l'arrestation de Kaneko et la leçon qu'il m'a donnée avant de disparaître dans la voiture.

— Tu n'es pas responsable des malheurs du monde.

— Je n'avais jamais pensé à ça avant, à mon rôle.

— Ton rôle, c'est de raconter des histoires.

Je fais la moue.

— Et Rémi, comment va-t-elle ? Elle m'a pardonné après la nuit chez vous ?

— Je ne sais pas. Elle est partie.

— Partie ? Pour de bon ?

— Oui. Elle m'a quittée parce qu'elle veut un enfant et que je ne peux pas le lui donner.

— C'est quand même courant, les couples sans enfant, aujourd'hui.

— Il n'y a pas grand-chose qui pouvait nous séparer. Sauf ça.

Il plonge son regard dans le mien. Bleu, pénétrant.

— Tu l'aimes ?

— Oui.

— Ça me tue de dire ça, parce que je voudrais te garder pour moi tout seul, mais tu ne peux pas abandonner. Moi je t'ai laissée partir et je le regrette chaque jour.

— Elle ne m'a pas donné le choix...

— Toi non plus. Mais j'ai attendu le bon moment et je suis revenu.

— Sauf que je suis tombée amoureuse d'elle entre-temps.

— Oui, j'ai attendu trop longtemps. Ne fais pas la même connerie, Vero. Retrouve-la.

Je lui prends la main, je la retourne et je place la mienne à l'intérieur. Ça fait longtemps que je n'ai pas touché quelqu'un. Elle me manque. Il continue :

— On croit que c'est facile d'aimer. Mais l'amour qui dure et qui compte, ça ne court pas les rues. Moi, je ne sais pas si je retrouverai ça un jour.

— Et moi, je ne sais pas si je pourrais aimer un enfant à nouveau.

— Alors dis-lui adieu. Demande-lui qu'elle te libère.

— Rémi ?

— Héloïse. Parle-lui. Comment crois-tu que j'ai survécu après sa mort ? Tu t'es effondrée et tu l'as effacée de la surface de la Terre. Mais elle, elle ne nous a jamais quittés. Elle a vécu neuf mois dans ton ventre, neuf mois de fusion totale. bercée par le battement de ton cœur, baignée dans un liquide chaud. Les lumières tamisées par ta peau, les bruits étouffés par ton corps. Pendant deux cent soixante-quinze jours, vous ne vous êtes pas quittés. Elle t'a accompagnée à chacun de tes pas, elle a ri quand tu riais, mangé quand tu mangeais, dormi quand tu dormais. Quand elle bougeait, tu adorais ça, tu caressais sa tête sur le haut de ton ventre. Tu lui chantaient des chansons, tu lui expliquais le monde. À chaque seconde, tu étais la seule à avoir la conscience vive de sa présence parmi nous. Tu étais à la fois elle et toi et je t'en aimais doublement. Tu avais dessiné un avenir pour elle, où tu lui faisais des couettes et où tu l'emmenais à la rivière avec ta mère. Tu avais préparé sa

chambre, choisi chaque tissu et chaque objet avec soin, cousu un petit coussin en forme de nuage. C'est bien la seule fois que je t'ai vue coudre. Elle a eu une telle chance de t'avoir pour mère, même pour neuf mois. La vie c'est comme ça, un bout d'existence et une mort pour l'éternité, mais même si ce bout est un minuscule fragment, ça en vaut la peine. Ne doute pas que tu sois capable d'aimer un enfant à nouveau. Et si tu doutes, parle-lui.

En sortant de la prison, je pleure toutes les larmes de mon corps, assise sur un banc. Des passants ont voulu s'arrêter mais je leur ai fait signe de continuer leur chemin. Je ne pleure pas la mort d'Héloïse, je pleure parce que j'ai tout oublié d'Héloïse dans mon ventre, vivante.

J'ai titubé sur le trottoir. Quand mes sanglots se sont calmés, je me suis mise à courir. J'ai pris le bus qui mène au village de Beckett, à notre village. J'ai couru jusqu'au cimetière et j'ai cherché le jardin du souvenir. Sous un grand chêne, j'ai trouvé une colonne avec les petites plaques. Au milieu de toutes les petites plaques, j'ai trouvé la sienne. Héloïse Mora Beckett. Je l'ai fixée du regard un bon moment assise par terre, le dos appuyé contre l'arbre immense. J'ai senti un frisson dans ma colonne vertébrale, une chaleur quasi imperceptible dans l'air glacé. Elle est là. Pas là au cimetière, mais là avec moi. Elle est revenue, à moins qu'elle ne m'ait jamais quittée. C'est la première fois que je la sens. Je ferme les yeux, je pose les mains sur mon ventre et je pense à elle, mais « pense » est un mot trop faible, je me concentre de toutes mes forces, de tous mes sens, je suis tendue vers elle par toutes les fibres et les cellules de ma chair. Je m'efforce de respirer lentement, pour ne pas risquer de la perdre. Quand tout mon corps est attentif, présent au moindre déplacement d'air, je me mets à répéter son prénom, des dizaines de fois, comme un chant sacré. Héloïse, Héloïse, Héloïse. Puis, je lui dis mon amour, c'est maman, ta maman qui t'aime. Je ne suis jamais venue te voir ici et je te demande pardon, j'ai cru que tu étais partie, que tu m'avais abandonnée, alors que tu étais tout près de moi. J'étais tellement triste de ne pas avoir entendu ton cri, ton souffle, ton rire. De ne pas caresser tes cheveux doux, tes minuscules mains

serrées autour de mon doigt. De ne pas t'avoir nourrie. J'étais désespérée. Je n'ai pensé qu'à moi, je me suis enfermée dans le silence, recroquevillée dans ma douleur. Alors que tu étais si près de moi, si lumineuse, ma fille, mon amour. J'ai cru que tu t'étais évanouie et que tu n'avais jamais existé. Mais maintenant je sais. Grâce à ton papa, mon amour. Tu es là et notre amour n'a jamais disparu. Il t'accompagne, où que tu sois. Il continuera à exister tant que je serai vivante. Je porte en moi toute ton existence. Je me souviens, Héloïse. Je ne t'oublie pas.

J'ai dérushé tous les souvenirs de mes neuf mois de grossesse. Ils sont sur la mémosphère interdite, au milieu de moments de bonheur avec Beckett, ma mère et Charly. *Passé les trois premiers mois de fatigue, je suis resplendissante. Je le sais au regard des gens que je croise. Ils me sourient, me disent que je suis belle, s'écartent pour me laisser passer. Leurs yeux me renvoient mon bonheur, la plénitude de la mère qui s'arrondit. Mon ventre, je le vois. Tout le temps, je baisse les yeux. Je l'admire, je le regarde dans les miroirs, je le caresse, je le touche.* La première fois que je le vois bouger, je sursaute. Je repasse le souvenir plusieurs fois. Pas d'erreur, elle bouge à l'intérieur. *Je glousse, je pose la main de Beckett sur mon ventre pour le lui faire sentir. Il lui parle. Je chante.* Pendant que je découvre ces souvenirs, ma mère et Charly sont debout derrière moi, et nous admirons ensemble mes premiers mois de mère insouciant.

Le film prend forme. Je mêle des morceaux de ma vie intime avec celle au laboratoire avec Beckett. Ma voix enregistrée viendra remplir les trous en off. Les témoignages de nos patients et des souvenirs d'extraction apparaîtront à la fin. Je dois faire vite. Le Conseil de l'audiovisuel ouvre une enquête sur les filmémoires à la suite de la tempête médiatique. Mon nom est épinglé aux côtés de celui d'autres réalisateurs et réalisatrices. Nos défenseurs sont de moins en moins nombreux. L'utilité sociale et la pertinence artistique de ces œuvres sont noyées sous la question de l'immoralité de l'extraction mémorielle. L'activité d'Arescience est

suspendue jusqu'à nouvel ordre.

Beckett sort bientôt. Trois mois que je n'ai pas vu Rémi mais je continue à lui écrire et à l'appeler, chaque jour. Je lui détaille la progression du film. Il sera prêt à la diffusion dans quelques semaines. Je ne sais pas encore comment car les filmémoires seront peut-être interdits d'ici là. Mais je sais pourquoi je le fais et je crois qu'il doit exister. Je lui parle de ma réconciliation avec Ava, de Charly qui demande de ses nouvelles, de Beckett. Je lui parle d'Héloïse. Jusqu'à saturation de son répondeur.

Une fois, elle a décroché. J'ai entendu son souffle. Mon cœur a bondi de joie. J'ai parlé tout doucement, comme si je m'approchais d'un oiseau sans bruit pour qu'il ne s'envole pas : « Rémi je t'aime, reviens. Tout ce que je fais, je le fais pour toi. » Mais elle s'est envolée.

J'ai mis le point final, le dernier son, le carton noir au bout du générique. Le film est terminé. Un ancien ami exploitant a accepté de le programmer un soir, en secret pour une projection privée. J'ai attendu la sortie de Beckett. Et pris le temps de prévenir tous nos patients. J'ai invité Rémi, sans trop d'espoir. Elle est partie depuis six mois.

Le jour de la projection, je vais accueillir Beckett à sa sortie de prison. Il me prend dans ses bras, comme une amie. On a rattrapé le temps perdu durant les parloirs. Mais entre nous il y a Rémi, et il le sait.

Je le conduis à l'appartement où je lui ai préparé un costume. Pour l'occasion, ma mère m'a offert une bouteille de champagne qui trône au milieu de la table dans un pot rempli de glaçons. Je trinque avec Beckett devant les premières images du filmémoire. Elles sont tirées de mes souvenirs de notre étreinte, quand il me dit « je t'aime, Veronica ». Ce même souvenir qu'il m'a envoyé quelques mois plus tôt et qui a tout déclenché. Nous restons en suspens, tout près l'un de l'autre, laissant flotter un instant la possibilité d'un baiser. Mais

le Beckett et la Veronica du souvenir ont disparu, et je sors de mon bureau pour dissiper le trouble.

Je n'ai pas enfilé de robe depuis des années. J'ai tellement maigri que je flotte dans les miennes. Comme Rémi a tout laissé dans le placard, j'emprunte une de ses tenues, une robe portefeuille, en soie vert amande, que je respire en fermant les yeux. Je laisse tomber mes cheveux sur mes épaules. Quand je sors de la chambre, Beckett marque un temps d'arrêt. Ça doit changer de mon éternel jean-baskets.

Ce soir, je ne compterai pas les unités carbone. C'est mon festival à moi. Je nous paie le luxe d'un taxi. À notre arrivée, mes anciens patients sont là. Je m'attendais à la vingtaine de personnes qui m'ont autorisée à utiliser leurs souvenirs. Mais ils sont une centaine, massés sur le trottoir devant le cinéma, tous les visages tordus de douleur, de peur et d'angoisse qui ont peuplé mes journées et mes rêves ces derniers mois. Ce soir, ils me regardent en souriant. Après le procès de Beckett, ils sont restés en contact pour se serrer les coudes. Ceux qui m'ont rencontrée à la brasserie ont contacté les autres, les ont convaincus de venir à la projection. J'ai fait un film pour leur rendre ce que je leur avais pris.

Je serre le bras de Beckett avant d'aller au-devant d'eux. Quand la foule s'écarte pour me laisser entrer dans la salle, je vois ma mère, Charly, puis elle. Rémi. Je ne me suis pas préparée à sa présence et nous nous regardons un moment sans savoir comment franchir les quelques mètres qui nous séparent. Elle sourit mais elle a peur. Je le lis dans ses yeux, elle ne sait pas où se mettre, comment se tenir, quoi dire. Pour une fois, elle hésite. Pour une fois, moi pas. Je suis déjà près d'elle et je l'étreins aussi fort que je peux le faire sans l'étouffer.

— Je suis prête, Rémi. Si tu veux quitter la ville, changer de vie. Si tu veux un enfant.

Elle m'embrasse.

— Tu sais, je...

— Tu n'as pas besoin de te justifier. Je veux juste savoir si tu es revenue pour de bon.

— Oui. Mais j'avais besoin de temps.
— Moi aussi.
— Tu sais que c'est ton dernier film. Avec l'interdiction, on n'aura plus de boulot.
— On trouvera autre chose.
Elle me prend la main, je me tourne vers le public.
— Allons enterrer les filmémoires et tous nos mauvais souvenirs avec !

Cent gueules cassées, cœurs brisés, corps tuméfiés s'engouffrent dans la salle à notre suite. Cent humains qui se souviennent.

Dans le silence recueilli et l'obscurité, quelques lettres tracent une lumière blanche sur l'écran noir, « À Héloïse », puis résonne l'air oublié d'une chanson ancienne.

*Les feuilles mortes se ramassent à la pelle
Les souvenirs et les regrets aussi
Et le vent du nord les emporte*

Dans la nuit froide de l'oubli

OceanofPDF.com

Épilogue

Depuis le studio de Rémi, mon film, *Les Âmes fragmentées*, est diffusé vers mille écrans dans tout le pays dès le soir même. Ce qui est totalement interdit et inédit. L'opération a altéré le fichier d'origine et les souvenirs qui m'appartenaient s'effacent irrémédiablement. Mais mon film a été vu par des centaines de milliers de spectateurs, des extraits filmés illégalement ont été postés en ligne et largement relayés sur les réseaux.

Pendant son procès, encouragé par ce regain d'intérêt public pour les exactions commises pendant les grandes migrations, le commissaire a donné une liste de policiers ayant commis des actes de violence injustifiés. On commence à parler de crimes de guerre.

Ça n'empêche pas le Comité de l'audiovisuel de censurer *Les Âmes fragmentées* sous prétexte qu'il n'a pas obtenu les autorisations de diffusion officielles. Dans la foulée, il ordonne la fermeture de plusieurs studios de diffusion, dont celui de Rémi. Dans le cadre d'une enquête d'envergure sur les violences policières, l'Inspection générale de la police nationale réquisitionne la machine d'extraction d'Arescience et l'intégralité du fonds d'archives mémorielles du laboratoire. Rémi, Duma et moi participons à la première manifestation anti-censure organisée devant leur siège, où des milliers de gens scandent « Rendez-nous notre mémoire » et chantent « Les feuilles mortes ». Mon film est une étincelle qui a foutu le feu.

Hier, nous avons rendu les clés de notre appartement après avoir donné la plupart de nos affaires et de nos meubles au foyer de Charly. Il nous reste l'essentiel, fourré dans un gros sac à dos. Les

albums photo sont chez ma mère où ils ont rejoint ceux de mon enfance sur les étagères de mon ancienne chambre. Nous partons nous installer dans un village-forêt. Élargir notre espace, prendre la route, voir comment ça se passe ailleurs. À Ligny, pour commencer, puis peut-être plus loin. Nous avons déposé une demande, acceptée grâce au soutien de la chamane. Toutes les croyances sont les bienvenues ici, les habitants sont libres de partir à tout moment, aucune pratique communautaire n'est obligatoire au-delà des assemblées citoyennes mensuelles. Rémi aidera à la crèche et animera des ateliers d'écriture documentaire. Moi, je cultiverai la terre et j'écrirai les témoignages de mes patients. Sur des feuilles de papier, en veillant qu'elles ne s'envolent pas dans le vent du nord.

Beckett a promis de venir nous rendre visite. Il remet sa maison en état pour la vendre. Trop de souvenirs. Avant notre grand départ, j'ai préparé mentalement ce que j'allais lui dire : que je l'aime toujours malgré Rémi, que j'ai envie de lui quand il me frôle, que je suis désespérée de le quitter, qu'il est tout ce qui me reste de notre fille. Mais une fois là-bas, debout derrière le comptoir de la cuisine en rénovation, je n'ai pas eu le courage. Les mots sont restés bloqués dans ma gorge et nous avons parlé de tout et de rien, surtout de rien. Peut-être avait-il aussi préparé une déclaration qu'il n'a pas osé exprimer. Je l'ai quitté sans me retourner. J'ai attendu d'être assez loin pour me laisser tomber sur le trottoir et sangloter comme une gamine. Merde, ça fait mal de faire des choix.

Je suis rentrée avec les yeux rouges mais Rémi n'a pas posé de question. Elle m'a tendu un mouchoir. Je me suis dit : *J'ai de la chance d'être aimée*. Il y a des moments où une succession d'événements ouvre un chemin jusqu'alors invisible. Je ne sais pas si c'est d'abord à l'intérieur que ça se passe. Quelque chose s'ouvre et y germe la possibilité d'un changement. À moins que des énergies extérieures nous prennent par la main pour nous mener vers des horizons inconnus. Est-ce que nous trouverons notre place dans ce village qui ressemble à un mirage d'oasis dans le désert ? J'ignore si notre amour survivra au temps qui passe. Ce que je sais aujourd'hui, c'est : elle, ma compagne de voyage, moi, l'âme recollée, nos pas

l'un devant l'autre. Avec elle, la vie fait beaucoup moins peur.

OceanofPDF.com

Remerciements

Je remercie l'équipe de l'atelier d'écriture (et quelle équipe !) qui, grâce à son soutien et ses retours bienveillants, m'a permis de mener ce premier roman à son terme : Vincent Ravalec, Bérengère Guy, Noémie Kocher, Laurent Lemarchand, Sophie Lodwitz, Diane Morel, Jessica Piersanti, Caroline Torelli, Vincent Vesco. Merci à Anne-Claire Lehembre de m'avoir pointé le chemin de l'atelier.

Merci à Florian de m'avoir donné le coup de pouce au départ, à Delphine pour ses remarques si précises et justes, à Tristan avec qui j'ai partagé chaque doute et chaque joie d'écriture.

Merci à Stephen Carrière pour sa confiance.

Merci à mes relecteurs et à leurs encouragements, Maman, Aloïs, Claire, Lucie, Paula, Joseph, Morgane, Laurence, Laurent, Delphine, Ariel et les autres.

OceanofPDF.com